

VOYAGE A TRIPOLI,

OU

RELATION

D'UN SÉJOUR DE DIX ANNÉES EN AFRIQUE.

II.

Cet ouvrage, ainsi que tous les Livres de fonds de P. Mongie l'aîné, libraire à Paris, se trouvent aussi chez MM. les libraires suivans :

Bocca, à Turin.
Lawalle jeune, et neveu, } à Bordeaux.
Veuve Bergeret, }
Yon Bidault, } à Dijon.
Lagier, }
Bohaire, } à Lyon.
Targe, }
Camoin frères, à Marseille.
Douville de Crest, à Valence.
Leroux, à Mons.
Lemaître, à Valenciennes.
Lecharlier, } à Bruxelles.
Demat, }
Paschoud, à Genève.
Vanackere, à Lille.
Frère, à Rouen.
Levrault, à Strasbourg.
Noubel, à Agen.
Desoer, à Liége.
Leleu, à Calais.
Deis, à Besançon.
Devilly, à Metz.
Mangin, à Nantes.
Gilles, à Bourges.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.



CARTE
des Régences
de
TRIPOLY
et de
TUNIS.
C. Bianco
C. Serra
C. Nero
Tabarca
C. Roux
El Bastion
C. Rosa
C. Mavera
R. Tarent
C. Fierro
P. Estoro
Bona
Lacala
Chateau
Marabuto
Bizerta
Palita
C. Liconda
7 Longitude Est 8 de Greenwich 9 10
38
37
32
31
30
18

VOYAGE A TRIPOLI,

OU

RELATION

D'UN SÉJOUR DE DIX ANNÉES EN AFRIQUE,

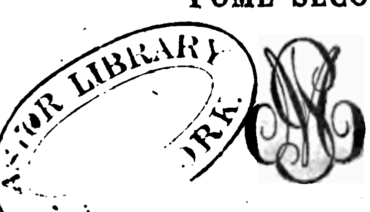
CONTENANT des Renseignemens et des Anecdotes authentiques sur le Pacha régnant, sur sa famille, et sur différens personnages de distinction de la cour de Tripoli, ainsi que des Observations sur les mœurs privées des Mores, des Arabes et des Turcs.

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION,

PAR J. MAC CARTHY,

CHEF DE BATAILLON D'INFANTERIE EN NON-ACTIVITÉ, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ P. MONGIE AINÉ, LIBRAIRE,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N°. 18.

1819.

VOYAGE
OU
RELATION
D'UN SÉJOUR DE DIX ANNÉES
A TRIPOLI.

Départ du Bey et son cortége. — Manque d'égard des princes. — Le Bey est sur le point de tomber dans une embûche. — Caravane de la Mecque. — Arrivée de la caravane au Grand-Caire. — Route du Caire à Suez — La caravane traverse le désert. — Elle est attaquée par les Bédouins. — La caravane sacrée. — Chapelets et reliques de la Terre-Sainte. — Pèlerinage des Grecs à Jérusalem. — Purification dans le Jourdain. — Pèlerinage des Grecs au mont Sinaï.

Le bey est parti, depuis peu, à la tête de forces nombreuses, pour marcher contre les Arabes; on n'en a pas encore reçu de nouvelles. Nous fûmes invités au château pour assister à son

départ. Dès que nous y arrivâmes, le chiah nous reçut et envoya plusieurs de ses esclaves pour faire évacuer la place qui nous était destinée ; c'était dans l'intérieur de l'une des grandes tours du château, où déjà beaucoup de curieux se trouvaient réunis. Un grand nombre d'hommes, de la suite du bey, l'attendaient dans la cour du château, rangés dans l'ordre où ils devaient défiler. La partie du cortége déjà formée était précédée d'officiers à cheval, ayant chacun un drapeau vert de la Mecque à la main, et escortant un chaoux très-richement monté, et portant une queue de cheval, distinction dont jouit toujours le bey. Son père en a trois, comme pacha à trois queues ; c'est le seul souverain en Barbarie qui ait cette dignité. Les officiers d'état du bey, richement costumés, et montés sur des chevaux superbes, ses courtisans, ses mamelucs, ses chaoux, ses esclaves noirs, ses hampers ou gardes, formaient, réunis, un cortége aussi nombreux que brillant. La quantité d'ornemens précieux dont les chevaux étaient décorés, ajoutait encore à leur beauté et à la magnificence du coup d'œil.

Nous nous amusâmes, en attendant l'arrivée du bey, à voir Sidy Hamet et Sidy Useph avec leurs suites, courant à cheval dans la plaine,

et exécutant toutes les manœuvres de guerre en usage parmi les Mores. Leur chant, ou plutôt leur cri de guerre, qui se faisait entendre très-près de nous, retentissait d'une manière effrayante, et ressemblait à ce qu'on dit du cri de guerre des Indiens.

Il y avait à peu près deux heures que la suite du bey l'attendait, lorsqu'il descendit du château, vêtu d'un baracan flottant, fait d'un tissu bleu et or, sous lequel il portait un cafetan jaune, brodé en or et en argent. Son baudrier était orné de pierreries; et une draperie d'or passait par-dessus son turban, et pendait, d'une manière assez ample, de chaque côté. Son turban était en outre orné d'une grande griffe en pierreries, nouvellement montée, et qui paraissait très-belle, jointe à un croissant d'or beaucoup plus grand que celui qu'il porte ordinairement.

Jamais nous n'avons vu le bey mieux reçu par les Mores. Leurs acclamations furent bruyantes et se prolongèrent quelque temps. Le bey, dont la physionomie est toujours intéressante, nous parut surtout fort bien fait, et très-majestueux dans cette circonstance. Il montait un cheval noir d'une grande vivacité. Ce bel animal semblait rivaliser de splendeur avec son maître; il n'avait pas moins de quatre

magnifiques housses. Son large poitrail faisait ressortir à merveille huit chaînes d'or massif, qui touchaient à ses jambes. Sa selle, qui était garnie en or, avait le devant orné de pierreries, et les étriers étaient très-grands, et paraissaient d'or poli : en un mot, tout l'extérieur du prince était extraordinairement brillant.

Aussitôt qu'il fut à cheval, les cavaliers, portant les drapeaux de la Mecque, et l'officier, portant la queue de cheval, se mirent en marche, suivis du chef des chaoux. Le devant de l'habit de celui-ci était couvert d'une espèce de cuirasse d'argent; son turban était blanc, avec une griffe d'or. Venait après lui le corps sous ses ordres, dont tous les individus à pied étaient uniformément vêtus en drap écarlate. Ils avaient pour coiffure des bonnets blancs raides, ayant la forme d'une corne d'abondance renversée : leur chef était à cheval. A la suite des chaoux (1), on remarquait le nubar ou la musique royale,

(1) Il y existe un certain nombre d'officiers en sous-ordre, que l'on appelle indistinctement chaoux. Ce sont des hommes d'une fidélité reconnue, qui non-seulement mettent à exécution tous les édits intérieurs du pacha, mais qui remplissent encore les fonctions de courriers, au dedans comme au dehors de la régence.

(*Lettres de Blaquière.*)

qui ne joue qu'en présence du pacha et du bey. La musique était suivie par plusieurs officiers d'état, après lesquels trois cheveaux, richement caparaçonnés, étaient menés en laisse par des esclaves noirs. Le bey venait ensuite, précédé par celui de ses officiers qui était le plus élevé en grade, et suivi par ses gardes de hampers et de mamelucs, portant les enseignes de Tripoli déployées. On voyait après eux les bagages du bey, singulièrement disposés. Ils étaient renfermés dans des boîtes carrées plates, couvertes de tapis de Turquie, et placées sur des chevaux; chaque cheval était conduit par un esclave. Les troupes, commandées par les agas, fermaient la marche.

Le plus grand nombre des Arabes et des Mores, qui doivent accompagner le bey dans cette expédition, ne le rejoindront que là où sera établi son camp, à huit heures de distance d'ici. Il y donnera une audience solennelle aux chefs des Arabes. Il sera, pour cet effet, assis sur un trône que l'on élèvera dans sa tente. On dit qu'il se mettra en campagne cette année, avec environ un millier d'Arabes, tirés de la tribu appelée les Bénolides, et de celle du cheik Alieff.

Le pacha fait marcher le bey et ses frères

contre Saffanassa, qui, profitant des dissensions qui existent maintenant au château, met le pacha dans la gêne, en retenant les tributs que doivent payer les Arabes qui sont sous sa domination.

Le refroidissement qui existe entre le bey et ses frères, est cause que les deux jeunes princes se sont dispensés de revenir de la plaine, comme il était de leur devoir de le faire, pour rejoindre le bey et son cortége, avant leur sortie du château. Ce manque d'égard frappa tellement tous les spectateurs, que les gens de la suite du bey en murmurèrent hautement. Toutefois celui-ci, avec sa politique ou son indulgence ordinaire, n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Beaucoup d'amis du bey tremblent pour sa sûreté; et on dit que le pacha se méfie également de ses trois fils.

Hier matin Hadgi Abderrhaman a déjeuné avec nous, et nous a tenu compagnie pendant plusieurs heures. Nous avons eu ensuite à dîner le cheik ou gouverneur de la ville et Hadgi Useph; et ce matin nous avons été faire une visite à Lilla Uducia, fille aînée du pacha, à l'occasion de la naissance d'un fils dont elle vient d'accoucher; après quoi nous avons passé deux ou trois heures au château avec Lilla Halluma et les princesses.

En sorte que nous nous sommes trouvées deux jours de suite dans la société moresque.

Les nouvelles que Hadgi Abderrahman a reçues du camp du bey, ne sont pas d'une nature favorable. Le bey a été obligé, vu le manque de fourrage, de s'avancer dans l'intérieur du pays, beaucoup plus loin qu'il n'en avait l'intention, attendu que les Arabes de Saffanassa ont tout brûlé aux environs de l'endroit où il avait résolu de camper. Les trois princes n'agissent point d'un commun accord. Sidy Useph se conduit d'une manière si violente envers les Arabes, et commet tant de déprédations partout où il passe, qu'il compromet la vie du bey, que les Arabes regardent comme responsable des dommages causés par ses frères.

Il n'y a pas d'apparence de paix, dans ce moment, entre le bey et les Arabes. L'armée du bey et celle de Saffanassa sont maintenant à quelques heures, ou tout au plus à une petite journée de distance l'une de l'autre. L'ambassadeur avait sur lui une lettre du caïd ou gouverneur de Mezurata, qui annonce que le bey est heureusement parvenu à former une alliance avec une autre tribu arabe, que l'on considère comme étant l'une des plus nombreuses du désert. On espère que cette circonstance fera

pencher la balance en sa faveur. Le cheik Alieff, dont je vous ai déjà parlé, était alors, à ce que l'on croyait, entièrement dans les intérêts du pacha ; et, comme il est du nombre des chefs arabes qui passent pour souverains du désert, on attendait tout de sa coopération. Cependant cet Arabe a failli, il y a quelques jours, faire tomber le bey dans les mains de ses ennemis, par le stratagème suivant. Il lui conseilla, attendu que les bestiaux manquaient de nourriture, d'envoyer au fourrage la majeure partie de leur monde, avant que l'ennemi songeât à les prévenir. Quelques heures après le départ de ses troupes, le bey faisait, comme de coutume, ses observations dans la plaine, avec une lunette d'approche, lorsqu'il vit tout à coup l'ennemi s'avancer avec rapidité vers eux. Il demanda au cheik ce qu'il lui conseillait de faire dans la circonstance. Celui-ci lui dit, avec beaucoup d'indifférence, qu'il n'avait qu'à rester où il était ; qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'il courrait plus de danger en se mettant en mouvement. Dans ce moment, le bey apprit que le cheik avait secrètement fait prévenir Saffanassa, que la majeure partie des troupes du bey et des siennes étaient à fourrager, et que c'était un moment propice pour

attaquer. Le bey, pour ne pas tomber dans le piége que lui tendait le cheik, au lieu de suivre son avis, ordonna de battre le tambour, afin de rappeler immédiatement son monde. Alieff, se voyant trompé dans son attente, et s'attendant à être puni de sa perfidie au retour des troupes du bey, s'enfuit au camp de Saffanassa. Un combat eut lieu, peu après, entre le corps du bey et les Arabes de Saffanassa, dans lequel le prémier eut l'avantage; et quatre-vingts têtes ennemies sont en route pour Tripoli. On les attend demain, et on les placera sans doute, comme de coutume, sur les portes et sur les murs de la ville. Quelque horrible que soit cet usage ici, il est encore plus affreux à Alger et à Tunis, puisque dans ces deux villes on les place par terre. Ici, il est possible à un chrétien d'éviter cet hideux spectacle, en ne levant pas les yeux; mais là il n'y a pas moyen de s'en détourner.

Depuis l'avantage remporté par le bey sur les Arabes, il était presque parvenu à conclure la paix avec Saffanassa; mais le bey ayant insisté sur un article auquel l'ennemi n'a pas voulu souscrire, les hostilités ont recommencé. Le bey demandait aux Arabes la faculté de bâtir un château fort dans un endroit du désert où il en

existait un autrefois, construit par Mohamed, père du pacha régnant ; mais ni Saffanassa, ni même les Bénolides qui étaient avec lui, ne voulurent adhérer à cette proposition.

Le manque de vivres, et surtout d'eau, est tel dans le camp du bey, qu'hommes et bestiaux y meurent journellement. Dans un moment de grande détresse, où la chaleur menaçait les troupes du bey d'une entière destruction, il ordonna de tuer quelques-uns de ses chameaux pour avoir l'eau qu'ils contenaient. Cet expédient fournit un certain nombre de pintes d'eau, qui furent distribuées avec autant d'économie que possible, et qui sauvèrent la vie à nombre d'individus.

Nous espérons, dans quelques jours, recevoir des nouvelles plus favorables du camp. Nous entendons tous les jours parler d'offrandes faites par les amis du bey à la châsse du prophète, dans les mosquées, où l'on n'épargne ni agneaux, ni prières, ni présens, pour lui obtenir des succès. Sa mère et sa femme souffrent singulièrement de son absence. Ces princesses vivent presque séparées du reste de leur famille ; et parmi les personnes qui ont été au château depuis le départ du bey, il en est peu qui aient été admises à les voir.

Après que Hadgi Abderrahman nous eut donné des nouvelles du camp, il passa le surplus de la matinée à nous faire des descriptions fort curieuses des caravanes, et à nous rendre compte du pèlerinage qu'il a fait à la Mecque avec sa famille. La caravane avec laquelle il voyageait était, en grande partie, composée des gens de sa suite, à laquelle une foule d'individus, riches et pauvres, de la caravane de Maroc, vinrent se joindre, pour profiter de sa protection. Quoiqu'ils partissent tous ensemble, dans une saison favorable, les difficultés qu'ils éprouvèrent dans le désert furent telles, que Hadgi Abderrahman craignit un moment de perdre presque toute sa famille.

Les dames voyageaient dans des voitures couvertes de tentures et portées à dos de chameaux. Quand la caravane s'arrêtait, on les descendait, et on les transportait dans des tentes, où elles trouvaient des tapis et toutes les autres commodités qu'elles pouvaient désirer; mais on n'avait pas toujours la faculté de leur procurer ces agrémens, parce que les préparatifs qu'ils nécessitaient, exigeaient plus de temps qu'il n'était prudent à la caravane d'en prendre, à cause des hordes errantes.

Quand cette caravane arriva au Caire, elle

se composait de plus de mille chameaux, et de trois à quatre mille personnes. Le Caire est un marché considérable. Il s'y trouve toujours une telle affluence de monde, que l'on a peine à passer au travers des rues.

Des marchandises sont transportées de ce vaste entrepôt, par la Méditerranée, en Europe et en Turquie. Leur produit est ensuite envoyé dans l'intérieur de l'Afrique, en Abyssinie, dans le Fezzan, à Maroc, en Guinée; d'immenses richesses passent la mer Rouge, et vont se répandre dans toutes les parties de l'Asie, en Arabie, en Chine, dans l'Inde, en Perse et autres lieux.

Les caravanes conduisent annuellement, de l'Abyssinie au Caire, deux mille nègres qui sont autant de prisonniers faits à la guerre. Presque tous les souverains de l'intérieur de l'Afrique vendent ou mettent leurs prisonniers à mort. Cette caravane conduit aussi au Caire des esclaves, des gazelles, des perroquets, des singes, et quelquefois des bêtes sauvages particulières à l'Afrique. Parmi les articles précieux qu'elle y porte également, sont de l'or en poudre et en barres, des plumes d'autruche, de la myrrhe, de l'ébène. L'or en poudre, que l'on se procure en Abyssinie, est renfermé

dans de petits morceaux de drap, de la forme et du volume d'une grosse noix. Chaque paquet vaut un sequin de Venise, ou à peu près 11 francs 80 centimes, et passe couramment jusqu'à ce que l'étoffe soit usée, sans avoir été ouvert une seule fois.—On dit que l'ébène qui croît sur une haute montagne, voisine de l'Abyssinie, est la meilleure qu'il y ait au monde; elle se polit beaucoup mieux que l'ébène noire, verte ou rouge qui vient de l'Inde.

Une des caravanes les plus nombreuses qui ont lieu en Afrique, est celle qui part de Fez, et passe le long des côtes de l'océan Atlantique; elle la côtoie jusqu'à ce qu'elle arrive au point où elle traverse l'Afrique, dans sa partie la plus étroite, pour gagner le royaume de Sanaar, par lequel elle se rend au bord de la mer Rouge. Une autre caravane, très-considérable, part de Maroc, et se grossit durant sa route, le long de la Méditerranée, depuis Maroc jusqu'en Égypte, d'un grand nombre de pèlerins et de voyageurs d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Cette caravane campe pendant plusieurs semaines sous des tentes de toutes dimensions et de toutes couleurs, dans la plaine de sable qui touche aux portes de Tripoli; ce qui fait que son camp, à une certaine distance, ressemble à une petite

ville d'un aspect singulier. Les voyageurs reçoivent des habitans de Tripoli les provisions dont ils ont besoin ; et il est rare qu'ils les paient autrement qu'avec les marchandises qu'ils portent avec eux, particulièrement des plumes d'autruche et du cuir de Maroc. En partant de Tripoli, la caravane se dirige, par le désert, vers Alexandrie.

C'est avec une de ces caravanes que Hadgi Abderrahman et sa famille se rendirent d'ici à la Mecque. Ils partirent du Grand-Caire, où ils rejoignirent la caravane d'Égypte ; mais ils furent arrêtés pendant trois ou quatre semaines, quoique le temps fût superbe, à cause des jours malheureux et des signes effrayans qui arrivèrent de temps à autres. Ces retards sont souvent préjudiciables à ceux des pèlerins qui ont particulièrement en vue de visiter les saints lieux, attendu que la *Beit-Allah* (1), à la Mecque,

(1) Le temple de la Mecque est bâti au milieu de la ville, et est honoré du titre de *Masjad al Alharem*, c'est-à-dire, le temple sacré ou inviolable. Ce qui est particulièrement révéré dans cette ville, et ce qui rend tout le reste l'objet de la vénération générale, c'est un édifice carré, de pierre, appelé la *Caaba*. Quelques-uns attribuent cette préférence à sa hauteur, qui surpasse celle de tous les autres monumens de la Mecque ; mais il est probable que c'est plutôt à sa forme

qui est le principal objet de leur culte, n'est ouverte que deux jours chaque six semaines, un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Il s'ensuit que quand ils éprouvent des délais, leur pèlerinage dure souvent trois mois de plus qu'ils ne s'y attendaient.

La route du Caire à Suez, qui n'a pas soixante milles, se trouve l'une des parties les plus difficiles du voyage de Tripoli à la Mecque, sans en excepter les déserts d'Alexandrie. Beaucoup de pèlerins se voient par là obligés de continuer leur route par la mer Rouge, attendu l'impossibilité où ils sont de transporter avec eux les provisions qui leur sont nécessaires pour le reste du pèlerinage à la Mecque; car Suez, environné comme il l'est de sable, et sans une seule goutte d'eau pour sa propre consommation, ne peut fournir aucun secours aux voyageurs. Les habitans de cette ville sont contraints d'aller chercher, à six ou sept lieues, toute l'eau qui leur est nécessaire. C'est à Nuba, sur les bords de la mer Rouge, qu'ils se la procurent; et cette eau est si saumâtre, qu'un

quadrangulaire, et à ce que la *Bett-Allah*, c'est-à-dire la maison de Dieu, qui s'y trouve, est particulièrement consacrée à son culte.

Européen ne peut pas en boire sans y mêler quelque liqueur spiritueuse. Hadgi Abderrahman se vit donc obligé de se pourvoir de légumes, de viande, de bois et d'eau pour le reste du voyage, c'est-à-dire, pour environ sept cents milles qu'il fallait faire, la majeure partie à travers les déserts de l'Arabie. Cette circonstance, en augmentant le nombre des bêtes de somme dans la caravane, força les pauvres pèlerins qui n'en avaient pas, à poursuivre leur route par mer.

Le pèlerinage d'un homme de marque est toujours fort dispendieux, parce que ceux à qui il a permis de se joindre à sa suite, comptent presque entièrement sur lui pour leur subsistance.

Rien n'est plus curieux que la vue des caravanes, lorsqu'elles partent du Grand-Caire : elles sont alors composées d'une foule d'individus de toutes les nations, aussi différens de costumes que de physionomies. Outre de l'or en poudre, ils portent des sequins de Venise, des piastres, du froment, des fèves, du fer, du plomb et de la cochenille, à la Mecque, à Moka et autres lieux. Ils reviennent par Tripoli avec des mousselines, des plumes d'autruche, des shalls, du café d'Arabie, des perles, des diamans de Gol-

conde, de la soie, du coton, et une espèce de conserve faite de roses, d'abricots et de pêches, qui est excellente, mais fort chère. Nous n'avons jamais vu de dessert au château où il n'y en eût pas; mais il est peu de personnes ici à qui *leurs* moyens permettent d'en acheter.

Au nombre des marchandises apportées de l'Arabie en Égypte par ces caravanes, sont les belles esclaves que l'on vend au Caire. Elles viennent toutes de pays chrétiens, comme de la Géorgie, de la Circassie, de l'Arménie; car aucun mahométan, homme ou femme, ne peut être esclave. Volney observe, comme une circonstance particulière, que la Géorgie, d'où l'on tire aujourd'hui les femmes les plus blanches qui existent, était anciennement peuplée d'habitans noirs de l'Égypte.

En partant du Caire, les caravanes mettent cent jours pour faire leur pèlerinage et en être de retour. On trouve souvent à faire des marchés avantageux avec les conducteurs des caravanes, surtout en diamans et en perles. Ils apportent de grandes quantités de ces dernières à Tripoli, et permettent aux acheteurs de choisir les plus belles et les plus grosses, à un prix fort au-dessous de ce qu'on les vend en Europe.

Les seuls commerçans européens qui soient

maintenant à Suez sont des Vénitiens, qui y sont établis depuis long-temps. Ils expédient à Venise, du sel, des étoffes, des soieries, etc. Il y avait autrefois des négocians anglais et français; mais la caravane qui se rendait du Caire à Suez, en 1779, ayant été pillée, mit un terme au commerce anglais; et on n'y a pas vu un seul négociant de cette nation depuis cette époque. On a beaucoup parlé du pillage de cette caravane, à l'occasion de M. de Saint-Germain, de l'île Bourbon. La caravane était en grande partie, composée d'officiers et de passagers anglais, ainsi que de quelques prisonniers français qui avaient été débarqués à Suez, de deux bâtimens, et qui se rendaient en Europe, en passant par le Caire. Les Arabes Bédouins de Tor, ayant appris que ces personnes avaient avec elles de grandes richesses, résolurent de les voler; ce qu'ils firent à cinq lieues de Suez. Les malheureux Européens laissés entièrement nus, et dispersés par la crainte, se séparèrent en deux troupes. L'une retourna à Suez. L'autre au nombre de dix-sept individus, croyant pouvoir atteindre le Caire, s'avança dans le désert, où ces infortunés, exténués de fatigue, manquant d'eau et de nourriture, et accablés par un soleil brû-

lant, périrent tous l'un après l'autre, excepté un seul, M. de Saint-Germain (1). Il erra pendant trois nuits et deux jours dans le désert, nu, mourant de soif, la nuit morfondu par le vent du nord, et le jour brûlé par l'ardeur du soleil. Réduit au désespoir, il se coucha sur le sable, et aurait ainsi fini son existence sans l'humanité d'un More. Cet homme, qui l'avait vu tomber, s'était hâté d'aller à lui, et ayant su sa déplorable histoire, s'était empressé de le conduire à sa cabane. Là, M. de Saint-Germain put se remettre, et attendre qu'il obtînt une escorte pour se rendre au Caire.

(1) « Les Bédouins, en fondant sur eux à l'improviste, ne » leur ont pas laissé le temps de se mettre en défense. Ils » ont pillé toutes leurs richesses, et plusieurs des voyageurs » ont péri. C'est dans cette funeste circonstance, que M. de » Saint-Germain a eu le malheur de perdre un frère qu'il » aimait, et les deux tiers de sa fortune. Lui-même, après » avoir erré pendant deux jours et deux nuits dans cette » solitude brûlante, nu, sans nourriture, sans eau et pres- » que sans espoir, est arrivé mourant à la tente d'un Arabe, » qui l'a lavé avec de l'eau fraîche, nourri de lait, vêtu et » conduit au Grand-Caire. Je tiens ces détails de la bouche » de cet infortuné, qui se dispose à repasser en France, où, » vraisemblablement, ses malheurs intéresseront la bien- » faisance du gouvernement. »

(*Lettres sur l'Égypte*, de Savary.)

On sait le projet jadis formé à Suez de faire communiquer la mer Rouge avec la Méditerranée, par un canal qui fut commencé sous Sésostris, roi d'Égypte (1); entreprise qui, si elle eût été couronnée de succès, aurait dispensé de doubler le cap de Bonne-Espérance

(1) Les anciens ont pensé que la mer Rouge était plus élevée que la Méditerranée. En effet, si l'on observe que, depuis le canal de Golsoum jusqu'à la mer, le Nil a encore une pente l'espace de trente lieues, l'on ne croira pas cette idée si ridicule, encore qu'il semble que le niveau dût s'établir par le cap de Bonne-Espérance. Ajoutez qu'il est de fait que des vents continus d'un même côté élèvent les eaux sur les rives opposées. Ainsi les vents d'est élèvent de douze à dix-huit pouces le niveau de la mer dans les ports de Toulon, de Marseille et de Catalogne; et la mousson du sud doit produire un effet semblable dans le canal long et étroit de la mer Rouge; mais, par inverse, le mousson du nord doit produire un effet contraire. Dans tous les cas, l'expérience des anciens est à recommencer.

(*Voyage en Syrie et en Égypte*, de Volney.)

Il paraît que le pacha actuel d'Égypte a l'idée de faire continuer le canal de Suez; des renseignemens qu'il a fait demander assez récemment à ce sujet, à plusieurs membres de l'institut d'Égypte, portent du moins à le croire. Mais de nombreux obstacles semblent s'opposer pour toujours à ce projet. Nous rapporterons à cet égard ce que dit le savant voyageur que l'on vient de citer :

pour se rendre dans l'Inde. Mais l'isthme de Suez ayant plus de cent milles d'étendue (environ trente-trois lieues), l'exécution de ce projet eût été fort difficile. Toutefois, s'il eût été possible de construire le canal d'une manière durable, un pareil événement aurait entièrement changé la Barbarie de face, en offrant une constante communication avec certaines parties de l'Europe, qui se fussent

« Il est bien vrai que l'espace qui sépare les deux mers » n'est pas de plus de dix-huit à dix-neuf lieues communes; » il est bien vrai encore que ce terrain n'est point traversé » par des montagnes, et que, du haut des terrasses de Suez, » l'on ne découvre avec la lunette d'approche, sur une » plaine nue et rase, à perte de vue, qu'un seul rideau dans » la partie du nord-ouest : ainsi ce n'est point la différence » des niveaux qui s'oppose à la jonction; mais le grand obstacle est que, dans toute la partie où la Méditerranée et » la mer Rouge se répondent, le rivage, de part et d'autre, » est un sol bas et sablonneux, où les eaux forment des lacs » et des marais semés de grèves; en sorte que les vaisseaux » ne peuvent s'approcher de la côte qu'à une grande distance. Or, comment pratiquer dans des sables mouvans un » canal durable? D'ailleurs la plage manque de ports, et il » faudrait les construire de toute pièce; enfin, le terrain » manque absolument d'eau douce, et il faudrait pour une » grande population la tirer de fort loin, c'est-à-dire, du » Nil. »

(*Note du traducteur.*)

empressées de profiter d'une voie aussi courte pour se procurer, par le commerce, les riches marchandises de l'Orient. Par ce moyen les trésors de l'Afrique, qui restent encore enfouis, eussent pu être facilement découverts, des nations qui nous sont encore inconnues eussent été civilisées; et le noir Éthiopien et l'Européen auraient cessé, depuis long-temps, de se regarder mutuellement avec surprise.

Mais je reviens aux caravanes. Le pacha de Tripoli de Syrie doit conduire lui-même la caravane sacrée, depuis cette ville, jusqu'à la Mecque (1). Ce service, et le soin de fournir la caravane de grain, de riz, et autres provisions, lui valent son emploi, qui lui est conféré par la Porte. Il ne remplit jamais le premier devoir, et s'acquitte toujours très-mal de l'autre.

Pour suppléer au manque absolu d'eau, et empêcher le voyageur d'expirer de soif, on trouve dans différentes parties des déserts de l'Arabie, à environ quatre journées de marche de Suez, plusieurs anciens aquéducs, et un

(1) La caravane de la Mecque porte exclusivement le nom de *hadj*, qui veut dire pèlerinage. On appelle les autres simplement *kaslé*.

grand nombre de canaux, sous terre, qui ont été construits à très-grands frais par les Assyriens, les Perses et les Mèdes, dont l'un des devoirs religieux était de conduire de l'eau dans les déserts; mais ces canaux et ces aquéducs sont devenus presque inutiles de nos jours, par la négligence des habitans actuels de ces contrées (1).

Le gouverneur de Jérusalem tire aussi des sommes considérables de l'absurde dévotion des chrétiens qui font le pèlerinage de la Cité-Sainte. Les différentes communautés de Grecs, catholiques, Arméniens, Cophtes, Abyssiniens et Francs, sont également jaloux sur tout ce qui tient aux saints lieux. Il y a des contestations continuelles entre les divers couvens, et entre les adhérens de chaque communauté. Les Turcs, pour lesquels ces disputes sont toujours très-profitables, ne cherchent jamais à en faire cesser la cause, mais au contraire à l'augmenter, autant qu'il est en leur pouvoir. Chaque pèlerin qui va à la Mecque, paie dix piastres (environ 42 fr. 50 cent.)

(1) D'autres disent que ce sont quelques parties des canaux qui, dans différens lieux et à différentes époques, servirent à faire communiquer le Nil à la mer Rouge.

d'entrée à Jérusalem ; il paie en outre un autre droit pour l'escorte qui doit protéger sa marche jusqu'au Jourdain. Chaque couvent doit aussi une rétribution au gouverneur de Jérusasalem, pour le droit de procession.

Les catholiques envoient tous les ans, de Jésusalem, à peu près trois cents caisses de chapelets, reliques, croix, sanctuaires, scapulaires, etc., qui paient également des droits considérables. La majeure partie des familles chrétiennes et mahométanes de cette ville, subsiste de la fabrication de ces divers objets. On voit les hommes, les femmes et les enfans, assis en foule autour de leurs portes, tous employés à sculpter, à tourner le bois ou l'ivoire, et à broder de riches étoffes, en soie, en perles, et en fil d'or et d'argent. Le couvent de la Terre-Sainte expédie, chaque année, des reliques et autres articles, pour une somme de cinq cent mille piastres ; et les reliques des couvens des Grecs, Arméniens et Cophtes, se montent encore à une somme plus considérable. Ces objets, exportés en Turquie, en Italie, en Portugal, en France et en Espagne, procurent, en retour, à titre d'aumônes ou de paiemens, des sommes très-fortes aux communautés religieuses de Jérusalem.

La visite des pèlerins n'est pas une chose moins importante pour ces couvens. L'on sait que de tout temps, la curiosité de voir les saints lieux, conduisit des chrétiens de toutes les parties du monde à Jérusalem. Pendant longtemps les papes en firent un acte nécessaire de salut; et la ferveur que l'on mit en Europe à le remplir, produisit les croisades. Depuis cette époque, qui a vu répandre tant de sang, le nombre des pèlerins a beaucoup diminué (1); il se réduit a un petit nombre de moines italiens, espagnols et allemands. Mais il n'en est pas de même des Orientaux, qui continuent de regarder le voyage de Jérusalem comme une œuvre très-méritoire. Ils se considèrent même comme scandalisés par les Francs et autres chrétiens qui viennent de l'Occident, et ne suivent pas leur exemple. Ils leur prodiguent le nom

(1) Il faut donc d'abord réduire ce grand nombre de pèlerins, du moins quant aux catholiques, à très-peu de chose, ou à rien du tout; car sept, douze, vingt, trente, même cent pèlerins, ne valent pas la peine d'être comptés.

Mais si cette douzaine de pèlerins qui paraissaient chaque année au saint sépulcre, il y a un ou deux siècles, étaient de pauvres voyageurs, les pères de Terre-Sainte ne pouvaient guère s'enrichir de leur dépouille.

(*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Châteaubriand.)

d'hérétiques ou infidèles, parce qu'ils ne s'acquittent pas de ce devoir. Ils s'abstiennent au contraire de donner à ceux qui le font, l'épithète de *kiebb* ou chien, dont ils se servent si communément envers les chrétiens.

Les Grecs, surtout, croient que ce pèlerinage acquiert les plus grandes indulgences. Ils supposent qu'il les absout, non-seulement pour le passé, mais même pour l'avenir, de la non-observance du jeûne et des jours de fêtes, en un mot, de tous les crimes. Il s'ensuit qu'un nombre prodigieux de pèlerins des deux sexes, part chaque année de la Morée, de l'Archipel, de Constantinople, de l'Anatolie, de l'Arménie, de l'Égypte et de la Syrie; en 1784, on en portait le nombre à cinq mille.

Le plus simple pèlerinage coûte quatre mille francs (1); il en est qui souvent se montent de

(1) La plus grande dépense des pèlerins consiste dans les droits qu'ils sont obligés de payer aux Turcs et aux Arabes, soit pour l'entrée des saints lieux, soit pour les *caffari* ou permissions de passage. Or, tous ces objets réunis ne montent qu'à soixante-cinq piastres vingt-neuf paras. Si vous portez la piastre à son maximum, à cinquante sous de France et le para à cinq liards, ou quinze deniers, cela vous donnera cent soixante-quatre livres six sous trois deniers; si vous calculez la pia stre à son minimum, c'est-à-dire à trente-trois

cinquante à soixante mille francs. Jaffa, qui est à environ quinze lieues de Jérusalem, est le lieu où débarquent les pèlerins. Ils y arrivent en novembre, et se rendent de là directement à Jérusalem, où *ils* restent jusqu'après les fêtes de Pâques. On les loge pêle-mêle dans les cellules des couvens de leur communauté. On leur dit que leur logement est gratuit; mais il ne serait pas sûr de s'en aller, sans offrir une somme qui excède toujours ce qu'il en aurait coûté dans une auberge (1). Il faut, en outre, qu'ils paient des messes, des services, des exorcismes, sans parler des crucifix, des chapelets, des agnus-dei, etc. Le jour des Rameaux arrivé, l'on va se purifier au Jourdain, ce qui coûte encore beaucoup. La relation de ce pèlerinage parle

sous de France et quatre deniers, et le para à trois liards et un denier, vous aurez cent huit livres neuf sous six deniers.

(*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Châteaubriand.)

(1) Les pèlerins ne mangent point avec les pères, comme à Jaffa. On les sert à part, et ils font la dépense qu'ils veulent. S'ils sont pauvres, on les nourrit; s'ils sont riches, ils paient ce qu'on achète pour eux; le couvent n'en retire pas une obole. Le logement, les lits, le linge, la lumière, le feu sont toujours pour rien, et à titre d'hospitalité.

(*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Châteaubriand.)

de la marche tumultueuse, de cette foule dévote, dans la plaine de Jéricho, et de son étonnement à la vue des rochers de cette contrée. Cette ablution faite, les pèlerins retournent à la Terre-Sainte, et lorsque la Pâque est finie, chacun reprend le chemin de sa patrie, fier d'avoir rivalisé avec les musulmans pour le titre de pèlerin. Il en est même plusieurs, qui, pour prouver qu'ils ont fait ce voyage, se font graver sur la main, sur le poignet ou sur le cou, des figures de croix, de crucifix, de Notre Seigneur, de la vierge Marie, etc. Cette opération douloureuse, et souvent dangereuse, se fait avec de la poudre à canon, et une aiguille de fer rouge faite exprès.

Le couvent des Francs, appelé Saint-Sauveur (1), est le chef-lieu de toutes les missions à la Terre-Sainte, qui sont en Turquie. L'on

(1) Le couvent de Nazareth, situé dans la partie inférieure du village, renferme environ quatorze moines franciscains. Son église, élevée, d'après ce qu'ils disent, au-dessus du caveau où l'on suppose qu'a demeuré la Vierge, est un bel édifice; mais comme lieu saint, elle est avilie par des absurdités trop méprisables pour être mentionnées, si elles n'offraient pas une leçon utile, en montrant l'état abject où la superstition peut réduire l'esprit humain.

(*Voyage du docteur Clarke.*)

en compte maintenant dix-sept, que desservent des Italiens, des Français et des Espagnols. L'administration de ce couvent est confiée à trois individus de ces nations. Le supérieur doit être né sujet du pape; le procureur sujet du roi d'Espagne, et le vicaire sujet du roi de France. Chacun d'eux est assisté d'un adjoint. Le couvent se trouve par conséquent dirigé par ces six personnages et un Portugais.

Le principal revenu des Bédouins à Tor, provient du pèlerinage des Grecs au couvent du mont Sinaï. Les pèlerins ont une telle vénération pour les reliques de sainte Catherine, que l'on dit être déposées dans cet endroit, qu'ils ne croient pas leur salut assuré, s'ils négligent de les visiter, au moins une fois dans leur vie; on en voit même qui viennent de la Morée et de Constantinople dans ce but. Le rendez-vous est au Grand-Caire, où les moines du mont Sinaï traitent avec leurs correspondans, pour faire escorter les pèlerins par des Arabes, jusqu'à leur couvent. Arrivés là, les Grecs s'acquittent de leurs dévotions. Ils visitent l'église, baisent les reliques et les images, gravissent la montagne à genoux, l'étendue d'une centaine de pas, et finissent en faisant au couvent une offrande dont la valeur n'est

pas fixée, mais qui est rarement au-dessous de cinquante pataqués (environ 288 francs). La position et la construction de ce couvent sont également singulières. Il est placé au pied du mont Sinaï, et ressemble à une prison carrée. Les murs en sont extraordinairement élevés, et il n'y a pour tout l'édifice, qu'une seule fenêtre dans la partie supérieure, laquelle tient ordinairement lieu de porte, et dont on fait usage de la manière suivante. Celui que l'on veut recevoir, s'asseoit dans un panier que les moines descendent, suspendu à des cordes, et qu'ils hissent ensuite. Cette précaution a lieu à cause des Arabes qui, autrement, s'introduiraient dans le couvent; et ce n'est que lors de la visite d'un évêque que les moines ouvrent l'unique porte qui y existe, et qui, excepté dans cette circonstance, est condamnée de manière à ne donner aucune crainte. Ce couvent devrait être visité par un évêque tous les deux ou trois ans; mais comme cette cérémonie nécessite toujours le paiement de fortes contributions aux Arabes, les moines tâchent de s'en dispenser autant que possible. Les distributions journalières qu'ils sont obligés de faire aux Arabes, leur occasionent de grands embarras. Cette coutume donne continuelle-

ment lieu à des disputes, et fait que souvent les Arabes leur jettent des pierres et tirent même sur eux. Ils ne parcourent jamais le pays; mais, à force de travaux, ils sont parvenus à faire un jardin sur le rocher, où ils cultivent des fruits excellens, tels que des figues, du raisin et des poires; celles-ci sont fort estimées au Caire. Les moines mènent la vie domestique, à l'exemple des Grecs et des Maronites du mont Liban; et leur temps est entièrement consacré à des travaux utiles et à des pratiques religieuses.

Tombeau de Mahomet. — Terribles effets des vents du sud. — Muley *Yesied* massacre deux de ses favorites et un de ses *esclaves*, et dérobe le trésor de son père. — Son troisième pèlerinage à la Mecque. — Affliction des princesses. — Le grand-seigneur toujours dans la crainte d'être empoisonné. — Le prince noir de Bornou. — Description du gouvernement de Bornou. — Expédition tunisienne en faveur du prétendant. — Jalousie des Mores contre les dessinateurs chrétiens. — Retour du Bey. — Envoi de têtes humaines en présent. — Sable argenté. — La plus belle mosquée de l'Afrique. — Lac salé de Tajura. — *Histoire du marquis de Saint-Julien.*

Quoique les Mores soient naturellement très-discrets sur ce qui regarde les cérémonies qu'ils pratiquent à la Mecque, on doit dire que c'est toujours avec la plus profonde vénération qu'ils parlent de celles dont il leur est permis de dire quelque chose. Ils s'entretiennent rarement sur ce sujet avec les chrétiens, e[illegible]té avec ceux auxquels ils ont une grande confiance, encore ne le font-ils qu'avec circonspection. Ils insistent avec un zèle religieux sur ce point de leur doctrine, que l'Alcoran a été remis à Mahomet, par les anges, vers par vers. Ils racon-

tent le miracle de la tombe de Mahomet à la Mecque, laquelle est retenue en l'air par un pouvoir invisible, et se persuadent qu'ils l'ont vue dans cette position extraordinaire. Ils disent que les lampes brûlent constamment autour, depuis sa mort, sans avoir jamais été remplies; que des esprits célestes ont été aperçus par les musulmans qui visitent avec une véritable ferveur la tombe du prophète, dont l'éclat, étranger à tout art humain, n'a jamais été et ne sera jamais terni; il surpasse, à ce qu'ils assurent, tout ce que l'on peut imaginer. La pierre noire qui est dans le temple de la Mecque, et qui y a été, disent-ils, placée par le patriarche Abraham, est appelée, par le prophète, le rubis du paradis, et porte ce nom dans toutes les descriptions données par les mahométans.

Ils s'assemblent sur une montagne, non loin de la Mecque, où ils obligent tous les chrétiens, les Juifs et les païens de leur suite à s'éloigner d'eux, afin qu'ils ne souillent pas la cité sainte. Ils s'y rendent ensuite tous ensemble, en procession, à partir du pied de la montagne. Leurs pèlerinages ne sont pas aussi dispendieux que ceux des Francs ou des chrétiens.

Au retour de la Mecque, en traversant les

déserts de l'Arabie, Abderrahman eut de nouveau la crainte de voir sa famille succomber aux dangers du voyage. Ces déserts sont infestés de tribus d'Arabes chrétiens, que les Mores nomment infidèles, et qui sont déclarés ennemis du prophète. Aussi n'y a-t-il que les caravanes nombreuses qui puissent s'aventurer à prendre cette route. Pendant cette partie du chemin, la famille d'Abderrahman faillit périr de fatigue. Hors d'état d'aller plus loin sans se reposer, la caravane fit halte, non sans de vives craintes, à la vue de ces bandits. Mais on n'osa pas dresser les tentes, et on ne s'arrêta que quelques heures. Ces tribus sont très-dangereuses et très-puissantes; elles parcourent le désert en tout sens, et attaquent les plus grandes caravanes, trop souvent avec succès. On fait quelquefois dix lieues sans rencontrer une habitation, et sans découvrir le moindre signe de végétation. De malheureux voyageurs périssent chaque année dans ces vastes solitudes, où l'on ne peut se procurer ni un abri ni une goutte d'eau pendant tout l'été. Dans les déserts de Barca, lors de leur retour à Tripoli, Hadgi Abderrahman et sa famille furent surpris par les vents du midi, et crurent un moment que toute la caravane allait périr. Ces

vents terribles soufflèrent d'abord avec violence, cessèrent un jour, et reprirent ensuite sans discontinuer pendant trois autres jours, au bout desquels l'air devint presque mortel pour tout ceux qui s'y trouvèrent exposés. Nombre d'individus de la caravane moururent avant d'arriver à Tripoli; mais la mortalité eût été encore plus grande, si l'on n'avait pas été suffisamment pourvu d'eau.

Les Arabes donnent encore à ces vents redoutables le nom de *campsins*. C'est ainsi qu'on les appela à l'époque où ils firent périr l'armée de Cambyse, lors de l'expédition de ce prince contre les Éthiopiens.

Malgré tous les dangers et les fatigues de ce pèlerinage, l'ambassadeur a encore été à la Mecque deux fois depuis; mais il n'y a pas mené de femmes de sa famille.

Il y a quelque temps que l'on n'a eu des nouvelles du bey. Quoique l'on assure que les trois princes se soient tout-à-fait séparés, on les attend cependant tous trois ensemble à Tripoli.

Nous sommes, pour notre malheur, de nouveau honorés de la présence de Muley Yesied, bien qu'il y ait à peine sept mois qu'il nous a quittés. Il semble vouloir maintenant se surpasser en cruauté. Deux jours avant d'arriver à

Tripoli, il a exécuté, sur la côte de Zuarra, une de ses tragédies ordinaires. Il paraît toutefois avoir eu un motif de vengeance dans cette circonstance, ce qui n'arrive pas toujours. Il avait avec lui, lors de son dernier voyage ici, un renégat espagnol qu'il avait investi de toute sa confiance. Il l'avait tiré du nombre de ses domestiques, pour l'élever au rang de cassnador ou trésorier; et, l'ayant en outre employé en qualité de mameluc, il lui avait confié la garde de ses femmes.

Pendant le séjour qu'il a dernièrement fait à Tunis, il s'est aperçu que le renégat avait détourné les affections de l'une de ses dames favorites. Feignant néanmoins d'ignorer la découverte qu'il avait faite de l'infidélité de la belle esclave, et de la perfidie de l'Espagnol, il les emmena l'un et l'autre avec lui, et ne changea rien à sa conduite envers eux, quoique déjà il méditât froidement la punition la plus propre à satisfaire sa vengeance. Ce fut au moment d'arriver à Zuarra, qu'il résolut leur mort. Ce cannibal ne se repaît pas de chair humaine; mais il se réjouit des souffrances de ses semblables. Il fit mourir les deux coupables de ses propres mains; la femme la première, et l'homme ensuite, avec un raffinement de

cruauté qu'il est impossible de décrire. Il serait même, je crois, criminel d'en faire le détail. Les peintures d'actions de ce genre, qui, trop fréquemment, souillent les ouvrages des auteurs les plus estimables, ne servent souvent qu'à exciter la curiosité, à ajouter au génie du méchant, et à augmenter la férocité naturelle du misérable, sous les yeux duquel le hasard peut placer ces ouvrages. Le développement des machinations employées pour amener dans le piége, et massacrer ensuite les deux infortunés dont il est question, pourrait peut-être servir à empêcher d'autres imprudens de devenir les victimes d'hommes de la race abominable de Muley Yesied. Mais dire que ce monstre comptait, la montre à la main, les tourmens de ceux qu'il martyrisait, et qu'il s'arrêtait avec délices sur chacune de leurs souffrances, ce n'est que faire entrevoir une partie des cruautés que lui a inspirées son génie malfaisant. On parle de repas donnés dans l'intérieur de l'Afrique, dont le seul récit fait frémir le sauvage africain, en même temps que la promptitude de ses idées le porte à sourire à l'esprit inventif de l'auteur qui en a le premier parlé. Mais on petu assurer, sans la moindre exagération, que la conduite actuelle de Muley Yesied est telle, que la

nature se refuse à l'idée de se rencontrer (même accidentellement) avec ce barbare.

Il y a à peu près deux ans qu'il emmena, de force, la fille d'un chef arabe, appartenant à l'une des tribus les plus considérables du désert de Barca. Il l'a reconnue pour sa femme, en grande pompe, l'année dernière; et, afin d'apaiser le cheik Saffanassa, son père, il lui a juré qu'elle serait impératrice lors de son avénement au trône.

Ce prince est si bizarre dans ses manières, qu'il est difficile de dire quand il est ivre ou sobre. Il a fait aujourd'hui, en grand apparat, le tour du port en bateau, et est monté à bord de plusieurs des navires qui s'y trouvent à l'ancre. Quoiqu'il ne fût pas libre d'y commettre quelques-unes de ses atrocités accoutumées, attendu que chaque bâtiment est protégé par son pavillon, sa visite n'en fut pas moins incommode. Il a tiré un coup de pistolet sur un navire qui venait d'entrer dans le port, au moment même. Le capitaine, apprenant que c'était le fils de l'empereur de Maroc, le salua de plusieurs coups de canon.

Contre son habitude, Muley Yesied, au lieu de débarquer dans la plaine, a mis pied à terre au môle, et a traversé la ville à cheval. On eut

en conséquence un moment la crainte qu'il ne visitât les consuls étrangers; mais voyant qu'on ne lui faisait pas beaucoup d'instances pour entrer, et que les chrétiens le regardaient froidement, il se contenta de s'arrêter pour causer, sans descendre de cheval. Il accepta les rafraîchissemens qui lui furent présentés, consistant en café et en sorbets. Cette politesse ne lui fut faite qu'en considération de son père, par les consuls des nations avec lesquelles l'empereur est maintenant en paix.

Un malheureux esclave qui portait aujourd'hui le prince, du rivage à son embarcation, glissa et le jeta dans la mer. Muley Yesied fut bientôt secourru et conduit à terre. L'esclave chercha à se noyer; mais les gens de la suite du prince l'en empêchèrent : celui-ci l'a fait bâtonner si cruellement, qu'il est sur le point de mourir.

Muley Yesied a une grande tente dressée dans la plaine, et cinq cents hommes de troupes l'accompagnent, outre ses officiers.

Le pacha le traite avec toutes les attentions possibles hors de la ville; mais il ne l'invite jamais à venir au château. Il n'est pas d'une physionomie désagréable. Sa démarche est hautaine, ses yeux sont noirs, et ses dents

extrêmement blanches; mais son teint est cuivré, et son air sombre et sauvage parfaitement adapté à ses dispositions féroces. Il vient d'avoir juste trente ans. Ce qui suit, et ce que je vous ai déjà mandé à son sujet, serviront à vous faire connaître son existence depuis une douzaine d'années.

En 1778, Muley Yesied était en rébellion ouverte contre son père, et était parvenu, par ses machinations, à se faire proclamer roi, par l'armée nègre, à Mesquinez. Sa mère, Hessoise de naissance, qui fut d'abord esclave, et devint ensuite l'une des femmes favorites de l'empereur, intercéda alors pour lui, et le sauva du courroux de son père. Pour expier son crime, l'empereur lui ordonna de faire un pèlerinage à la Mecque, en l'informant qu'il lui donnerait à cet effet une suite convenable, et qu'il nommerait, pour l'accompagner, des officiers auxquels il remettrait de grosses sommes, avec ordre de les distribuer eux-mêmes aux chérifs de la Mecque et de Médine. Quelques jours après avoir arrêté ce pèlerinage, l'empereur décida que plusieurs personnes de sa famille accompagneraient Muley Yesied à la Mecque. En conséquence, il partit en 1779, dans la société de Muley Aselmn, son frère,

de Lilla Largitta, sa mère, de Lilla il Sebiba, sa sœur, et de la princesse Lilla Loubaba. Celle-ci était depuis quelque temps fiancée au saint chérif de la Mecque, et on attribua à cette circonstance presque toute la splendeur qui fut déployée dans ce pèlerinage. A l'arrivée de Muley Yesied à la Mecque, Lilla Loubaba épousa le chérif. Outre que ces princes et princesses étaient accompagnés par la grande caravane, ils étaient encore escortés par cinq cent cinquante hommes de cavalerie.

L'empereur avait confié, aux officiers qui suivirent Muley Yesied, une somme de deux cent mille piastres du Levant, ou un million deux cent mille francs. A peine furent-ils à moitié chemin, que Muley Yesied parvint, à force de promesses et de menaces, à leur arracher soixante mille piastres. Ceux qui voulurent s'opposer à ce sacrilége manque de foi à l'empereur, furent on ne peut plus maltraités par Muley Yesied. Vainement sa mère le conjura, les larmes aux yeux, de restituer cet argent, en lui rappelant sa destination sacrée. Il fut également insensible aux remontrances de sa mère, à la colère de son père, et à la vengeance du prophète. L'empereur fut instruit de sa conduite avant

son départ de la Mecque, et lui envoya un message pour lui défendre de revenir dans ses états, et pour lui notifier, qu'outré de toutes ses mauvaises actions, il avait juré, par le prophète, de la manière la plus solennelle, de ne le revoir que lorsqu'il aurait accompli trois pèlerinages successifs à la Mecque.

En conséquence, Muley Yesied passa à peu près trois années à accompagner les caravanes, et séjourna pendant ce temps quelquefois à Tripoli, quelquefois à Tunis, commettant toute sorte de dépradations partout où il allait. Enfin il résolut de retourner à Mesquinez, et y arriva en septembre 1781. Ce fut cependant inutilement qu'à sa prière sa mère chercha à obtenir de l'empereur qu'il l'admît en sa présence. L'empereur, dans un accès de colère, lui défendit de se présenter devant ses yeux, avant d'avoir rempli les trois pèlerinages qu'il lui avait ordonné de faire.

Muley Yesied, voyant l'inutilité de toutes ses tentatives pour paraître à la cour de son père, se détermina à rejoindre une caravane qui partait. L'empereur envoya de nouveau deux cent mille piastres, pour expier les offenses commises par son fils contre le saint r ophète et la Mecque, en ordonnant à ceux

auxquels il remit cette somme, de ne pas accompagner Muley Yesied, et de faire en sorte de ne le revoir qu'à leur arrivée à la Terre-Sainte. Mais Muley Yesied leur dressa des embûches dans les déserts, entre Alexandrie et le Caire, en massacra plusieurs, et leur enleva soixante mille piastres. A son retour de la Mecque, il passa, comme de coutume, à Tripoli, et y resta plusieurs mois. Sachant combien l'empereur avait lieu d'être mécontent de lui, et craignant sa colère, il se pourvut de lettres du pacha de Tripoli et du bey de Tunis, qui contenaient des témoignages favorables pour lui. Mais ni ces lettres, ni toutes les supercheries dont il fit usage, ne purent déterminer l'empereur à le recevoir. Celui-ci lui enjoignit de quitter ses états, et de finir le troisième pèlerinage qui lui restait à faire.

Il partit donc encore une fois avec sept de ses femmes, outre des favorites et des esclaves noires, et alla, avec une nombreuse caravane, en grande pompe, pour exécuter son dernier pèlerinage. L'empereur fit de rechef le sacrifice de sommes considérables pour apaiser le prophète, et obtenir, pour ce fils inhumain, une réception favorable à la Mecque. Mais il eut la précaution d'envoyer par mer ceux auxquels il

avait confié ces richesses, afin qu'ils ne fussent pas encore une fois dévalisés par Muley Yesied, qui voyageait par terre. Outré de ce qu'il ne pouvait pas avoir sa part de l'argent offert à la Mecque à son intention, il se détermina à voler la caravane qui était sous sa protection. Il extorqua quarante mille piastres aux principaux d'entre ceux qui en faisaient partie : voilà comme il fut à même de rester près de trois ans à la Mecque et en Égypte. C'est en 1787, lors de son retour par le royaume de Tripoli, qu'il enleva, comme je vous l'ai dit, la fille du chef arabe Saffanassa, qui figure au nombre de ses femmes. Elle a, par la confiance que lui inspire l'importance de son père, moins de crainte de Muley Yesied, qu'aucune autre des femmes infortunées qui sont condamnées à le suivre. Elle le déteste; et si elle ne craignait pas de compromettre la vie de son père qui pourrait être victime de quelque embûche de ce monstre, elle aurait déjà rejoint sa tribu.

Cependant l'empereur de Maroc a envoyé à la cour de Tunis un ordre, pour obliger Muley Yesied à quitter ce royaume; et on espère maintenant qu'il va s'embarquer pour rentrer dans les états de son père, d'où il a été

absent près de quatre ans. Je ne vous aurais pas entretenu aussi longuement sur le compte de ce prince abominable, sans l'extrême singularité de son caractère.

Nous avons été hier au château. Lilla Halluma était plus abattue que de coutume. Elle était assise sur son lit de repos; mais il n'était permis à aucune dame de la famille de l'approcher, excepté Lilla Howisha, épouse du bey; et Lilla Halluma nous dit qu'elle ne permettait à cette princesse d'être avec elle, que parce qu'elle la croyait aussi malheureuse qu'elle-même. Leur affliction est causée par les nouvelles qu'elles ont reçues du camp ce matin; car quoique le bey revienne victorieux, ses frères sont tellement mal intentionnés contre lui, qu'on les accuse d'avoir deux fois tramé contre ses jours. Lilla Zénobie, fille du bey, attendait sa mère dans la galerie, devant l'appartement de Lilla Halluma. Elle a maintenant treize ans, et est belle au-dessus de toute expression. Elle adore son père; et, malgré son extrême jeunesse, elle partage à un tel point les chagrins auxquels il est en butte, que l'on craint que ce sentiment n'ait déjà nui à sa constitution. Aussi arrive-t-il souvent au bey de dire qu'il appréhende qu'elle ne puisse

pas résister aux tourmens qui ont lieu dans ce temps de troubles.

Il y avait quelque temps que nous étions auprès de Lilla Halluma, lorsqu'une de ses filles, Lilla Fatima, veuve du bey de Derner, entra dans l'appartement. Sa mère lui ayant permis d'aller surveiller le souper du pacha, elle nous invita à l'accompagner, ce que nous acceptâmes avec empressement, dans l'espoir que cette circonstance nous fournirait quelques matières à observation. La fille du bey et deux autres princesses se joignirent à nous. Après avoir traversé plusieurs appartemens et passages très-obscurs, où nous rencontrâmes de loin en loin quelques eunuques, que nous reconnûmes seulement au bruit de leurs armes, tant l'obscurité était grande, nous entrâmes dans un grand édifice carré, couvert en dôme, et soutenu par des colonnes. Là nous trouvâmes un certain nombre d'esclaves occupées à préparer différens plats de viandes, à moudre du grain, à pétrir de la farine, à faire des pâtes fines, et à préparer des fruits. Chaque princesse était accompagnée de ses suivantes; mais aucune ne se mêla de ce que l'on faisait, excepté Lilla Fatima, qui nous parut tout examiner fort attentive-

ment. Des esclaves se tenaient auprès d'elle avec des éventails, pour empêcher les insectes de l'incommoder. La vue de princesses ainsi occupées de soins domestiques, nous rappela ce que l'on dit des anciens.

Quoique les soins apportés ici par les princesses, aux alimens préparés pour le pacha, soient un devoir dont elles ne peuvent pas se dispenser, il n'est pas accompagné, dans ce moment, d'autant de craintes et de soupçons que lorsque la mort du souverain est impatiemment attendue par ses sujets ou par ceux de sa famille, comme cela n'arrive que trop souvent dans les états moresques. A Constantinople et à Alger, le sultan et le dey sont continuellement agités de la crainte de voir du poison mêlé à ce qu'ils mangent. On dit que dans les temps de troubles, le grand-seigneur ne touche à d'autres mêts servis sur sa table, qu'à ceux qui sont enveloppés dans un mouchoir de soie, scellé du cachet du premier cuisinier.

Quand nous retournâmes avec les princesses, pour prendre congé de l'épouse du pacha, elle nous informa que l'on venait de recevoir la nouvelle de nouveaux avantages remportés par le bey sur les Arabes, et qu'on attendait celui-ci dans un jour ou deux, mais seul, par la raison

que ses frères s'étaient séparés de lui. Cette dernière nouvelle accroît encore la tristesse de Lilla-Halluma et des princesses, par la crainte qu'elles ont que le retour du bey, sans ses frères, ne lui attire une réception désagréable de la part du pacha.

Il y a ici, dans ce moment, un prince de Bor[illegible]. Il vient de Tunis, et retourne chez lui. Trois de ses femmes l'accompagnent. L'une d'elles a appris, dans le cours de ses voyages, assez d'italien pour s'exprimer en *lingua franca*; mais le prince est si jaloux d'elles toutes, que les dames européennes ont inutilement cherché à les voir (1). Le pacha a

(1) Le pacha de Tripoli fait toujours le meilleur accueil [illegible] princes étrangers. Ali-Bey, voyageur persan, visita cette [illegible] en 1805, et reçut les plus grandes preuves d'affection [illegible] Sidy-Useph, le souverain régnant. Voici comme il parle de la réception qu'il lui fit. « J'étais depuis trois » jours à Tripoli, quand le capitaine m'apporta l'ordre de » ma présentation au pacha. L'audience fut pompeuse. Elle » eut lieu dans un grand salon où le pacha était assis sur » une espèce de trône, ou de petit sofa élevé, ayant ses fils » à ses côtés, et entouré d'une cour brillante. On mit de- » vant lui mon présent, qu'il reçut avec grâce et dignité. Il » me combla de politesses et me rendit toutes sortes d'hon- » neurs. Je fus long-temps assis sur une chaise qu'il avait » fait apporter. Il s'entretint long-temps avec moi et me

mis à la disposition du prince l'une des plus belles maisons de la ville. Nous nous y présentâmes un jour à l'improviste, croyant pouvoir être plutôt admises de cette manière auprès des princesses; mais nos domestiques furent promptement éconduits. On leur donna pour excuse que le prince dormait, et que par conséquent personne ne pouvait être reçu. Il s'est trouvé aux assemblées des chrétiens dans l'après-midi; mais toute tentative de voir ses femmes a été infructueuse D'après ce que nous en ont dit les dames mores, qui les ont vues, elles sont extrêmement jolies pour des femmes noires. Elles n'ont rien de la caste nègre. Elles sont gaies et agréables dans leurs manières, et douces envers ceux qui les entourent. Elles sont vêtues de bonnets, de jélics, et de babouches à la tunisienne, achetés pendant leur dernier séjour à Tunis. Leur bonnet est entouré d'un mouchoir de soie de couleur, ayant la forme d'un turban. Ceci est de leur invention, et

» fit servir du thé, de l'eau de senteur et des parfums; il me
» donna enfin les plus grandes preuves d'affection. Après
» avoir beaucoup parlé, nous nous séparâmes fort contens
» l'un de l'autre. Il me donna sa main, comme il l'eût
» fait à un ami, et ne me permit pas de la lui baiser,
» comme cela se pratique.

n'est point en usage à Tunis ni à Tripoli.

Le prince de Bornou, quoique venant de l'intérieur de l'Afrique, est fort instruit, et très au fait de la situation de l'Europe. Ce qu'il y avait de plus frappant dans son costume, c'étaient les perles dont il était orné, et qui étaient toutes d'une grosseur extraordinaire. Il portait de grandes boucles d'oreilles d'or, montées en diamans du plus grand prix; mais il n'avait pas d'anneaux au nez, comme on assure qu'en ont ordinairement les personnes de marque à Bornou. Sa suite était composée de Turcs et de nègres, tous parfaitement mis.

Les Mores sont dans l'habitude de raconter des choses si fabuleuses de Bornou et de son roi, qu'il est impossible de s'en rapporter à ce qu'ils disent. Le prince, dont l'esprit paraît juste, nous a dépeint ce royaume comme un pays extrêmement fertile, et qui produit de bons fruits, particulièrement du raisin, des abricots et des grenades. Il nous a assuré que, quoiqu'il s'y trouve quelques bêtes sauvages, elles n'y sont cependant pas aussi communes que dans les déserts, entre Tunis et Tripoli: puisque l'on regarde le passage de ces solitudes comme l'un des voyages les plus dangereux que l'on puisse faire en Afrique, à cause du

grand nombre de lions et de tigres qui sortent des bois et des montagnes qui sont près de Tunis. Le prince nous dit que les habitans de Bornou ne pratiquent pas l'horrible coutume qui existe parmi les nations voisines, de vendre, de sacrifier et de manger les nègres; et qu'il n'y a que ceux qui se qualifient du nom de chrétien et les païens qui commettent de semblables horreurs. Ce sont, en majeure partie, les marchands chrétiens et juifs de la côte sud-ouest de l'Afrique, qui recrutent l'armée nègre de l'empereur de Maroc. Leurs factoreries, sur cette côte, envoient acheter et enlever les malheureux dont ils trafiquent ainsi, dans les états nègres et autres royaumes. Le prince nous représenta le gouvernement de Bornou comme très-doux, et les sujets comme fort pacifiques. Le souverain n'aime point à mettre ses troupes à la solde d'autres puissances; il n'en fournit d'ailleurs que rarement comme auxiliaires; et lorsqu'il le fait, ce n'est qu'à des mahométans. Il ne cherche point à faire de conquêtes, et n'a pas eu besoin de secours étrangers, depuis un grand nombre d'années. Néanmoins il lui serait facile, en cas de besoin, de lever promptement une nombreuse armée, attendu la population de ses états, et la bonté

des chevaux que le prince nous dit être préférables à ceux de l'Arabie et de la Barbarie, parce qu'ils réunissent la beauté de ceux-ci à la bonté des autres. Ici les Mores ont une telle idée des forces du royaume de Bornou, qu'entre autres histoires fabuleuses qu'ils en racontent, ils disent que lorsque le roi met ses troupes en campagne, on pose en travers de la porte de la ville par laquelle elles défilent, un dattier par-dessus lequel tous les soldats passent, et que le nombre des fantassins est si considérable, que le dattier se trouve usé quand le passage est fini. Ces contes doivent la croyance dont ils jouissent parmi le peuple de Tripoli, à la difficulté qui existe de pouvoir en prouver l'absurdité, parce que les royaumes de Bornou et de Tripoli sont séparés par des déserts impraticables, qui ont plus de trois cents lieues d'étendue, et que les routes de Fezzan à Tripoli ne sont fréquentées par aucune caravane. Il s'ensuit que le peu de communications qui existent entre Bornou et cette ville, donnent aux notions que les Tripolitains peuvent avoir à cet égard, un grand degré d'incertitude; et que la présence à Tripoli, d'un prince, ou de tout autre grand personnage de cette nation, est une chose fort rare.

Des lettres particulières de Tunis portent

que l'on y arme, du consentement du grand-seigneur, une expédition destinée à conduire le prétendant à Tripoli. C'est un Tripolitain qui a vécu un grand nombre d'années à la cour de Tunis; il assure être le seul des sept oncles du pacha qui soit parvenu à se sauver, lors de l'avénement de celui-ci au trône. Si réellement ce prince existe encore, il a disparu si jeune de Tripoli, qu'il serait très-difficile, à qui que ce soit ici, d'affirmer son identité. Beaucoup de personnes qui sont allées à Tunis pour le voir, assurent que c'est un imposteur.

Quelques jours après la réception de la nouvelle qui annonçait le départ du prétendant pour cette ville, un More, venu d'un village voisin nommé Sucava, a dit que cet individu est fils du montagnard dans la cabane duquel l'oncle du pacha s'était réfugié, lorsqu'il était poursuivi par les Arabes; que les esclaves noirs du pacha s'y étant introduits, en sortirent peu après, et dirent qu'ils avaient jeté le transfuge dans le puits du jardin, où il était noyé. Par suite du désordre qui existait à cette époque à Tripoli, on ne rechercha le corps de ce prince que plusieurs jours après l'événement, quand on retira du puits beaucoup d'ordures ressemblant à des habits; mais on n'y trouva rien qui

eût la forme d'un corps humain. La moitié des habitans de la ville assuraient que l'oncle du pacha avait été noyé dans ce puits, tandis que les autres disaient qu'il s'était échappé. Mais le More en question a ajouté, qu'antérieurement à sa disparition, ce prince étant un jour à charger l'un de ses pistolets, pendant qu'il était caché dans le messeah (la partie de la plaine qui touche à la ville) pour attendre le passage d'une caravane qui se rendait à Tunis, l'arme partit, et lui enleva la première phalange de l'un de ses doigts, signe auquel il serait facile de le reconnaître. Le père du narrateur de cette histoire, qui vit encore, a parfaitement connaissance du fait et peut, dit-il, l'attester.

Cette circonstance a fait une telle impression sur l'esprit du peuple, que si le prétendant arrivait sans défectuosité à l'une ou l'autre main, quoique porteur du firman du grand-seigneur, il serait repoussé, comme en ayant imposé à la cour de Tunis et à la Porte.

Tripoli a été plus gaie que de coutume, pendant la semaine dernière; ce qui a presque toujours lieu lorsqu'il s'y trouve des frégates. *La Perle*, commandée par le capitaine Finch, y arriva il y a quelque temps, et y resta une semaine. Un fils de lord Paget, et un de lord

Bagot, tous deux aspirans de la marine; étaient à bord. Celui-ci, qui peint très-bien, et qui avait un artiste avec lui, s'est aussitôt occupé de copier tout ce qui lui a paru remarquable : comme de raison, l'arc de triomphe, si précieux par son antiquité et sa beauté, et dont je vous ai déjà parlé, n'a point été oublié (1). Il a été correctement dessiné et colorié; et M. Bagot se loue singulièrement que le bon goût de M. Tully lui ait suggéré la pensée d'obtenir du pacha de faire déblayer ce beau

(1) Près de la maison du consul de France, il y a un beau monument. C'est un arc de triomphe bâti par les Romains, et composé d'une coupole octogone, supportée par quatre arcs reposant sur un même nombre de piliers; le tout construit sans ciment avec d'énormes pierres de taille, soutenues par leur propre gravité.

Ce monument est orné de sculpture, de figures, de festons et de trophées d'armes, en dedans et en dehors; mais la plus grande partie de ces reliefs est déjà détruite. Il n'en existe que des parties isolées, incohérentes, qui attestent encore l'antique beauté de l'ouvrage.

Sur les faces du nord et de l'occident, on voit les restes d'une inscription qui paraît avoir été la même sur les deux côtés. Cette singularité a fourni à M. Niesen, consul de Danemarck, la facilité de les comparer. En réunissant et mettant en ordre les fragmens des deux inscriptions, il l'a restituée en entier.

(*Voyages d'Aly-Bey en Afrique et en Asie.*)

monument des boutiques et des décombres qui l'obstruaient presque entièrement, et qui dérobaient son magnifique plafond à la vue, ce qui a eu lieu récemment. Tout le monde dit que c'est le seul dessin qui en a été fait depuis un temps immémorial; et cela est très-probable : car, à en juger par l'extrême jalousie que les Mores ont montrée dans cette circonstance, il ne paraît pas possible que des chrétiens eussent pu se livrer à une pareille opération sans quelques mesures propres à assurer leur tranquillité et leur sûreté. M. Tully a obtenu une permission directe du pacha, et on a réussi à persuader aux Mores que son exécution regardait, que des gens instruits pouvaient vouloir étudier des antiquités, sans avoir pour cela aucune vue hostile contre leur patrie, ni la moindre intention de manquer de respect au prophète.

Le bey est revenu hier de son expédition, et a été, à la grande satisfaction de tout le monde, si bien accueilli par son père, qu'ils se sont rendus hier ensemble, en grande pompe, aux différentes mosquées, pour adresser des actions de grâce à l'autel de Mahomet et implorer de nouveau sa faveur (1). Cette ca-

(1) Tripoli renferme six mosquées du premier ordre, avec des minarets, et six autres plus petites.

valcade a eu en outre pour but de produire une plus profonde impression sur l'esprit de la populace. Le costume des officiers et de tous ceux qui accompagnaient le pacha et le bey était encore plus splendide que de coutume. Mais, comme je vous ai déjà décrit la procession du pacha aux marabouts, je vous dirai

La grande mosquée est magnifique; son architecture est belle. La toiture, toute composée de petites coupoles, est appuyée sur seize superbes colonnes doriques de très-beau marbre gris, qu'on me dit avoir été prises sur un bâtiment chrétien. Elle fut construite par le grand-père de Sidy-Yousouf. Ce monument, ainsi que les autres de ce genre, que j'ai vus à Tripoli, n'ont rien de cette architecture mesquine que j'ai remarquée à Maroc. Leur élévation n'est pas sans majesté. Il y a dans toutes des tribunes hautes pour les chanteurs, à la manière des églises d'Europe. Elles sont couvertes de tapis, tandis que les mosquées mêmes du sultan, à Maroc, ne le sont qu'avec des nattes. Celle de Muley-Edris, à Fez, est la seule qui ait des tapis.

Les minarets de Tripoli sont des tours cylindriques élevées, avec une galerie circulaire à la partie supérieure, du milieu de laquelle s'élève une autre petite tour ou guérite. C'est de cette galerie que le *mudden* appelle le peuple aux heures désignées pour la prière.

Le culte est plus simple et plus mystique à Maroc; il est ici plus compliqué et plus pompeux. Le vendredi, à midi, la cérémonie commence par plusieurs chanteurs qui entonnent des versets du Coran. L'iman monte à la tribune particulière,

seulement que sa mise était extraordinairement brillante. Il a coutume, dans ces jours de solennité, d'honorer de sa visite les nobles et les officiers d'état. Hier il s'est arrêté à la maison de Hadgi Abderrahman; et, comme cela se pratique en pareil cas, il lui en a coûté un nègre. Quand le pacha s'arrête à quelque maison consulaire, des sorbets, du café et des gâteaux lui sont offerts, ainsi qu'aux personnes de sa suite, qui consiste ordinairement en deux cents individus.

On remarquait dans le cortége d'hier l'étendard de Mahomet, fait de satin vert brodé d'or, et le drapeau de la Mecque, en soie verte, avec des sentences de l'Alcoran, brodées autour. L'iman ou mufti, vêtu de ses ha-

qui n'est autre chose qu'un escalier, avec la différence qu'ici elle est en pierre, et que là elle est en bois. Il récite une prière à voix basse, en face de la muraille. Se tournant ensuite vers le peuple, il chanta un sermon avec les mêmes tremblemens ou cadences, les agrémens et les cadenzas de certaines chansons espagnoles qu'on appelle *polo andalous*. Une partie du sermon est variable, et le prédicateur la chante en lisant son manuscrit. L'autre partie, qui est toujours la même, se débite de mémoire avec quelques prières et autres formules d'usage, qu'il chante sur le même ton.

(*Voyages d'Aly-Bey en Afrique et en Asie.*)

bits sacerdotaux, en faisait partie. Le nubar, ou la musique royale, suivait le cortége; mais personne n'était à cheval, excepté le pacha et le bey. Toute leur suite, gardes et autres, marchaient à pied. C'est une preuve de respect usitée envers le souverain et son fils aîné.

Au retour de son expédition, le bey rapporta les têtes de quelques chefs ennemis tués dans le combat; on les avait salées pour mieux les conserver; c'est assez l'usage parmi les Mores et les Turcs. Pendant l'un de ses voyages, Muley Yesied adressa ici au consul anglais deux boîtes très-singulières, soigneusement empaquetées, avec l'invitation de les faire parvenir le plus promptement possible à l'empereur de Maroc. Le capitaine d'un vaisseau de guerre qui se trouvait dans le port se chargea de les remettre. Durant le peu de jours qu'elles restèrent chez le consul, elles devinrent, au grand étonnement de tout le monde, d'une odeur si repoussante, que l'on se serait vu dans la nécessité de les transporter ailleurs, si on ne les avait pas embarquées, et que, lorsqu'elles furent à bord du vaisseau, le capitaine craignit qu'elles ne l'infectassent. Personne ne se doutait de ce qu'elles contenaient, même à l'époque de leur remise à l'empereur; ce ne fut

qu'après que l'on sut qu'elles renfermaient des têtes humaines.

Hadgi Abderrahman nous a fait part d'une punition assez plaisante infligée par le bey à six de ses gens qui s'étaient conduits lâchement. Il leur fit mettre leurs baracans à la manière des femmes, leur fit teindre les pieds et les mains avec du henné, ordonna de les promener tout autour du camp, la figure couverte d'un mouchoir de soie, comme les jeunes mariées, et prescrivit qu'ils conservassent ce costume jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leur honneur par quelque service signalé. Ce genre de punition produisit un tel effet sur l'un d'eux, que le même homme qui n'avait pas eu la bravoure d'affronter l'ennemi, eut assez de faux courage pour quitter ce monde, afin de n'être pas en butte au mépris de ses camarades; il se tua d'un coup de pistolet.

On attend incessamment les deux jeunes princes; mais on les suppose toujours disposés à semer de nouvelles dissensions entre le pacha et le bey.

Le pays étant, depuis le retour de ce dernier, moins exposé aux incursions des Arabes, les chrétiens résolurent de faire une partie de promenade au levant de Tripoli, à une plus

grande distance qu'il n'a été permis aux dames d'aller depuis bien long-temps. Notre société, dans cette excursion, se composait de vingt personnes; et quoique nos gardes ou drogmans, et nos domestiques, joints à ceux des autres consuls qui nous accompagnèrent, s'élevassent au-delà de ce nombre, on ne crut cependant pas prudent de s'aventurer sans quelques hampers ou gardes du pacha, qui nous furent accordés sur notre demande. Le lieu où nous dînâmes est un bocage d'oliviers qu'avoisinent des terres appartenant au premier ministre du pacha, Mustapha Scrivan, et où résident des Mores préposés à leur garde. Le fils aîné du ministre et un chérif de la Mecque acceptèrent l'invitation que nous leur fîmes de nous accompagner. Ils nous rejoignirent en conséquence avec les gens de leur suite, dînèrent avec nous, et partagèrent les plaisirs de la journée, que leur présence ne contribua pas peu à augmenter, parce qu'elle servit à retenir encore davantage dans l'ordre, les Mores et les Arabes dont nous étions entourés.

Durant l'espace de quelques milles, après avoir quitté Tripoli, nous trouvâmes que la majeure partie du sol était un sable blanc argenté. Il paraît cristallisé, et son éclat, pen-

dant un long voyage, est souvent funeste à la vue des voyageurs. Cette couleur du sable est particulière aux sables et aux déserts qui sont près de Tripoli. Leur extrême blancheur forme un contraste entre eux et les sables rouge-foncé amenés de l'intérieur par les vents campsins, ou vents chauds, lesquels sont eux-mêmes trop extraordinaires pour être passés sous silence.

Partout où le feuillage du figuier de l'Inde se voyait en profusion, les routes, les champs et les enclos auxquels cet arbre sert comme de défense, offraient l'aspect le plus singulier. La feuille du figuier parvient ici à la longueur de seize à dix-sept pouces, sur huit où neuf de large; sa consistance égale presque la dureté du bois. Lorsqu'elle est jeune, elle est du plus beau vert, et croît sans tige; une feuille donne naissance à l'autre. Cet arbrisseau singulier forme une haie de quatorze à quinze pieds de haut, et de huit à neuf pieds d'épaisseur, d'un accès beaucoup plus difficile qu'aucun mur de brique ou de pierre. Comme nous sommes dans la saison où il fleurit, son aspect est réellement fort curieux. Chaque feuille est entourée, près du bord, par des fleurs à fruit, qui sont couleur orange mêlée de cramoisi. La feuille ayant la

forme d'une coquille, l'extrême clarté du soleil faisait paraître les haies et les champs comme s'ils eussent tous été richement décorés de festons or et rouge.

Les terres cultivées que nous vîmes, n'étaient disposées ni avec méthode ni avec intention; mais on voyait dans des espaces enclos, une variété infinie d'arbres placés dans toutes les directions. On remarquait particulièrement le majestueux dattier, étalant à son sommet des branches richement chargées de dattes mûres qui ressemblaient à de l'ambre. A leurs pieds croissaient des choux, des turneps, du froment et de l'orge. Les jardins des gens distingués, ne renfermant guère d'autres arbres que des orangers et des citronniers, offraient un coup d'œil magnifique, que rehaussait encore le soleil brillant de tout son éclat.

Le plus grand nombre des Mores, que nous rencontrâmes à quelques milles de Tripoli, n'avaient d'autres vêtemens qu'un bonnet rouge, et un baracan brun foncé qui servait à les couvrir depuis les épaules jusqu'au milieu de la jambe; il était disposé, d'après leur mode, en plis très-amples autour du corps, et laissant à découvert le bras et l'épaule droite. Les femmes avaient la tête ornée de corail, de morceaux de

fer-blanc et de grains de verre. Un baracan plus léger que ceux des hommes, et ordinairement noir, qui leur serre le corps, composait tout leur costume. Ces femmes nous fixèrent autant que nous les fixions nous-mêmes, et ne nous parurent pas fort empressées à cacher leurs traits aux personnes de notre société; elles étaient toutefois plus circonspectes lorsque le chérif de la Mecque, le fils de Mustapha Scrivan, ou quelques-uns de nos gardes, s'approchaient d'elles.

Un peu avant d'arriver à Salah, nous nous arrêtâmes pour voir une mosquée, bâtie dans un village, et qui se trouvait ouverte au moment où nous y passions. Elle est remarquable par son extrême propreté, et les jolies tuiles de la Chine dont elle est revêtue d'un bout à l'autre. Le sol était couvert d'un superbe tapis de Tunis; la chaire, ainsi que l'escalier qui y conduit, sont du plus beau marbre; et cependant ceux qui fréquentent cette jolie petite mosquée, ne sont que les habitans grossiers d'un village malpropre; tant les mahométans sont attentifs à tout ce qui concerne la beauté et la propreté de leurs mosquées et de leurs cimetières.

La plus belle mosquée de l'Afrique est à

Fez. Un More distingué, qui en arrive dernièrement, nous en a donné la description. Cet édifice extraordinaire est couvert de dix-sept différentes voûtes ou combles, sans compter un nombre considérable d'autres plus petites. Toutes ces voûtes sont soutenues par le nombre prodigieux de quinze cents colonnes en marbre blanc. Plus de mille lampes, dont quelques-unes, d'une grandeur extraordinaire, y brûlent constamment; et on y trouve cinq cents citernes destinées aux bains que les mahométans prennent toujours avant la prière.

En arrivant à Sahal, nous ne nous arrêtâmes d'abord que pour examiner les plantations d'oliviers, au milieu desquelles nous devions dîner. Nous trouvâmes, comme on nous l'avait dit, que les oliviers formaient un ombrage impénétrable aux rayons du soleil, et qu'ils nous offriraient un délicieux abri contre la chaleur de l'atmosphère, dont l'intensité commençait déjà à se faire sentir. Nous continuâmes ensuite notre promenade dans les environs pour aller voir un lac d'eau salée qui se trouve au milieu des sables, et que l'on nomme le lac de Tajura, non loin du village de ce nom. Il était dans ce moment presque à sec. Lorsqu'il est rempli, il couvre un espace d'un mille

et demi, et a presque partout un demi-mille de diamètre. Quand il est à sec, il existe tout autour une couche de sel qui a la dureté de la pierre. On casse alors ce sel par gros morceaux, et on le porte à Tripoli. Ce lac en produit une grande quantité, et c'est principalement de cette ville que se tire tout celui qui s'exporte du royaume. Il est beaucoup plus beau, quant au goût et à la couleur, que celui qui provient des deux fameux lacs du Delta, situés en deçà d'Alexandrie. Les lits de ces deux derniers lacs sont des espèces de fossés, qui ont dix ou douze milles de longueur, et environ un mille de largeur. Ils demeurent à sec neuf mois de l'année; mais en hiver ils se remplissent de cinq à six pieds d'une eau couleur violet-foncé, qui s'y rend sous terre. Le retour de la chaleur sèche cette eau, et il reste alors une couche de sel qui a plus de deux pieds d'épaisseur, et qui est si dur, qu'on on est obligé de le briser avec des barres de fer. On retire de ces lacs trente-six mille quintaux de sel par an.

Le lac de Tajura est presque environné de sable; mais, en approchant du village de Tajura, nous vîmes une quantité innombrable de bouquets d'arbres, à une grande distance l'un de

l'autre. Au milieu de chaque groupe, le sable, qui y a été amoncelé par le vent, se trouve disposé en forme de cônes qui s'élèvent presque à la hauteur des arbres, et semble y avoir été porté à dessein.

Les paysans mahométans, quoique esclaves de leurs seigneurs en tout, excepté de nom, nous parurent satisfaits et heureux. Des familles entières se trouvaient réunies autour de la porte de leurs cabanes, riant, fumant, chantant et racontant des histoires romantiques. Ils nous apportèrent des dattes nouvelles, des plats de lait et des jarres de lakaby doux.

Il était intéressant pour d'autres que pour des Mores d'observer, dans ces réunions de paysans, à travers la rudesse de leurs manières, les égards que les jeunes gens témoignaient aux vieillards, les enfans à leurs pères et mères. En général les Mores, les Turcs et les Arabes, ont une extrême tendresse pour leurs enfans; et en retour, les enfans sont on ne peut pas plus obéissans et affectionnés envers leurs parens, et très-soumis à leurs supérieurs. Il était facile de voir, au premier coup d'œil, quand un jeune homme parlait à son père, à son supérieur, ou à un homme plus âgé que lui. Il employait envers chacun d'eux, des marques différentes

de respect, tant dans ses gestes que dans ses paroles.

Les Mores sont très-jaloux de leur importance; mais ils n'ont pas l'habitude de se vanter, et ne peuvent souffrir que d'autres le fassent. Les drogmans qui nous accompagnaient, faisaient à cet égard de grands reproches à l'un d'entre eux qui nous raconta les événemens fort extraordinaires de sa vie passée. Cet homme n'a pas trente ans; il est renégat, et a pris le nom de Hammed lors de son apostasie. Il se dit le marquis de Saint-Julien, dont le mariage avec la fille du premier ministre de Naples a été célébré avec beaucoup de magnificence, il y a peu d'années. Le marquis avait un commandement supérieur dans l'un des corps de la garde royale napolitaine, toute composée de personnes de distinction. Hammed nous dépeignit avec enthousiasme les charmes et l'esprit de son épouse. Il nous dit que l'amour qu'elle lui avait inspiré l'avait long-temps empêché de prêter l'oreille aux bruits sans nombre qui circulaient à Naples, d'une liaison entre sa femme et le prince de Calabre, liaison qui avait eu lieu pendant une absence qu'il fit de cette ville. Il commençait même à les croire sans fondement, lors-

qu'enfin il fut convaincu de la culpabilité de sa femme un jour qu'ils étaient ensemble à la cour. Obligé, par son service, de rester près du roi, il fit surveiller la marquise par des espions, qui l'informèrent bientôt que le prince se trouvait chez elle dans le moment même. Il rentra aussitôt à son hôtel, où la première personne qu'il rencontra, dans un corridor conduisant à l'appartement de sa femme, fut une de ses suivantes, qui tenait dans ses bras un enfant appartenant à sa maîtresse, et dont il ignorait tout-à-fait l'existence. Exaspéré de fureur, il passa son épée au travers du corps de la suivante, et l'enfant, étant tombé par terre, se tua, et expira à ses pieds. Il se rendit aussitôt après à l'appartement de sa femme. En y entrant il vit le prince de Calabre qui cherchait à la soutenir, parce qu'ayant entendu la scène qui venait de se passer, elle s'était trouvée mal, et était tombée sans connaissance sur un sofa. Le prince apercevant le marquis aussi près de lui armé d'une épée, qui était teinte du sang de la victime qu'il venait d'immoler, s'élança vers la croisée, et se sauva en sautant du balcon dans la rue. Le marquis retourna au sofa, plongea son épée dans le corps de sa femme, sortit de sa maison et s'enfuit. Il fit

voile de Naples, fut pris par un corsaire turc, et amené captif en Barbarie, où il embrassa aussitôt la foi mahométane. Il est jeune et bel homme, mais vain et féroce, et parle encore avec une joie sanguinaire de la cruelle vengeance qu'il a exercée.

Notre admiration pour le marabout ou la mosquée d'un village situé auprès de Sahal, a donné aux Mores un mécontentement qui a failli devenir plus sérieux que nous ne nous l'étions d'abord imaginé. Plusieurs Mores vinrent à notre rencontre, lorsque nous sortîmes du marabout, mais ils se retirèrent d'un air assez peu satisfait, après avoir parlé à nos gardes, et avoir vu que nous étions dans la société de deux personnages de distinction, un chérif de la Mecque, et le fils du premier ministre. Un assez grand nombre d'autres s'avancèrent successivement vers nous, et s'en retournèrent ensuite. Plusieurs heures après, pendant que nous dînions sous les oliviers, à Sahal, quelques Mores se présentèrent à une certaine distance, attirés en apparence par la curiosité qu'ils témoignent toujours de voir des chrétiens. Ils nous saluèrent par un compliment que les inférieurs emploient envers leurs supérieurs; celui de « *salum alicum* » (que la paix soit

entre nous), auquel nous répondîmes suivant l'usage « *alicum salum* », (la paix est parmi nous). Nos domestiques leur portèrent, comme cela se pratique, des plats de viande, et ils nous remercièrent souvent par les mots « *Alli barck* », (Dieu vous fasse prospérer). Tous ces complimens étaient de nature à nous faire croire que tout allait au mieux. Cependant nous nous aperçûmes qu'à mesure que leur nombre augmentait ils devenaient moins polis; et depuis le moment où nous eûmes fini de dîner, et où nous nous préparâmes à monter à cheval, jusqu'à une petite distance de la ville, ils nous suivirent en murmurant et en se plaignant à nos gardes. Il n'est pas douteux, d'après cela, que nous n'eussions été molestés sans nos deux convives. Ce qui le prouve de manière à n'en pas douter, c'est que le gouverneur de Sahal a rendu compte hier au pacha, que les Mores nous eussent attaqués, s'il ne s'y était pas opposé à temps. Comme nous ignorions toute l'étendue du danger qui nous avait menacés, nous rentrâmes en ville, fort satisfaits de notre excursion.

Indices de soupçon au palais. — Querelle entre les princes Sidy Useph et Sidy Hamet. — Agitations du pacha. — — Réconciliation des princes. — Muley Yesied se révolte contre son père. — Kiosque ou belvéder du pacha. — Soupçons sur Sidy Useph. — La mère de l'épouse de Sidy Useph. — Chaleur étouffante provenant des vents appelés campsins. — Le chasse-diable ou le capitaine-dragon. — Conseil donné par un marabout au pacha. — Tentative d'assassiner le bey. — Précautions que celui-ci prend.

Tout est de nouveau tranquille à Tripoli; mais on craint qu'il n'en soit pas long-temps ainsi. Le pacha est très-mal, et le bey fort réservé. Les deux jeunes princes, qui étaient unis par la plus étroite amitié, sont maintenant en querelle. Nous avons fait ce matin une visite au château, et je suis fâchée d'avoir observé que la gaieté de Lilla Halluma et des princesses m'a plutôt paru être un effort de leur part pour chercher à éloigner des idées pénibles, que l'expression de leurs véritables sentimens. Ces dames nous représentèrent le château comme étant dans ce moment en proie à l'anarchie et au désordre. Lilla Halluma dit qu'elle n'a pas le temps de se remettre des

frayeurs continuelles que lui font éprouver les dissensions qui existent dans sa famille, et qui menacent également l'existence de chacun de ses fils. Tandis qu'elle nous parlait, on vint l'informer que le bey venait lui rendre visite. En conséquence, l'épouse de Sidy Hamet et d'autres dames se retirèrent ; et il ne resta plus auprès de Lilla Halluma, outre notre société, que deux de ses filles, et l'épouse du bey. Lorsque le bey entra, Lilla Halluma avait presque le visage à découvert. On remarque que depuis l'époque de leurs chagrins, les princesses observent moins strictement l'étiquette de se voiler devant leur frère. Le regard péniblement interrogatif que Lilla Halluma jeta sur le bey, et la manière affectueuse dont il les aborda toutes, ne pouvait manquer de beaucoup nous attrister, surtout après ce que nous venions d'apprendre. Le bey chercha à paraître gai, nous demanda des nouvelles de l'Europe, et parla de choses indifférentes ; mais il était froid envers les gens de sa suite, et la profonde mélancolie dont ses traits étaient empreints prouvait assez qu'il n'était pas dans son assiette ordinaire. A son départ, les eunuques qui l'attendaient dans les galeries semblaient observer ses mouvemens, et attendre

ses ordres avec terreur. Lilla Halluma se cacha le visage dans son baracan, après la sortie du bey; mais elle se remit bientôt, et nous invita à venir souvent la voir. Elle nous fit observer que les troubles qui avaient lieu au château ne devaient pas nous en éloigner, parce qu'elle nous enverrait une de ses confidentes pour nous prévenir dans le cas où nos visites pourraient avoir quelqu'inconvénient pour nous.

Nous ne pûmes qu'être très-frappées de la méfiance et de la crainte qui étaient peintes sur la physionomie de tous ceux que nous rencontrâmes en sortant du palais. Rien ne nous parut annoncer un changement propre à calmer les craintes de Lilla Halluma.

Nous avons eu ici, pendant quelques jours, un chaoux algérien, que le dey a envoyé au pacha. Comme presque tous les Turcs et les Algériens, il a été on ne peut plus insolent et incommode. Il a eu l'impertinence de demander que le pacha lui remît, pour son maître, un très-bel eunuque noir qui a été présenté dernièrement au pacha, et que celui-ci destine en présent au grand-seigneur. Sur le refus du pacha, le chaoux se permit de dire parmi le peuple qu'il prendrait cet eunuque, puisque le pacha ne voulait pas le lui donner. Il attira

en conséquence cet esclave hors du château, et le força à monter à bord du navire qui l'attendait pour le reconduire à Alger. Le pacha envoya aussitôt un message au consul de la nation à laquelle le navire appartenait, pour qu'il ne partît point avant que l'eunuque fût rendu. Comme cela devait être, le consul fit dire au château que le bâtiment ne mettrait à la voile que lorsque le pacha aurait été satisfait. Le chaoux, ayant eu connaissance de cet embargo, envoya son monde à la marine, et fit reconduire l'esclave à terre.

Je suis fâchée d'avoir à vous dire qu'il arrive rarement que nous soyons plusieurs jours de suite sans apprendre des nouvelles désagréables du château. Le récit de ce qui s'y est passé hier au soir, vous fera mieux connaître, que toutes mes observations, les mœurs et les sentimens véritables des Mores, et les dispositions actuelles des personnes de la famille royale les unes envers les autres; parce qu'elles se trouvaient trop précipitamment réunies dans cette occasion pour rien déguiser.

Il n'y avait pas long-temps que Sidy Hamet avait quitté le pacha, et qu'il était retiré dans son appartement, à l'heure de la sieste du soir, quand l'un de ses officiers entra précipitamment

en criant : « *Ye Sidy Uras el bashaw* (par la tête du pacha), Sidy Useph a ordonné d'infliger la bastonnade à un de vos domestiques, pour s'être pris de dispute avec l'un des siens. » Sidy Hamet, voulant avoir l'air de ne pas s'apercevoir de la liberté que son frère avait prise, pria qu'on ne l'interrompît pas, en ajoutant : « Il a eu raison, puisqu'il m'a évité la peine de le faire moi-même. » Un instant après, un autre message annonça que Sidy Useph avait ordonné à ses noirs de tuer le domestique partout où ils pourraient le trouver. Il y avait auprès de Sidy Hamet un More auquel il est fort attaché; il se nomme Hadgi Hamet : c'est un gibeline ou montagnard, très-connu par son courage et son attachement à la famille du pacha. Sidy Hamet se leva, demanda ses armes, et, se tournant vers Hadgi, lui dit : « Que signifie ceci? Mon frère ordonne à ses domestiques de tuer l'un des miens, et ne s'en rapporte pas à moi pour lui rendre justice. N'avez-vous pas vu un de mes domestiques recevoir, d'après mon ordre, la bastonnade pour avoir insulté, il y a quelques jours, un des noirs de mon frère, et ne l'avez-vous pas conduit auprès de lui pour lui demander pardon? » Hadgi Hamet lui répondit que tout avait été fait comme il l'avait

prescrit. Sidy Hamet ordonna alors à Hadgi Hamet de se rendre auprès de Sidy Useph, et de lui dire qu'il lui faisait demander la révocation immédiate de l'ordre qu'il avait donné de tuer l'un de ses domestiques; que le pacha, lui-même, ne prenait pas une semblable liberté avec aucun des princes; mais qu'il leur laissait la faculté de punir leurs propres domestiques; qu'enfin, si la demande de son frère était fondée, il ne se refuserait pas à y faire droit. Hadgi Hamet se rendit à l'appartement de Sidy Useph; mais il en revint presque aussitôt, parce qu'il n'avait pu être admis à le voir. Sidy Hamet pria alors Hadgi Hamet de s'armer complètement, et d'attendre ses ordres. Il n'est permis à personne au château d'être armé, excepté à ceux qui composent la suite du pacha; les drogmans eux-mêmes, lorsqu'ils accompagnent les chrétiens au palais, déposent leurs armes en y entrant. Hadgi Hamet cacha en conséquence ses armes sous son cafetan. Sidy Hamet reparut un instant après avec ses poignards et deux pistolets, et fit signe à Hadgi Hamet de le suivre. Ils se rendirent chez Sidy Useph qu'ils trouvèrent armé, à la porte de son appartement. Sidy Hamet lui demanda pour quel motif il avait ordonné de tuer un de ses domestiques, et quels

étaient ses projets ultérieurs. « Commencez-vous, lui dit-il, par mettre à mort ceux qui m'appartiennent, pour finir ensuite par moi ? » Sidy Useph ne répondit que ces mots : « Sidick (le pacha) existe, et me protégera ; mais se retournant aussitôt, il appela ses gens qui étaient déjà armés et n'attendaient que son ordre pour agir. Dans une seconde, cinquante hommes sortirent de l'appartement de Sidy Useph, et firent entendre le cri de guerre, lequel, d'après la coutume des Turcs, précède toujours le combat. Les gens de Sidy Hamet, fort heureusement pour lui, attentifs au danger qu'il courait, s'étaient armés sans ses ordres, et se rangèrent, en un instant, autour de sa personne. Toutefois il leur imposa silence, et leur défendit de répondre au cri de guerre. Mais il fit observer à son frère qu'il se trouvait assez heureux pour n'être pas obligé d'avoir recours au moyen désagréable de rassembler son monde dans ses propres appartemens, et que, endormi comme éveillé, Sidy Useph ne devait pas espérer de ne pas le trouver sur ses gardes, parce que tous ceux qui étaient auprès de lui dans ce moment y seraient également à l'instant du danger, sans avoir besoin d'y être appelés. Il s'approcha alors très-près de son

frère et lui dit : « Sidy Useph, à quoi nous servira de voir ici nos serviteurs se couper en pièces, eux qui sont tous amis, *wield el bled*, (enfans de la ville)? Nous pouvons ensanglanter le palais et effrayer les femmes; mais là nous échapperons au fer l'un de l'autre; ou si nous succombons, ce sera peut-être par la main de quelqu'un de nos gens, sans que pour cela notre querelle personnelle soit éteinte. Mon cheval est prêt, demandez le vôtre, et allons à l'instant même terminer seuls le différent qui nous rend ennemis. » Sidy Useph semblait agréer cette proposition; mais le pacha parut au moment où ils se disposaient l'un et l'autre à sortir du château. Il avait été conduit au lieu de cette scène par les cris de Lilla Uducia, épouse de Sidy Hamet, qui l'avait suivi lorsqu'il quitta son appartement, et l'avait accompagné jusqu'à l'extrémité du harem avec les démonstrations de la plus vive douleur. Lorsqu'elle vit qu'il sortait du harem, elle courut chez Lilla Halluma, en criant que Sidy Hamet était allé en armes trouver son frère. Toutes les femmes de Lilla Halluma se mirent à répéter les cris de la princesse, et le pacha, qui faisait alors sa sieste, fut réveillé par le vouliah-vou (le chant de douleur) qui retentis-

sait dans le château. Il se leva aussitôt, et ayant passé dans sa ceinture un de ses longs couteaux, il prit un pistolet de chaque main, et, soutenu d'un côté par une négresse et de l'autre par un esclave noir, il sortit de son appartement et entra dans la cour du château dans son costume de nuit, sans cafetan ni turban. Le pacha, qui est vieux et infirme, croyant (comme chacun peut le penser à la moindre alarme qui a lieu maintenant au château) que ses fils s'entre-égorgeaient, semblait ne pouvoir se soutenir. Par respect pour son père, dès que Sidy Hamet le vit approcher, il renvoya tous ses gens, et leur ordonna de ne reparaître que lorsqu'il le leur ferait dire; tandis que Sidy Useph resta devant le pacha avec tout son monde, dont le nombre augmentait à chaque instant. Un seul officier demeura auprès de Sidy Hamet. Dans son agitation, le pacha ne parut pas s'apercevoir de l'air hostile de Sidy Useph. Quand il fut remis et en état de parler, il ne s'adressa qu'à Sidy Hamet qu'il engagea à déposer les armes; il lui dit qu'il avait un pied dans la tombe et un autre dehors, et que sa barbe tombait chaque jour: « Et malgré cela, Sidy Hamet, ajouta-t-il, vous ne voulez pas me laisser achever en paix les derniers jours de

ma vie. » Ce fut en vain que Sidy Hamet dit au pacha que par respect pour lui il avait renvoyé son monde, et qu'il n'avait avec lui qu'un seul officier; lorsqu'au contraire son frère avait tous ses gens armés autour de lui, même en présence de son père : ce qui était formellement en opposition avec les usages établis au château. Sidy Hamet dit encore qu'il se trouvait là pour protéger la vie de ses serviteurs contre Sidy Useph, et pria le pacha d'ordonner que son frère renvoyât son monde et déposât les armes, parce qu'il était l'agresseur et le plus jeune. Mais le pacha exigea que Sidy Hamet desarmât l'officier qui était avec lui, en disant que, comme il était l'aîné, il fallait qu'il donnât l'exemple. « Voilà déjà deux fois, Sidy Hamet, reprit le pacha, que je vous ai enjoint de poser les armes; celle-ci sera la dernière; faites que ce jour ne soit pas sanglant pour vous et pour moi; je suis armé comme vous, et je suis encore souverain dans ce palais. Cette prise d'armes, tandis que j'existe; ces cris qui ont interrompu mon repos, et qui m'ont amené ici pour vous voir armé, sont contraires aux lois du prophète. » Sidy Hamet répondit à son père : « Vous, Sidy, c'est que vous ne voyez pas ou ne voulez pas voir mon frère entouré

de gens armés, lorsque vous m'ordonnez de déposer les armes. Mais vous m'avez donné la vie ; si vous voulez que mon frère me l'ôte en votre présence, j'y consens : voici mes armes, et voilà celles de mes serviteurs. »

Le pacha appela alors Sidy Useph, et ordonna aux deux frères de s'embrasser. Ils s'approchèrent l'un et l'autre du pacha, baisèrent sa main, et la posèrent sur leurs têtes ; ils baisèrent ensuite le bord de son vêtement, et lui souhaitèrent, à la manière moresque, une longue vie. Ils allaient se retirer sans s'être rapprochés, quand le pacha prit leurs mains dans la sienne, et dit : « Par le prophète, par ma tête, par vos mains, et par cette main qui les tient, la paix est entre vous. » Le pacha pria alors Sidy Useph de se rendre à son appartement ; et prenant Sidy Hamet par la main, il le conduisit au sien, où sa sœur Lilla Howisha, épouse du rais de la marine, et celle de toutes ses sœurs que Sidy Hamet préfère, l'attendait avec anxiété. Le pacha lui ordonna de ne pas quitter son frère qu'il ne fût entièrement calmé.

On dit au château que Sidy Useph est le favori de son père, et qu'il en profite pour usurper plus d'autorité qu'il ne lui appartient. C'est

ce que la famille du pacha a cherché à lui faire entendre dans cette circonstance. Voici ce qu'il a répondu avec beaucoup d'humeur. « Combien ai-je épousé de femmes? Où est l'esclave grecque que j'ait fait reine? Ai-je donné à l'une d'elles des pierreries? ai-je habillé son fils, et oublié le reste? où sont-ils tous les enfans de Lilla Hulluma? Y a-t-il une autre Lilla Kebbiera ou même une autre femme du pacha qu'elle au palais? » Le tumulte qui a eu lieu dans cette circonstance a été si sérieux, que tous les habitans du château se sont trouvés réunis sur le lieu de la scène, excepté le bey qui est choqué de l'autorité que le pacha laisse prendre à Sidy Useph, et qui soupçonne les mauvaises intentions de son frère contre lui. Le pacha se retira dans l'appartement de Lilla Hulluma, accompagné par elle et par deux de ses filles; et, comme les heures silencieuses de la sieste n'étaient pas encore écoulées, le château redevint tranquille comme de coutume, et tout parut paisible pendant le reste de l'après-midi.

Nous venons d'habiter pendant une douzaine de jours l'un des palais du pacha, dans la cam-

(1) Contre la coutume mahométane, le pacha n'a épousé qu'une seule femme, quoiqu'il ait plusieurs favorites noires, et quelques esclaves circassiennes.

pagne. Je ne vous le décrirai pas, parce que c'est le même où le consul a reçu les officiers qui ont ramené l'ambassadeur Hadgi Abderrahman d'Angleterre, circonstance dont s'entretiennent encore quelques Mores des basses classes qui habitent le voisinage.—Je vous ai parlé d'un aspirant de la marine qui avait lancé par mégarde une orange à la tête du bey. Il arrive de temps à autre qu'un montagnard more passe auprès de nous, nous jette un regard sévère, et exprime son étonnement de la douceur du bey envers les chrétiens. En effet, elle est vraiment extraordinaire, et rend notre séjour dans ce pays fort agréable, du moins sous ce rapport. Il est rare que nous rencontrions un More, quel que soit son rang, qui ne soit pas toujours disposé à nous obliger.

Aussitôt que le pacha a eu connaissance de la répugnance que nous témoignions d'aller habiter aucune des maisons de campagne des ambassadeurs mores, parce que leurs familles y avaient demeuré pendant la peste, il nous a obligeamment offert l'un de ses palais qui a été fermé à cette époque, personne de la famille royale n'ayant quitté Tripoli durant la contagion.

Nous formâmes donc le projet d'aller à la

campagne pendant la durée des grandes chaleurs, et avant que les vents chauds se fissent sentir; et nous sommes maintenant dans le palais en question, avec trois autres familles de consuls. Nous nous trouvons, en y comprenant nos domestiques et nos gardes, en assez grand nombre pour n'avoir rien à redouter dans des circonstances ordinaires. Quant à des événemens extraordinaires, nous n'en prévoyons pas, parce que les princes paraissent assez bien réconciliés depuis les derniers troubles du château. Nous n'avons rien à craindre non plus de Muley Yesied, puisqu'il est à Fez, et en rébellion ouverte contre son père. L'empereur a adressé, il y a quelques semaines, des circulaires à tous les consuls étrangers en Barbarie, pour les inviter à ne pas permettre qu'aucun de ses sujets soit embarqué pour d'autre destination que pour ses états, sous peine de rupture avec lui.

Le palais où nous sommes est fort spacieux, et nos familles y sont commodément logées; chacune d'elles a un appartement détaché, composé de plusieurs chambres spacieuses et bien aérées. Nous déjeunons chacun chez nous; mais nous nous promenons à pied et à cheval, le matin;

nous dînons et nous passons le reste de la journée ensemble.

Le kiosque ou belvédère du pacha, dont je ne vous ai pas encore parlé, s'élève à une hauteur considérable au-dessus du palais. Il est quadrangulaire, a des croisées tout au tour, et de toutes parts il est revêtu des tuiles les plus belles, tirées de la Perse. Elles représentent de jolis paysages et sont disposées avec tant d'art, que les divisions n'en sont pas apperçues. Il est impossible de dépeindre tous les agrémens de ce kiosque sous ce climat brûlant. Il est aussi frais qu'il est propre, et présente un délicieux abri contre la chaleur, les insectes et le sable. Il domine tout le pays d'alentour. On y voit d'un côté les sommets des montagnes bleu-foncé de Gouriana; de l'autre, le désert qui commence au mur du jardin du pacha, et borne l'horizon. On n'apèrçoit dans toute cette vaste étendue autre chose que deux grands marabouts ou mosquées, où presque tous les criminels de Tripoli vont chercher un refuge; et au-delà, à une grande distance, quelques arbrisseaux qui paraissent comme autant de petits points sur la terre. Nous avons vu, à l'aide d'une lunette d'approche, la caravane à une si grande

distance, qu'elle nous parut d'abord, au milieu de ces sables enflammés, comme une ligne ondulée tracée au pinceau.

Nous sommes encore au palais du pacha, à la campagne. Les trois princes se promènent souvent à cheval dans les sables; mais le bey nous rend plus fréquemment visite que ses frères. Il est venu nous voir aujourd'hui, et était escorté par plus de deux cents hommes à cheval. Comme la majeure partie des chevaux appartiennent à ses principaux officiers, leurs harnais étaient, selon la coutume, garnis d'or et d'argent, et leurs housses richement brodées. Les chevaux de relais ordinaires du bey, splendidement équipés, étaient conduits par des noirs. Les consuls allèrent recevoir le bey à sa descente de cheval. Lorsqu'il fut entré dans l'appartement, on le conduisit à un sofa, et les chrétiens s'assirent sur des chaises autour de lui. Son porte-épée, son trésorier et ses autres officiers d'état, ainsi que ses deux mamelucs favoris, restèrent debout. Il accepta les rafraîchissemens qui lui furent offerts, et nous parut infiniment plus gai que d'ordinaire.

Dans le cours de la conversation, il exprima le désir qu'il avait que son jeune frère Sidy

Useph fût plus âgé, parce qu'il était, dit-il, persuadé que quelques années de plus tempéreraient son effervescence actuelle. Il a environ dix-sept ans. « Quoique mon frère, ajouta-il, ait » maintenant de l'étourderie, s'il vit quelque » temps, il deviendra un grand homme. » Les regards de plusieurs de ses officiers exprimaient le regret qu'ils semblaient éprouver de voir le bey penser si favorablement de Sidy Useph, qu'ils soupçonnaient animé des plus noires intentions envers son frère.

L'affabilité que Sidy Useph montre à ses frères, et la haute faveur dont il jouit auprès du pacha, font la matière générale de toutes les conversations. Personne ne se fie aux promesses de Sidy Useph; le pacha seul ajoute une implicite foi à tout ce qu'il dit. Il y a quelques jours que ce dernier fit observer à ses courtisans que jamais Sidy Useph ne lui parle contre ses frères, tandis qu'il ne fait qu'entendre des plaintes du bey et de Sidy Hamet contre lui. Mais on pense généralement qu'en se conduisant ainsi, Sidy Useph n'a d'autre but que de gagner encore davantage la faveur du pacha, et par ce moyen d'accroître son propre pouvoir.

Le bey était vêtu aujourd'hui plus légère-

ment qu'il ne l'est ordinairement, à cause de l'extrême chaleur. Le costume de ses mamelucs était plus brillant que celui des autres personnes de sa suite. Outre le lustre de leurs armes, leurs habits étaient couverts d'or et d'argent, et leur serraient la taille. Ils ne portaient pas de turbans, mais ils avaient des schalls noirs et or tournés autour d'un bonnet d'écarlate; un bout du schall, entièrement d'or, leur pendait sur l'épaule gauche.

Lorsqu'ils nous quittèrent, le bey et sa suite, pour nous faire compliment, firent plusieurs courses avec leur rapidité ordinaire.

Sidy Hamet a été hier dans les sables avec sa suite, mais sans ses frères. Comme c'est maintenant le jeûne du ramadan, les princes prennent l'exercice du cheval tous les jours. A son retour, Sidy Hamet est venu nous voir et a été long-temps avec nous. Un seul de ses officiers l'accompagna dans l'appartement; tous les autres restèrent dans le jardin. Il convient que le pouvoir de Sidy Useph augmente chaque jour, ainsi que celui de tous les individus qui l'entourent; mais il nous dit : « Le pacha vit, » et pendant qu'il existera, nous n'avons rien » à craindre. » Il nous fit observer que le bey ne pouvait pas augmenter ses forces, sans avoir

l'air de se mettre en état de rébellion ; qu'en outre les manières de Sidy Useph étaient fort changées non-seulement envers le bey, mais envers tout le monde, et que sa conduite actuelle au château ne fournit pas le moindre sujet de plainte. Il finit en disant : « Tout » est possible au prophète ; il a peut-être » changé le cœur de Sidy Useph. » L'opinion des principaux officiers d'état est que tous les individus de la famille se craignent les uns les autres, et ils en augurent on ne peut plus défavorablement. Ils disent que le règne long et paisible du pacha, qui date de plus de trente ans, a rendu le peuple si paisible et si attaché à la famille royale, qu'aucun de ses membres n'a à craindre de complots de sa part ; et que si les princes sont déterminés à agir hostilement les uns contre les autres, ou contre leur père, il faut qu'ils obtiennent le secours des Arabes ; car les *wield el bled* (les enfans de la ville) ne leur prêteront pas le leur.

Sidy Useph a récemment épousé une jeune dame d'extraction turque. Sa mère est une femme fort sensée, et est connue dans tout le pays par la libéralité de ses principes. Mais elle est hautaine, ambitieuse, et aime à se mêler de politique. En conséquence, on craint que par l'as-

cédant qu'elle a déjà su prendre sur Sidy Useph, elle n'augmente plutôt que de diminuer la violence de son caractère. Ni l'épouse de Sidy Useph ni sa mère ne sont dans l'intimité de Lilla Hulluma ou des princesses qui les craignent toutes deux, et ne leur parlent qu'avec une extrême réserve.

Sidy Hamet fait le plus grand éloge des gens qui lui sont attachés. Il dit que, bien qu'ils soient peu nombreux, ils lui sont fort dévoués, et qu'il peut compter, si le cas l'exigeait, qu'ils feraient pour lui tout ce que l'Alcoran permet qu'il leur demande. D'un autre côté, il n'est pas rare, lorsque les Mores parlent de Sidy Hamet et des craintes qu'ils ont sur son compte, de voir une larme accompagner leurs témoignages de fidélité.

Nous avons eu pendant quelques jours une chaleur suffocante, dont aucune description ne peut donner une idée parfaite à ceux qui ne connaissent pas cette partie du monde (1).

(1) La chaleur devient quelquefois insupportable, et le thermomètre monte tout à coup de douze degrés. Durant cette saison, que les habitans nomment *khamsin* (cinquante), parce que ces vents se font plus particulièrement sentir depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, ils se nourrissent de riz, de légumes, de poisson frais et de fruits. Ces vents soufflent

Nous avons été occupés, pendant sa plus grande intensité, à observer la marche pénible dans les sables d'une caravane qui est arrivée dans l'état le plus fâcheux. Beaucoup de ceux qui la composaient avaient expiré, faute d'eau, ou se trouvaient dans un tel état de langueur,

rarement trois jours de suite. Quelquefois ce n'est qu'un tourbillon impétueux, et ne fait de mal qu'aux voyageurs surpris au milieu des déserts.

(*Lettres sur l'Égypte*, par Savary.)

Quand ces vents commencent à souffler, l'air prend un aspect inquiétant; le ciel, toujours si pur en ces climats, devient trouble; le soleil perd son éclat, et n'offre plus qu'un disque violacé. L'air n'est pas nébuleux, mais gris et poudreux; et réellement il est plein d'une poussière très-déliée, qui ne se dépose pas, et qui pénètre partout. Ce vent, toujours léger et rapide, n'est pas d'abord très-chaud; mais à mesure qu'il prend de la durée, il croît en intensité. Les corps animés le reconnaissent promptement au changement qu'ils éprouvent. Le poumon, qu'un air trop raréfié ne remplit plus, se contracte et se tourmente. La respiration devient courte, laborieuse; la peau est sèche, et l'on est dévoré d'une chaleur interne. On a beau se gorger d'eau, rien ne rétablit la transpiration. On cherche en vain la fraîcheur; les corps qui avaient coutume de la donner, trompent la main qui les touche. Le marbre, le fer, l'eau, quoique le soleil soit voilé, sont chauds; alors on déserte les rues, et le silence règne comme pendant la nuit.

(*Voyage en Syrie et en Égypte*, par Volney.)

qu'ils mouraient avant de pouvoir être secourus. La situation des bêtes de somme était non moins affreuse. Haletantes et tout-à-fait rendues, ce fut avec la plus grande peine que l'on parvint à les mener à leurs différentes destinations; plusieurs moururent sur la route. Cette étouffante chaleur a duré sept jours. Le temps est devenu depuis aussi agréable qu'il était horrible alors.

Nous venons, dans le moment même, de faire une longue promenade à cheval, pendant laquelle nous avons vu un village, appelé les Acas du nom d'une tribu arabe qui l'habite, et qui a tous les troupeaux du pacha confiés à ses soins. Un chaoux attend toujours le bey à cet endroit, lorsqu'il arrive du camp, et lui offre un cafetan neuf. C'est une espèce de compliment de la part du pacha. La cérémonie se passe dans un ancien château, où le bey reçoit le cafetan et s'en revêt, après quoi il donne un présent considérable au chaoux.

Ce château est encore très-fort. Il fut autrefois formidable aux Mores eux-mêmes, lorsqu'il était au pouvoir de leurs ennemis, au temps où l'empereur Charles-Quint donna Tripoli aux chevaliers de Rhodes, après leur expulsion

de cette île par les Turcs, en 1522 (1). Depuis 1311 que cet ordre, connu sous la dénomination de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, devint un ordre militaire, cinquante et un ans après qu'ils eurent ouvert une maison à Jérusalem pour recevoir les pèlerins, leur nom inspirait toujours la même terreur dans cette partie du monde. Une période de plus de quatre cents ans n'a pas fait oublier les horreurs des croisades; et les Mores voient encore avec épouvante les galères de Malte, commandées par les successeurs des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, porter l'effroi sur toutes leurs côtes.

(1) Après des prodiges incroyables de valeur, de patience et de conduite, pendant six mois de siége, après avoir soutenu plusieurs assauts, et disputé chaque poste avec une étonnante opiniâtreté, le grand-maître fut enfin obligé de céder au nombre; et après avoir obtenu une capitulation honorable du sultan, qui admira son courage et respecta ses vertus, il rendit la ville, qui n'était plus qu'un monceau de décombres, et était dépourvue de toute espèce de ressources. Charles et François, honteux d'avoir occasioné une si grande perte à la chrétienté, cherchèrent à en rejeter le blâme l'un sur l'autre; mais l'Europe, plus juste, l'imputa également à tous les deux.

(*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson.)

A cette époque, pendant que les chevaliers de Rhodes étaient établis à Tripoli, un célèbre corsaire moresque, voyant l'impossibilité de débarquer sur la côte, et de secourir ses concitoyens, parce que les Maltais étaient maîtres du château dont il vient d'être question, forma le projet de le prendre ou de le détruire. A cet effet, il amena ses galères vers la partie de la côte qui est vis-à-vis du château, lequel est situé à une grande distance dans l'intérieur. Pendant la nuit, il fit traîner à terre les galères par leurs équipages, aussi loin qu'il lui fut possible, et de là s'en servit pour tirer sur les Maltais, et pour protéger la mine qu'il conduisit jusqu'au rocher sur lequel est bâti le château. Cette mine délogea les Maltais sans faire sauter le château : le corsaire y entra, et eut l'avantage de le posséder intact. L'idée extraordinaire de cet homme de conduire ses galères à terre, et le succès qu'il obtint, lui acquirent alors une telle réputation, que les Maltais lui donnèrent le nom de *chasse diable*, et les Mores, celui de *rais draieco*, ou le capitaine dragon ; il fut nommé cyde de Tajura. — Le terrain, à une grande distance de ce château, résonne d'une manière effrayante sous les pieds des chevaux. Les Mores disent que, dans quel-

ques parties, il est miné jusqu'à la surface.

A notre grande surprise, le bey, Sidy Hamet et Sidy Useph, se sont promenés aujourd'hui à cheval et ensemble dans les sables. La suite du bey était pour ainsi dire deux fois plus nombreuse que de coutume, tandis que celles de Sidy Hamet et de Sidy Useph l'étaient moins.

Les amis du bey paraissent singulièrement craindre pour sa sûreté, et sont très-fâchés de le voir ainsi réconcilié avec Sidy Useph. Quand ils lui en parlent, il leur répond qu'il n'est pas au pouvoir de Sidy Useph de lui nuire, puisqu'il ne peut pas introduire d'Arabes dans la ville sans la permission de son père; et que d'ailleurs, comme l'on s'attend à apprendre la mort du pacha d'un jour à l'autre, il ne veut pas que l'on ait à lui reprocher de l'avoir hâtée. Le peuple, dit-il, sait et reconnaît que le trône lui appartient. En conséquence, tant que ses frères ne le bravent pas ouvertement, il croit qu'il sera toujours temps, après la mort du pacha, de mettre des bornes à leur pouvoir et à leurs biens; « et même alors, ajoute-il, à moins que mes frères ne visent au trône, ils n'auront lieu que d'être satisfaits de ce que je ferai pour eux. »

Le bey se fie à la vigilance de ses gens pour

ce qui concerne sa sûreté. Sa confiance à cet égard paraît on ne peut mieux placée; car il est impossible d'être plus dévoués et plus vigilans qu'ils ne le sont. Ceux-ci, qui ne demeurent pas au palais avec le bey, veillent la nuit chez eux, sans en avoir reçu l'ordre du prince, dans la crainte qu'il ne survienne quelque chose au château.

Le pacha se dispose à faire partir des troupes pour aller régler différens objets avec les Arabes. — Hier, un des fameux marabouts est allé au château pour prier pour le pacha, ce qu'ils font quelquefois dans des circonstances solennelles; et alors tout le monde se joint à eux. Cet homme, dans ses prières, a donné quelques avis politiques au pacha; c'est une liberté qu'ils prennent de temps à autre. Il lui a laissé à entendre que faire marcher dans ce moment des troupes contre les Arabes, était une mesure désastreuse pour le pays, parce qu'il était nécessaire que toutes ses forces fussent sous la main; que surtout il ne devait pas songer à charger Sidy Useph d'une semblable mission; et que, s'il le faisait, il aurait lieu de s'en repentir, mais qu'il serait trop tard. Le pacha conseilla au marabout de se taire sur ce sujet, et le gronda fortement. Mustapha Scrivan, le

premier ministre, parla bas au pacha pour tâcher de le calmer, en lui disant qu'il était inconvenant de traiter aussi sévèrement ce marabout en public, attendu qu'il était l'un de leurs plus grands saints. Mais le pacha répondit à Scrivan, que si le marabout disait encore un mot à cet égard, lui et le marabout pourraient fort bien s'en mal trouver. Ceci mit fin à la discussion; et le marabout termina son oraison par des prières solennelles, sans toucher à la politique.

Nous nous disposons à rentrer en ville, par suite d'un événement fâcheux qui vient d'avoir lieu. Les princes et leurs suites sont venus presque tous les jours se promener à cheval dans les sables, depuis que nous sommes ici, quelquefois tous les trois ensemble, d'autres fois deux, mais le plus souvent un seul. Il y a quelques jours que le bey y vint accompagné de Sidy Useph. Celui-là avait, selon sa coutume, tout son monde avec lui; Sidy Useph, au contraire, n'était suivi que par un petit nombre de personnes. A leur retour, Sidy Useph s'arrêta à son jardin qui est tout auprès de nous. Au moment où le bey reprenait la route de la ville, nous entendîmes la détonation d'un coup de pistolet parti du jardin de Sidy Useph, et au

même instant quelqu'un dire avec exclamation que le bey était tué. Nous fûmes d'autant plus alarmés, que nous nous trouvions dans un palais du pacha, et que nous ne pouvions pas, par conséquent, en refuser l'entrée à Sidy Useph et aux Mores et Arabes qui s'y seraient précipités avec lui. On ne put pas découvrir dans la foule celui qui avait tiré sur le bey. Ses gens étaient exaspérés contre Sidy Useph. Comme il n'y avait, disaient-ils, qu'eux et lui et sa suite présens, le monstre qui avait attenté à la vie du bey, ne pouvait être qu'une des créatures de Sidy Useph. Le bey, irrité et excité par ses serviteurs, se rendit au jardin de son frère; mais voyant celui-ci disposé à le recevoir avec les plus grandes démonstrations de cordialité, il se tourna vers ses officiers, et dit à celui qui se trouvait le plus près de lui : « Je » ne veux pas avoir à me reprocher sa mort. » Le coup de pistolet qui a été dirigé contre » moi peut avoir été tiré par quelqu'un qu'a- » nime un zèle aveugle pour sa cause, et qu'il » ne connaît pas. Cependant, s'il refuse de ve- » nir avec moi au pied des autels de notre pro- » phète, pour nous y jurer à jamais protection » mutuelle, je le reconnaîtrai dès ce moment » pour mon ennemi; mais, si même alors il

» doit périr, que ce soit du moins d'une ma-
» nière ouverte, et non pas par trahison. »
Quand Sidy Useph vit le bey entrer dans son jardin, il vint à sa rencontre, et ordonna à ses officiers de chercher le coupable, soit qu'il fût dans sa propre suite ou dans celle du bey. Il acquiesça avec empressement à la proposition que celui-ci lui fit d'aller à la mosquée pour y faire le serment de mutuelle protection, et ne donna aucun motif de croire qu'il eût quelque part dans la tentative faite contre la vie de son frère. Plusieurs jours se sont passés depuis cet événement ; mais les deux princes ne se sont pas encore rendus à la mosquée.

Sidy Useph est parti pour son gouvernement, d'où on croit qu'il sera de retour dans quelques semaines. Quoique tout soit fort tranquille depuis son départ, nous comptons cependant rentrer en ville dans un jour ou deux, parce qu'il serait peut-être dangereux de se trouver ici au moment de son retour.

Nous sommes à Tripoli déjà depuis quelque temps. A notre arrivée, tout était parfaitement tranquille. Le pachà, le bey, et Sidy Hamet, sont allés au marabout ensemble. Dans nos dernières visites au château, Lilla Halluma et les princesses nous ont paru heureuses en com-

paraison de ce qu'elles étaient avant notre départ. Il n'y avait qu'une chose qui semblât leur donner un peu d'inquiétude, c'était de savoir ce que faisait Sidy Useph; mais qui que ce soit, au dedans comme au dehors de Tripoli, ne pouvait le deviner. La famille royale croyait qu'il n'était allé dans son gouvernement que pour faire rentrer les tributs; tandis qu'un grand nombre d'autres personnes soupçonnaient qu'il s'était rendu auprès des chefs arabes, afin de les engager à agir en sa faveur contre son père et le bey. Après son retour, il habita le jardin du pacha qui est dans le Messeah, et le palais où nous avons passé quelque temps. De là il se rendit plusieurs fois au château pour visiter sa famille, ayant toujours l'air et les manières les plus amicales; et personne assurément ne s'attendait à la vengeance qu'il méditait. Le succès de Sidy Useph dans la trame infernale qu'il ourdit contre le bey, doit être mis au nombre de ces événemens dont il est impossible de se rendre compte. Las d'attendre aussi longtemps la mort du bey, il vint à Tripoli plus déterminé et mieux préparé à y mettre fin, qu'il ne l'avait été jusque-là. Il amena avec lui ceux de ses noirs auxquels il avait le plus de confiance, après les avoir ponctuellement in-

struits de ce qu'ils avaient à faire. A son arrivée au château, il se rendit à l'appartement de sa mère, à laquelle il déclara l'intention où il était de se réconcilier avec son frère aîné; et l'engagea à envoyer chercher le bey, afin que leur réconciliation eût lieu en sa présence. Lilla Halluma, transportée à l'idée de voir la concorde rétablie entre ses fils, envoya aussitôt un message confidentiel au bey qui était alors dans l'appartement de sa femme (Lilla Aisher), pour le prévenir que son frère Sidy Useph se trouvait dans ce moment avec elle sans armes, et l'attendait pour faire sa paix avec lui; qu'elle-même joindrait leurs mains ensemble, et que, « par la tête du pacha, si le bey avait quelque amour pour elle, il se rendrait aussitôt chez elle, désarmé. » Le bey, cédant à un premier mouvement, crut devoir néanmoins, en se rendant à cette invitation, s'armer de ses pistolets et de son sabre.

Lilla Aisher, connaissant l'impartiale tendresse de Lilla Halluma pour tous ses enfans, était convaincue qu'il n'avait rien à redouter; elle ne craignait que les complots secrets, auxquels le bey ne voulait faire aucune attention. Toutefois elle tremblait de crainte que l'on ne sût la manière hostile dont le bey aurait tra-

versé le harem pour se rendre chez Lilla Halluma, et que cette infraction aux lois du château ne servît de prétexte aux gens de Sidy Useph pour tomber sur lui à l'improviste. Elle lui observa donc, que comme il se rendait à l'appartement de sa mère, où il était toujours sacrilége (d'après les lois de Mahomet) de porter des armes, il aurait l'air, s'il s'y présentait armé, surtout d'après les assurances contenues dans le message de Lilla Halluma, d'avoir l'intention d'assassiner son frère, ce qui lui attirerait l'animadversion de tout le château. Le bey, après avoir hésité un instant, se désarma, embrassa Lilla Aisher, et allait sortir, quand se jetant à ses pieds et lui présentant son sabre, elle le conjura de ne pas aller entièrement désarmé; et elle ne le laissa sortir que lorsqu'il se fut rendu à sa prière. Lilla Halluma voyant, à l'arrivée du bey dans son appartement, qu'il avait son sabre, le pria de le mettre de côté avant de commencer la conversation, en l'assurant de nouveau que son frère était sans armes. Le bey, qui ne pouvait plus avoir le moindre soupçon, remit sans difficulté son sabre à sa mère, qui le plaça sur une croisée près de laquelle ils se tenaient. Lilla Halluma, pleinement convaincue de la

sincérité des intentions du bey, et complétement trompée sur celles de Sidy Useph, les conduisit l'un et l'autre au sofa, et s'assit entre eux deux, en tenant une de leurs mains dans chacune des siennes, « se glorifiant, comme » elle nous le dit quelque temps après, en les » regardant alternativement, de les avoir amenés à se réconcilier dans ses bras. »

Aussitôt qu'ils furent assis, le bey chercha à persuader à son frère que, bien qu'il fût venu dans l'intention d'opérer sa réconciliation avec lui, c'était de sa part une démarche inutile; parce que n'ayant plus de fils, il considérait Sidy Useph et Sidy Hamet comme les siens, et que, parvenu au trône, il les traiterait toujours comme tels. Sidy Useph déclara être satisfait de cette explication; mais il dit que, pour rendre Lilla Halluma parfaitement heureuse, le bey n'aurait sans doute aucune objection, après les protestations d'amitié qu'il venait de faire, à sceller leur réconciliation par un serment sur l'Alcoran. — Le bey lui répondit: « de tout mon cœur. » Sur quoi Sidy Useph se leva vivement et demanda à haute voix l'Alcoran; c'est par ce mot qu'il avait désigné ses pistolets à ses eunuques. Ils les lui apportèrent aussitôt. Il en prit un et le tira à l'instant même

contre son frère, qui était assis auprès de sa mère. Le pistolet creva et blessa à la main Lilla Halluma qui avait étendu le bras pour protéger le bey. La balle atteignit celui-ci au côté. Il se leva néanmoins, et ayant saisi son sabre qui était sur la fenêtre, il en porta un coup à son frère, qu'il ne blessa que légèrement à la figure. Sidy Useph lui tira alors un second coup de pistolet, qui lui traversa le corps.

Ce qui ajouta encore à la douleur de Lilla Halluma, dans cette horrible circonstance, ce fut l'exclamation du bey, qui, supposant à tort qu'elle l'avait trahi, lui dit : « Ah ! madame, est-ce là le dernier présent que vous réserviez à votre fils aîné ? » Combien ces paroles ont dû être pénibles pour le cœur d'une tendre mère ! Sidy Useph, voyant tomber son frère, appela ses noirs et leur dit : « voilà le bey, achevez-le. » Ils l'entraînèrent aussitôt de l'endroit où il respirait encore, et lui tirèrent chacun un coup de mousquet (1). Au bruit de cette décharge, Lilla Aisher s'échappa des bras de ses femmes qui cherchaient à lui dérober toute l'horreur d'un semblable spectacle, et se précipitant dans la chambre,

(1) Le bey reçut onze balles, une dans la tête, trois dans le bras gauche, et six dans le corps.

saisit dans ses bras le corps sanglant de son malheureux époux, tandis que Lilla Halluma tomba sans connaissance auprès, en cherchant à empêcher Sidy Useph de le défigurer. Pendant ce temps cinq de ses noirs le poignardaient. Peu après cet infâme triomphe de leur maître, ils s'enfuirent avec lui.

Cet acharnement sur les restes inanimés du bey, offrit dans ce moment le plus cruel spectacle. A la vue de tant de barbarie, Lilla Aisher se dépouilla de toutes ses pierreries et de ses riches ornemens, et les ayant jetés dans le sang du bey, prit le baracan le plus usé de l'une de ses esclaves. Ainsi vêtue, elle ordonna aux femmes qui l'entouraient de la couvrir de cendre, et se rendit peu après chez le pacha, à qui elle dit : « que s'il ne voulait pas la voir s'empoisonner avec ses enfans, il fallait qu'il donnât aussitôt les ordres nécessaires pour faciliter sa sortie du château, parce qu'elle ne pouvait plus en voir les murs, ni marcher sur les pavés teints du sang de son époux. »

Comme Sidy Useph sortait du palais, il rencontra Bey-Abdallah, le grand chiah. Ce vénérable officier, qui jouissait d'un grand pouvoir, et était fort aimé du peuple, voyant l'horrible état dans lequel était Sidy Useph, lui témoi-

gna la crainte qu'il avait que quelque chose de sinistre ne fût arrivé. Bey-Abdallah était particulièrement connu par son attachement à la famille du pacha, et on présumait que, d'après ses principes religieux, il n'approuverait pas le crime qui venait de se commettre. Dès que Sidy Useph l'aperçut, il courut à lui, et le poignarda au cœur; le chiah expira à l'instant même. Les noirs de Sidy Useph, qui le suivaient, jetèrent le corps dans la rue, devant la porte du château, et les hampers (les gardes du pacha), qui se trouvaient présens, le portèrent à sa malheureuse famille; il fut enseveli en même temps que le bey.

Sidy Useph s'était rendu trois fois en ville, pour exécuter cet horrible forfait. La dernière fois, il était venu à une heure à laquelle il espérait rencontrer le bey seul et sans armes; mais l'ayant trouvé, au contraire, armé et entouré de sa suite, il lui baisa la main; et, après les complimens d'usage, se retira, fort contrarié, au jardin du pacha où il avait fixé sa demeure. Toutefois il réussit, le 20 du mois dernier (juillet 1790), à consommer son crime. Rien n'égale la confusion et le désordre qui régnèrent ici dans ce moment. Le peuple se précipitait par troupes dans les rues, chacun emmenant sa fa-

mille et ses bestiaux, et cherchant à gagner les portes de la ville, ne sachant pas où se terminerait la scène de carnage qui venait d'avoir lieu au château. Nombre d'individus se réfugièrent dans notre maison, outre ceux qui avaient droit d'y demander un asile comme ayant appartenu au bey. Un de nos drogmans avait rencontré Sidy Useph dont le pantalon et la bernuse étaient teints de sang; il était suivi de près par ses noirs, et se hâtait de gagner la porte de la ville, dans la crainte où il était de voir éclater la vengeance du peuple. Différens bruits coururent pendant plusieurs heures sur la mort du bey. Lorsque le peuple en fut certain, il s'arma, et on vit de nombreux détachemens d'hommes armés circuler dans les rues. Les Arabes et les montagnards, avec leurs longs fusils et leurs couteaux, et les Mores avec leurs pistolets et leurs sabres, imprimaient la terreur aux autres habitans; chacun craignait de rencontrer un ennemi dans son voisin, ne sachant pas pour quel parti il tenait.

La confusion générale obligea de fermer les maisons des consuls étrangers. Il n'y avait que quelques minutes que la nôtre l'était, quand deux officiers du bey se présentèrent à la porte, en nous suppliant de les laisser entrer; ils s'at-

tendaient, nous dirent-ils, à être massacrés à tout moment par les partisans de Sidy Useph, comme ayant été les favoris de leur ancien maître. L'un d'eux était Sidy Hasseen, neveu de l'ambassadeur Hadgi Abderrahman, que vous avez vu à Londres. Le regret qu'il éprouvait de la mort du bey, fut si violent dans ce moment, qu'il serait tombé par terre si nos gens ne l'avaient pas soutenu. Un moment après son entrée à la maison, le cortége funèbre du bey étant venu à passer, Hasseen se leva aussitôt pour aller s'y joindre, parce qu'il était déterminé, nous dit-il, à rendre aux restes du bey le dernier des devoirs, celui de porter son cercueil, quoiqu'il crût la chose si hasardeuse qu'il n'espérait pas arriver en vie jusqu'au lieu de la sépulture. Il demanda à l'autre officier de l'accompagner; mais celui-ci s'y refusa, en disant que c'était sacrifier leurs vies inutilement; Hasseen y alla seul.

Le bey fut inhumé à trois heures de l'après-midi. Dans le court espace de quelques heures, on vit ce prince éblouissant de santé, heureux au sein de sa famille, assassiné et inhumé!

Les pavillons des maisons des consuls étrangers furent hissés à mi-mât, dès que la mort du bey fut annoncée; et tous les bâtimens qui se

trouvaient dans la rade tirèrent des coups de canon de minute en minute, jusqu'à ce qu'il fût enterré. Cette cérémonie terminée, les pavillons furent hissés en entier, et chaque navire tira une salve de vingt-un coups de canon.

L'épouse du bey donna la liberté à tous les esclaves de sa maison qui accompagnèrent les funérailles de son mari; mais le peuple était frappé d'une si grande terreur panique, que les Mores même du rang le plus élevé semblaient craindre de se joindre au cortége; aussi n'en y eut-il qu'un petit nombre qui le suivirent, excepté ceux à qui le pacha avait ordonné de le faire.

Il était si difficile de savoir dans ce moment critique ce que pensait le pacha, que le cheik n'ordonnait rien sans faire préalablement demander des ordres au château, et sans attendre ensuite la réponse du pacha, jusqu'à ce qu'enfin il crut la sûreté de la ville trop vivement menacée pour continuer à en agir ainsi. Telle était l'agitation et la terreur où se trouvait plongée toute la masse du peuple.

Aussitôt que le bey fut enterré, des chaoux parcoururent la ville, proclamant un ordre du pacha, qui enjoignait à chacun d'être tranquille, de ne pas s'assembler dans les rues, sous peine d'encourir sa disgrâce, et de ne rien

craindre. Voici les paroles des chaoux : « que Dieu procure au bey, qui est mort, une heureuse résurrection ; aucun de ses serviteurs ne sera maltraité ni insulté. » Mais, à la surprise générale, on ne proclama pas en même temps le nouveau bey, ce qui n'était pas arrivé jusqu'alors ; parce que, dès qu'un pacha ou un bey meurt, on fait aussitôt reconnaître son successeur.

Sidy Hamet était absent de Tripoli, au moment de cette affreuse catastrophe ; mais il y revint avant la nuit, et amena avec lui de Mezurata (1) un chef arabe (le cheik Alieff) et plusieurs centaines de ses gens ; ils campèrent autour de la ville, pendant la nuit. Toutefois, avant que Sidy Hamet fût arrivé, le pacha avait envoyé un de ses officiers de confiance auprès de Sidy Useph, pour le prier de se rendre au château. Le pacha ayant appris qu'il n'osait s'y hasarder, lui envoya son chapelet (2),

(1) Il y a peu de temps les Mesuratains se sont refusés de recevoir Sidy Useph comme cyde, à cause des extorsions et des violences qu'il y a commises la dernière fois qu'il y a été envoyé par le pacha.

(2) Le chapelet dont le pacha se sert pour dire ses prières, est considéré comme un si puissant talisman dans les mains

pour lui servir de sauvegarde; mais, nonobstant cette protection, il ne crut pas qu'il fût prudent pour lui d'entrer en ville.

Dès son arrivée, Sidy Hamet se rendit auprès du pacha, qui fut si fort alarmé de le voir paraître armé en sa présence, qu'il lui en témoigna son mécontentement. Mais Sidy Hamet lui fit observer qu'il venait de voir à l'instant même les officiers qu'il avait envoyés à Sidy Useph avec son chapelet, pour rendre sa personne sacrée, après *avoir coupé le bey en pièces !* « C'est, dit-il, un moment où l'on ne comprend rien aux hommes ni à leurs actions; toutes les routes sont sombres et incertaines; et il faut par conséquent une forte garde pour ne pas trébucher. »

Après cette entrevue, Sidy Hamet se retira dans son appartement, où, fatigué d'avoir voyagé, et accablé par tout ce qu'il venait d'apprendre, il s'évanouit sur un sofa. Cet accident ayant eu lieu bien peu après son arrivée au château, le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné, et toute la ville fut de nouveau, pendant plusieurs heures de l'après-midi, dans la plus grande confusion.

Si je n'écrivais pas d'un pays où les idées et

du plus grand criminel, que sa vie est sacrée tant qu'il est en sa possession.

les mœurs sont si fort différentes de tout ce que vous connaissez, peut-être craindrais-je que vous n'ajoutassiez pas foi à ce que je vais vous rapporter de la conduite de Sidy Useph. La tombe venait à peine de se fermer sur le frère auquel il avait ravi l'existence, lorsqu'il envoya chercher à la ville, des Juifs et un tuburka (1), pour donner une fête dans le jardin du pacha. Le bruit de la musique, des armes que l'on tirait, et du chant des femmes louées pour chanter et danser, était plus grand que s'il se fût agi d'une noce. Ceci fut bientôt su au château. Le pacha se retira dans son intérieur, pendant toute la durée de cette horrible saturnale, en enjoignant que qui que ce fût ne l'approchât sans ordre. D'une de nos chambres où l'on aperçoit une galerie qui conduit à l'appartement du pacha, nous voyions ce prince seul, assis, plongé dans les plus sinistres réflexions.

Pendant cette fête, Sidy Useph fit dire à Lilla Hamet, veuve du grand chiah (dont le jardin est peu éloigné de celui du pacha), que, s'il entendait ses femmes se lamenter sur la mort de Bey-Abdallah, il la ferait étrangler aussitôt. Elle se rendit en conséquence en

(1) C'est une espèce de tambour.

ville, où elle célébra au château les obsèques de son époux, conjointement avec la veuve du bey.

Quand le pacha envoya son chapelet à Sidy Useph, il ordonna en même temps à quatre cheiks du messeah de garder son jardin, pour mettre Sidy Useph à l'abri de la colère du peuple, qui aurait bien pu vouloir tirer vengeance de la mort du bey. Les gardes des consuls furent augmentées, et les rues plus strictement surveillées pendant la nuit qu'elles ne le sont ordinairement.

Le lendemain de l'assassinat du bey, Sidy Hamet, le bey actuel, se rendit avec deux cents chevaux au jardin du pacha, pour avoir une entrevue avec Sidy Useph qui avait étendu ses postes et placé des gardes à l'extrémité de chacune des rues qui conduisent au palais du pacha, aux portes duquel il était en personne. Son monde l'entourait sur deux rangs et en armes; les noirs, exécuteurs de ses iniquités, se tenaient très-près de lui, non-seulement armés, mais encore avec leurs espingoles hautes. Quelque temps se passa en messages avant que les deux frères se vissent. On convint enfin que Sidy Useph ferait sortir du jardin tout ce qu'il avait d'hommes avec lui, et que Sidy Hamet y entrerait

sans ses cavaliers. Ils eurent alors une longue conversation ensemble, durant laquelle chacun des princes se tint au milieu de ses principaux officiers.

Après la mort du bey, Sidy Hamet, de même que toute la population de la ville, attendirent en vain qu'on le proclamât à sa place. Toutefois il garda le silence. Il lui aurait répugné d'entendre les chants de fête, et le bruit du nubar, au moment où Lilla Aisher et tous les habitans du château célébraient les obsèques du feu bey, et que le chant de mort retentissait de toutes parts. Mais quand l'époque fut venue où Sidy Hamet crut devoir réclamer le titre auquel il avait droit de prétendre, il s'adressa au pacha pour ordonner qu'il fût reconnu en sa nouvelle dignité. Le pacha y consentit; mais à condition que *Sidy Useph y consentirait aussi!* A cette singulière réponse du pacha, Sidy Hamet se retira pendant quelques heures dans son golphor, où ses officiers ne purent parvenir à le faire renoncer à l'étrange résolution qu'il avait prise, de se rendre, accompagné d'un petit nombre de serviteurs, pour savoir quels étaient les sentimens de Sidy Useph. Il entra, suivi seulement par quatre officiers, dans le jardin du pacha où se trouvait Sidy Usèph avec trois

cents hommes, et dit à son frère que le pacha consentait à ce qu'il fût proclamé bey; que cependant, s'il désirait ce titre, qui ne lui était pas dû, puisqu'il était le plus jeune, il consentait, lui Sidy Hamet, à le lui céder sans autre effusion de sang; et que de plus, il prêterait tous les sermens prescrits par leur prophète, de ne jamais chercher à lui nuire. Sidy Useph protesta par la tête du pacha, qu'il n'avait tué le bey que parce qu'ils avaient eu querelle ensemble, et non pas parce qu'il désirait de lui succéder; qu'il était prêt à reconnaître Sidy Hamet en qualité de bey, et qu'il renonçait à toute espèce de prétention au trône.

Après cette entrevue assez extraordinaire, Sidy Hamet entra à Tripoli, et reçut du pacha un caftan neuf, ainsi que les chevaux du bey, ses esclaves, ses armes, etc., etc., et fut proclamé bey le 29 juillet 1790. Les canons du château tirèrent, le nubar joua, les pavillons moresques et ceux de toutes les nations européennes qui ont des consuls ici furent arborés, et tous les consuls se rendirent au château pour le complimenter à cette occasion.

Moins d'une semaine après l'assassinat du bey, son inconsolable veuve accoucha d'un garçon, ce qui fut un nouveau motif de re-

gret pour la mère ; car, comme le bey n'avait plus d'enfant mâle à l'époque de sa mort, elle ne songeait pas sans douleur à la joie qu'il eût éprouvée lorsqu'elle lui aurait présenté un héritier; et le bruit du canon qui aurait aussi annoncé cette nouvelle aux peuples, contrastait d'une manière non moins pénible pour son cœur avec le profond silence qui régnait autour d'elle dans ce moment. Nous fûmes singulièrement affligés quand les messagers du château vinrent nous en faire part, en ajoutant qu'ils ne demandaient pas de *buona-mano*, et qu'ils n'étaient envoyés par leur Lilla, que parce qu'elle craignait que nous ne fussions inquiets sur son compte (1).

La situation de la ville et du château est tellement incertaine dans ce moment, que nous avons été obligés de cesser nos visites au palais depuis la mort du bey. La multiplicité d'événemens tragiques et tout-à-fait extraordinaires qui ont eu lieu depuis ces huit derniers jours, m'ont fait vous écrire beaucoup plus longue-

(1) Il est d'usage, à la naissance des fils du bey, et particulièrement de l'héritier du trône, de faire un présent en argent à ceux qui en apportent la nouvelle; c'est ce que l'on appelle une *buona-mano*. Chaque consul offre aussi à la mère du jeune prince quelque riche objet de parure.

ment que je n'en avais le projet. Mais comme nous ne voyons pas la possibilité de nous éloigner d'ici dans ce moment, et que ces événemens se lient avec ce que j'aurais à vous mander plus tard, je me suis déterminée à vous en envoyer un compte détaillé, à mesure qu'ils ont lieu.

Sidy Hamet a de nouveau été au jardin du pacha pour y voir Sidy Useph, qui conserve toujours un grand nombre d'hommes sous les armes. Sidy Hamet lui a conseillé d'envoyer au marabout du séide, les esclaves noirs qui l'ont secondé dans l'assassinat du feu bey, afin de satisfaire le peuple qui est non-seulement exaspéré contre eux à cause de ce meurtre, mais encore de ce qu'ils se soient introduits de force dans le harem. C'est une violation à laquelle tout More est fort sensible; parce qu'il n'en est pas un qui considère ses femmes en sûreté, tant qu'un semblable outrage reste impuni. Sidy Useph paraît maintenant agir d'une manière tout-à-fait indépendante du pacha et du bey. Il a prescrit à ses gens de tuer les domestiques du dernier bey partout où ils les rencontreront, et a fait dire au pacha qu'il le priait d'ordonner qu'un officier nommé Bourga lui remît quelques armes très-belles que le bey lui

avait données; ce qui a eu lieu. Sidy Useph se rendit ensuite au jardin de l'intendant de Sidy Bourga, et lui enleva quelques beaux chevaux dont le bey lui avait pareillement fait présent. D'après ces différens actes d'autorité de la part de Sidy Useph, le pacha lui a ordonné de ne pas paraître en armes au château. Malgré cet ordre, quand Sidy Useph vint en ville, il y a quelques jours, pour féliciter Sidy Hamet sur sa nouvelle dignité, il était accompagné par cent hommes armés. Cependant ils n'entrèrent pas dans l'enceinte du château, mais restèrent en dehors, où ils furent sur le point de massacrer un mameluc du pacha qui avait tiré un coup de mousquet sans dessein. Cet homme dut la vie à un More de la basse classe qui s'approcha de lui, et réussit à le sauver en le couvrant d'un baracan noir.

La place de grand chiah, qu'occupait le malheureux Bey-Abdallah, est maintenant remplie par Hadgi Murat, mari de l'aînée des princesses. Il refusa d'abord de la prendre, à moins que la cydérie ou le gouvernement de Sahal qu'il possédait, ne fût donné à son fils. On y acquiesça; mais le nubar n'eut pas plutôt joué, et l'artillerie tiré les salves d'usage en pareil cas, que la cydérie fut reprise à son fils, et

donnée à un favori de Sidy Useph, un renégat nommé Ali Napolitain. Comme la place de chiah, ou gouverneur de Tripoli, n'est qu'honorifique, Hadgi Murat comptait sur le revenu de la cydérie de Sahal pour soutenir le rang qu'occupe sa famille. Lorsqu'il se vit trompé dans son attente, il voulut se brûler la cervelle en présence du pacha que le danger de sa propre position avait porté à tromper Hadgi Murat, et à plonger dans le besoin la famille de sa fille. Le pacha savait très-bien qu'il ne pouvait mieux confier qu'à Hadgi Murat la charge importante de grand chiah; mais il ne crut pas pouvoir refuser à Sidy Useph la cydérie de Sahal pour son favori.

Sidy Useph est encore si inquiet et tellement sur ses gardes, qu'un certain nombre de ses gens veillent autour de lui quand il repose le jour; et qu'outre cela, le jardin du palais qu'il habite reste fermé pendant tout ce temps, et que personne ne peut y entrer ni en sortir sans s'adresser directement à lui.

Lorsqu'il vint la dernière fois au château, le pacha fit prier Sidy Hamet d'aller à sa rencontre dans le skiffar; ce qu'un bey ne fait jamais, même pour les princes de Maroc quand ils sont ici. Le pacha fit également dire à Lilla

Halluma d'aller au-devant de Sidy Useph, lorsqu'il arriverait dans son appartement, et de le recevoir sans aucun témoignage de douleur. Le même ordre fut envoyé à toutes les princesses et à leurs enfans, excepté cependant à la veuve du *bey*.

Sidy Useph a dans sa suite un homme fort dangereux. C'est un fameux ou plutôt un infâme marabout du nom de Fatasie, qui, pour en imposer davantage, se fait passer pour fathimite (1). On assure que ce misérable a poussé Sidy Useph à assassiner son frère.

Sidy Useph se tient toujours hors de la ville, malgré l'invitation que le pacha lui a faite plusieurs fois de venir habiter le château. Celui-ci est très-inquiet de l'en voir absent, et surtout de ce qu'il se rend si fréquemment auprès des chefs

(1) Ce sont les descendans de Mahomet, par Fathima, sa fille. La dynastie des Fathimites, c'est-à-dire, des princes descendus en ligne directe d'Ali et de son épouse Fathima, fille de Mahomet, commença en Afrique, l'an de l'hégire 296, de Jésus-Christ 908, par Abou-Mohamed-Obeidalah. Les Fathimites conquirent ensuite l'Égypte, et s'y établirent en qualité de califes. Les califes fathimites d'Égypte finirent dans la personne d'Abed, l'an 567 de l'hégire, de Jésus-Christ 1171, après avoir régné 208 ans depuis la conquête de Moelz, et 268 depuis leur établissement en Afrique.

arabes. Sidy Useph ne laisse pas néanmoins de venir souvent au château depuis quelque temps; mais ses gens demeurent constamment hors des portes de la ville. Sa femme et sa famille continuent d'habiter la campagne.

Depuis la mort du bey, le caractère de Sidy Useph se développe de plus en plus, et il est aussi bizarre qu'arbitraire dans sa conduite. Il en a donné une preuve, il y a quelques jours, dans la circonstance suivante : Le pacha avait fait venir d'Alger un très-beau lion et deux grands tigres, qu'il destinait en présent au sultan. Ils étaient renfermés séparément dans des cages faites en fer et en bois. Sidy Useph fit dire qu'il désirait que les esclaves maltais qui sont ici, et qui sont presque tous vieux et infirmes, lui apportassent ces cages sur leurs épaules. Ils le firent, mais au péril de leur vie, et cela pour éviter à Sidy Useph une courte promenade jusqu'à la ville.

Ses visites au château continuent d'être très-fréquentes. Avant que le bey actuel et lui fussent en différent, et fort antérieurement à la mort du dernier bey, ils se jurèrent mutuellement le serment d'alliance à la face des châsses de leurs saints. Ils ont depuis peu renouvelé ces sermens d'une manière encore plus solennelle,

en exécutant la dernière cérémonie à laquelle on a recours dans ce pays; c'est ce que l'on nomme le mélange du sang. Conformément à cet usage barbare, ils s'approchèrent ensemble de l'autel de Mahomet; et, après avoir juré sur l'Alcoran de respecter réciproquement la vie l'un de l'autre, ils se blessèrent eux-mêmes avec leurs couteaux, et ayant mêlé leur sang dans un vase, le croira-t-on? ils en burent tous les deux!

La procession qui eut lieu dans cette circonstance fut très-brillante; les princes étaient accompagnés par tous les principaux officiers, et par toutes les personnes de marque de Tripoli. Le corps entier des chaoux précédait le bey, et le proclamèrent à leur passage à travers la ville, ainsi que cela se pratique dans les cérémonies où se trouvent le pacha ou le bey.

Après avoir été aux marabouts, les princes continuèrent de rester ensemble, et sortirent de la ville pour passer la journée au jardin de Sidy Useph. Celui-ci était escorté par quatre cents hommes de cavalerie, et était suivi, outre ses propres officiers, par la majeure partie de ceux du pacha.

Quand les princes arrivèrent au jardin, Sidy Useph amena son fils, jeune enfant, à Sidy

Hamet, et lui dit : « Vous voyez que je vous confie mon fils. Sa jeunesse empêche qu'il ne conserve aucun ressentiment de ce que l'on peut lui faire. Prenez-le en otage. Je demande en retour, non pas votre fils, mais seulement votre fille pour tenir société à ma femme. » La fille de Sidy Hamet, qui n'a encore que cinq ans, est on ne peut plus jolie. Son père ne voulut pas consentir à ce qu'elle passât plusieurs jours au jardin de Sidy Useph, mais il permit qu'elle y couchât cette nuit. Outre les officiers nommés pour veiller sur elle, Sidy Hamet la confia particulièrement aux soins de deux Mores qui lui sont très-dévoués ; c'est le frère du seletar et un autre ; ils ne la quittèrent pas jusqu'à son retour au château, qui eut lieu le lendemain.

La famille du pacha entretint pendant plusieurs semaines, des rapports d'amitié avec celle de Sidy Useph ; et les choses continuèrent sur le même pied, jusqu'au moment où ce dernier annonça l'intention où il était de se rendre dans ses cydéries. A cette époque, les Mézuratains avaient déjà envoyé plusieurs messages au bey pour le prévenir qu'ils ne voulaient recevoir son frère à aucune condition, à cause des excès que ses gens avaient commis

la dernière fois qu'il était allé chez eux; mais qu'ils accueilleraient avec empressement tout autre gouverneur qu'il lui plairait de leur envoyer.

Après beaucoup de débats au château, le bey refusa de consentir à ce que son frère se rendît à Mézurata. Sidy Useph demanda alors d'y envoyer ses gens pour traiter avec les habitans. On y souscrivit. Toutefois, on sut bientôt que ces premiers avaient ordre de tomber sur les Mézuratains et de les tailler en pièces, s'ils le pouvaient. Le bey, sentant tout le danger de cette démarche, et craignant que les Mézuratains ne parvinssent à engager les Arabes de leur voisinage, à s'unir à eux pour tirer vengeance d'une semblable perfidie, fit de nouveau tous ses efforts pour que cette expédition n'eût pas lieu. Il y réussit, et prévint par là le massacre des Mézuratains, et vraisemblablement aussi la chute du trône, qui en eût été la suite.

Néanmoins Sidy Useph obtint peu après que le pacha envoyât contre les Mézuratains des forces nombreuses commandées par le bey et par lui, et auxquelles devaient se joindre les Arabes à la solde du pacha. Sidy Hamet refusa de partir, et le chéik Saffanassa, l'un des chefs arabes les plus puissans, dépêcha un message

au pacha pour le prévenir qu'il ne souffrirait pas que l'on maltraitât les Mézuratains, et que, s'il envoyait des troupes contre eux, il attaquerait lui-même les princes, et amènerait de Tunis le prétendant Mustapha (dont je vous ai déjà fait connaître l'histoire), ou l'un des beys d'Égypte, pour prendre possession du trône (1).

Comme Sidy Useph persistait toujours à vouloir se rendre en personne à Mézurata, et que le pacha désirait qu'il y allât, les Mézuratains députèrent l'un des principaux d'entre eux auprès du bey pour notifier la détermination où ils étaient de ne pas recevoir celui qui avait spolié leurs propriétés, qui avait permis à ses gens d'outrager leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles, et qui était le meurtrier de son frère; qu'ils lui ouvriraient, à lui personnellement, leurs portes de jour comme de nuit; mais que, s'il leur amenait son frère, ils sauraient ce qu'ils en devraient faire; qu'enfin, si le bey voulait souscrire à leurs propositions, ils

(1) L'on considère les beys d'Égypte comme naturellement destinés, par le grand-seigneur, à remplacer les souverains de Barbarie, ou à leur succéder. C'est un des moyens qu'il possède de les élever et de les récompenser des services qu'ils lui ont rendus.

étaient assurés de la coopération d'un nombre suffisant d'Arabes pour le ramener à Tripoli, et le placer sur le trône. Mais la trahison n'entre pas dans le caractère de Sidy Hamet : du moins n'a-t-il rien fait jusqu'à présent qui le fasse présumer. Il rejeta en conséquence les moyens assez faciles que les Mézuratains lui offraient de parvenir au souverain pouvoir, en versant le sang de ses proches.

Le pacha fut outré de voir que le bey ne partait point quoiqu'il lui en eût donné l'ordre. Celui-ci, après plusieurs messages du pacha, fit chercher le caitibe (le premier ministre). Il le chargea d'aller dire au pacha qu'il était déterminé à ne pas accompagner son frère dans son expédition contre les Mézuratains ; que ses gens le suivraient certainement, mais qu'il ne voulait pas les faire combattre pour une cause injuste. Si sa vie, dit-il, devait être sacrifiée dans cette occasion, il préférait mourir seul que d'être cause de la mort de ceux qui lui étaient attachés.

Le caitibe, craignant de transmettre ce message au pacha, rappela à Sidy Hamet que le dernier bey avait perdu la vie pour en avoir dit bien moins. Sidy Hamet, choqué du refus du ministre, lui répondit que s'il croyait, en

lui rappelant la mort du bey, l'amener à souscrire aux mesures proposées, il se trompait. « Mon frère, lui dit-il, n'était pas sur ses gardes; moi j'y suis. Écoutez, caitibe; si vous connaissez quelqu'un qui en veuille à mes jours, conseillez-lui d'être alerte. Mes gens, comme je vous l'ai déjà dit, me sont dévoués; et il n'en est pas un seul qui ne répandît jusqu'à la dernière goutte de son sang pour m'être utile. *Uras el bouy* (par la tête de mon père), je vous ordonne de m'obéir; transmettez-lui mon message, et rapportez-moi sa réponse. »

Le ministre, quoique malgré lui, alla trouver le pacha, et revint peu après avec cette réponse : « que le pacha y réfléchirait, mais qu'il désirait voir le bey et Sidy Useph, ce même soir, à son lever. » Hadgi Hamet, le confident du bey, était avec lui pendant son entrevue avec le caitibe. Lorsqu'elle fut terminée, Hadgi Hamet quitta le prince pour exécuter quelques ordres qu'il lui avait donnés, et rentra ensuite au château. Son anxiété était extrême, en songeant à la position de Sidy Hamet, de laquelle dépendait son sort et celui de toute sa famille, comme c'est à peu près toujours le cas avec les favoris des princes mores.

Hadgi Hamet, au lieu de trouver le bey de

retour du lever du pacha, et seul comme il s'y attendait, le rencontra avec le pacha et Sidy Useph. Tous trois étaient également irrités. La suite du pacha et celles des deux princes se trouvaient en armes au château, sans en avoir reçu l'ordre; et cependant, ni le pacha ni les princes ne paraissaient s'en apercevoir, quoique ce fût une infraction manifeste contre les règlemens du palais; chacun d'eux semblait approuver que ses gens fussent prêts à tout événement. Hadgi Hamet, qui était obligé de sortir, se plaça vis-à-vis du bey, dans l'espoir qu'il lui donnerait, par signes, quelques ordres, au cas où il eût été décidé qu'il se mettrait à la tête des troupes; mais il cherchait vainement à lire dans ses régards, quand tout à coup Sidy Hamet l'appela pour lui serrer sa ceinture. Pendant que Hadgi Hamet le faisait, le bey lui dit qu'il n'y avait rien de résolu, sinon sa propre détermination de ne pas commander les troupes qui devaient marcher contre Mézurata et que dans ce moment, « son existence tenait à un cheveu. » Il pria Hadgi Hamet de demeurer au château, et de veiller jusqu'au lendemain, en le prévenant qu'il ne resterait pas lui-même au harem, mais qu'il retournerait à son golphor et y passerait la nuit.

Ces événemens plongèrent la ville dans de nouvelles alarmes pendant tout l'après-midi. Mustapha Scrivan (le caitibe), le cheik et le chiah étaient fort agités. Nous fûmes très-fâchés de tout ce qui se passait pour Lilla Howisha, seconde fille du pacha, princesse très-aimable ; car il était évident, d'après ce qu'avait dit le caitibe, que son mari, le gouverneur du port, ne pouvait plus être en sûreté qu'au château, et que le pacha ou le caitibe en voulaient à ses jours.

Le lendemain, le pacha suspendit le départ des troupes. — Quelques jours avant ces débats et quatre jours avant le ramadan, le fameux marabout qui accompagne Sidy Useph, a prédit au château, en présence de la cour, qu'un des amis du dernier bey vengerait sa mort le premier jour du ramadan. Cette prophétie n'a pas peu occasioné de consternation, jusqu'à ce que le jour indiqué fût passé.

S'il continue de régner un peu de tranquillité en ville, nous nous proposons d'aller voir au château Lilla Halluma ; ce qui ne nous a pas encore été possible depuis la mort du bey.

Je vais vous donner quelques détails d'une visite faite par une princesse more au tombeau de son époux. Le dernier bey a été inhumé

dans le turba royal (le mausolée), situé dans l'intérieur de la grande mosquée, et dont je vous ai donné la description. D'après la coutume qui règne ici de visiter, à de certaines époques, les tombeaux des morts, la femme de ce prince s'est rendue hier au soir, au coucher du soleil, du château à la grande mosquée, pour pleurer sur ses cendres. Des troupes étaient rangées en haie dans toutes les rues, depuis le château jusqu'à la mosquée, et plusieurs des officiers de Sidy Hamet accompagnaient le cortége. Un grand nombre d'autres officiers du dernier bey se tenaient à quelque distance sans oser s'approcher, de crainte d'être remarqués par ceux de la suite de Sidy Useph, et d'encourir ainsi son mécontentement, en prenant publiquement part à l'affliction de la veuve.

Le tombeau du bey avait été préalablement jonché de fleurs nouvelles, pour la seconde fois dans cette journée. De gros bouquets formés des plus belles fleurs de la saison, furent placés dans l'intérieur du turba; et du jasmin d'Arabie passé dans des filamens de feuille de dattier, pendait en festons autour du tombeau. On y avait placé aussi un surcroît de lumières, et arrosé le sol d'une profusion d'eaux de sen-

teur, avant l'arrivée de Lilla Aisher à la mosquée. Il fallut que sa fille aînée, la belle Zénobie, assistât à cette cruelle cérémonie. Elle accompagnait son inconsolable mère, quoique l'on désespérât de la voir vivre, par suite du coup mortel que lui a porté la mort de son père.

Comment a-t-on pu songer à mener cette jeune infortunée au tombeau du bey? Mais les mœurs des Mores les portent au désespoir; et, au lieu de chercher à alléger le poids de leur affliction, ils sont au contraire ingénieux à découvrir tous les moyens de l'augmenter. La plus jeune des filles de Lilla Aisher, à peine âgée de six ans, était aussi présente à cette scène de douleur. Lorsqu'elle vit sa mère pleurer sur la tombe de son père, elle la saisit par son baracan, et la supplia en sanglotant de le laisser sortir, refusant de se séparer d'elle ou du tombeau (qu'elle tenait embrassé dans ce moment), jusqu'à ce qu'elle revît le bey. L'infortunée Lilla Aisher, qui s'était rendue à la mosquée dans un accablement difficile à peindre, fut tellement affligée d'un spectacle aussi déchirant auquel vinrent encore se joindre les cris de tous les gens de sa suite, qu'elle tomba sans connaissance, et fut portée au château par ses femmes.

Comme il n'a pas été pris de mesures pour apaiser les Mézuratains, malgré le refus qu'a fait le bey de prendre le commandement des troupes qui doivent marcher contre ce peuple, on craint qu'il ne soit enfin obligé de partir (1). Le cheik Saffanassa, dont je vous ai déjà parlé, favorise la cause des Mézuratains, tandis que le cheik Alieff est à la solde du pacha. Celui-ci a promis de se joindre aux princes; mais le peuple ici croit qu'une fois en campagne, il les abandonnera pour faire cause commune avec les ennemis.

(1) La conduite du pacha envers les Arabes errans qui habitent les provinces de Mezurata et de Garian peut servir à expliquer le système général de sa politique. Comme on doit s'y attendre de peuples qui vivent presque dans l'état de nature, ils sont souvent en différent l'un avec l'autre. Certain du danger qui pourrait en résulter si ces tribus belliqueuses finissaient par s'entendre, S. A. a ordonné à ses cydes ou gouverneurs d'exciter des discordes entre eux, jusqu'à ce qu'ils aient recours aux armes. Ce n'est qu'ainsi que le gouvernement du pacha se soutient; car si ces peuples étaient unis, naturellement braves, et forts de cet insatiable amour de la liberté qui leur est particulier, ils pourraient facilement braver le pacha. La méthode employée par S. A. pour gouverner les malheureux Arabes, semble devoir nous servir de leçon sur la manière dont nous devrions traiter les états barbaresques collectivement.

(*Lettres de Blaquières.*)

On a fait avec beaucoup de célérité, pendant ces deux derniers jours, des préparatifs pour le départ de l'expédition que le bey consent enfin à commander; Sidy Useph est sous ses ordres.

Nous allâmes hier au château, et nous nous séparâmes, comme de coutume, des messieurs qui nous accompagnaient, au bagne des esclaves chrétiens. Je vous ai déjà fait observer que l'on n'en compte ici qu'un petit nombre; ils sont pour la plupart Maltais, et quelques-uns vieux et infirmes. Obligées comme nous le sommes, de passer chaque fois au milieu d'eux, nous éprouvons du moins la satisfaction de voir qu'ils sont bien vêtus, qu'ils ont l'air d'être satisfaits, et qu'au lieu de porter des chaînes, comme les captifs sont contraints de le faire ailleurs, ils sont parfaitement libres.

Près du bagne, nous rencontrâmes les eunuques; ils nous attendaient pour nous éclairer à travers les passages qui conduisent au harem. Lilla Halluma était debout à la porte de son appartement; elle était appuyée sur le bras de Fatima, la plus jeune des princesses, qui est veuve du bey de Derner. Une esclave noire se tenait près d'elle de l'autre côté, et avait sur l'epaule un mouchoir neuf de soie sur lequel

Lilla Halluma reposait sa tête. Je vous dirai que cette princesse ne nous a jamais reçues assise, à moins qu'elle ne fût malade ; car son rang ne lui permettant pas de se lever pour recevoir ceux qui lui font visite, son affa-*bilité* la porte à éviter, autant que possible, le cérémonial qui a lieu en pareil cas ; et excepté le salut qu'on lui doit à la manière de son pays, et dont on ne peut se dispenser, elle néglige le reste. Après que les dames mariées de notre société lui eurent baisé la tête, et les autres la main, elle pria ses femmes de nous conduire chez Lilla Aisher, en disant qu'elle nous y rejoindrait bientôt.

Comme nous nous y attendions, nous trouvâmes Lilla Aisher plongée dans la tristesse. D'après la coutume de l'Orient, ses vêtemens, privés de leur lustre, annonçaient l'état de son âme. Elle ne portait ni boucles d'oreilles, ni bracelets, ni halhals à ses pieds ; en un mot, aucun ornement, excepté un collier de charmes. Dès qu'elle nous aperçut, elle fondit en pleurs, et une de ses esclaves allait jeter les hauts cris, sans la présence d'esprit de sa maîtresse qui l'en empêcha heureusement ; car ce bruit aurait jeté l'alarme dans le harem, et effrayé Lilla Halluma, outre qu'il aurait renouvelé toutes ses

peines. Les deux filles de Lilla Aisher étaient avec elle. L'aînée, Lilla Zénobie, ressemble tellement à son malheureux père, qu'il était affligeant pour nous de la regarder. Elle avait perdu toute sa vivacité, et était l'image même de la douleur, image que son extrême beauté rendait encore plus intéressante.

Il n'y avait que quelques momens que nous étions dans l'appartement, lorsque les esclaves vinrent prévenir que Lilla Halluma, qui venait faire visite à Lilla Aisher, était dans les galeries contiguës. La veuve du bey se leva aussitôt pour aller à sa rencontre. Elle avait préalablement ordonné aux esclaves d'obscurcir la chambre, attendu (comme elle venait de nous le dire) que Lilla Halluma ne pouvait pas supporter la lumière depuis la mort du bey. Pour mieux vous faire connaître les mœurs singulières de ces lieux, et la disposition d'esprit actuel de Lilla Halluma, avant de vous entretenir plus longuement à son sujet, il faut que je vous fasse part de quelques particularités que Lilla Aisher venait de nous raconter à l'instant même.

Pendant la vie du bey, Lilla Aisher, vu sa proximité du trône, était fort jalouse de sa dignité au château, et s'imagina assez souvent

que les princesses n'avaient pas pour elle toute la déférence convenable ; ce qui occasiona quelque refroidissement entre elle et les dames de la famille royale. Mais la tendresse que Lilla Halluma lui témoigne depuis la mort de son époux, et leur mutuelle affliction, les ont rendues inséparables. La douleur de Lilla Halluma a tellement été aggravée par la cruelle impression que les derniers mots du bey (qui est expiré en lui reprochant de l'avoir trahi) ont faite sur elle, que pendant un moment l'on désespéra de sa vie. D'après la superstition qui règne dans ce pays, Lilla Aisher imagina un expédient qui prouve tout à la fois la connaissance qu'elle a du cœur humain, son attachement à Lilla Halluma, et son adresse. Elle réussit ainsi à tirer cette princesse d'une position qui menaçait de lui ravir l'existence ou au moins la raison. Pour mettre son projet à exécution, Lilla Aisher envoya le matin (antérieurement au second vendredi, après la mort du bey) un message à Lilla Halluma, pour la prier de lui accorder une audience particulière. Elle l'informait en même temps qu'elle désirait lui parler de suite et seule. Dès qu'elles furent ensemble, Lilla Aisher lui dit que, comme veuve du bey assassiné, elle venait la conjurer

de ne pas augmenter la somme de ses regrets, en persécutant l'esprit de son défunt seigneur. Une pareille demande ne fit qu'ajouter à l'affliction de Lilla Halluma, qui la pria de lui expliquer ce qu'elle entendait dire. Lilla Aisher lui répondit alors, qu'elle avait vu hier au soir le bey, lequel lui avait dit qu'il n'espérait pas rejoindre la céleste assemblée des esprits (1), le vendredi suivant, à moins qu'il ne fût rendu à la tranquillité; ce qui ne serait pas, tant que les lamentations de sa mère lui parviendraient au-delà du tombeau et qu'elle lui reprocherait, avec justice, d'avoir pu penser un instant qu'une mère aussi tendre qu'elle, l'eût trahi; que, hors de ce monde, il avait appris la vérité; qu'il errait parmi les tombeaux de ses ancêtres, dans le même état d'affliction que Lilla Halluma parcourait le palais, éprouvant en tout une douleur semblable à la sienne; qu'il ne lui était permis d'envoyer de sa tombe que ce seul message à sa mère; et qu'il jouirait de tout le bonheur des esprits bienheureux, du moment où

(1) Faisant allusion à la fête que l'on suppose avoir lieu entre les esprits des morts, tous les vendredis soir (le sabbat des Mores). C'est pour cette raison que les Mores ont si grand soin de costumer aussi richement que possible les corps qu'ils confient à la terre.

elle recouvrerait sa tranquillité, et où elle croirait que ses sentimens pour elle étaient aussi tendres que pendant sa vie.

Cet expédient, aussi ingénieux que délicat, eut tout l'effet que Lilla Aisher en attendait. Quoique Lilla Halluma ne pût pas tout à coup faire taire sa douleur, elle devint cependant plus résignée, et consentit à prendre quelque nourriture; ce dont elle s'était presque entièrement abstenue depuis la mort du bey.

Mais revenons à ce dont je vous entretenais avant cette digression. Lilla Aisher et Lilla Fatima entrèrent dans l'appartement de Lilla Halluma et la conduisirent au sofa. Dès qu'elle fut assise, les enfans de Lilla Aisher s'agenouillèrent pour lui baiser la main; elle leur présenta à cet effet celle qui avait été blessée lors du meurtre du bey, et qui est encore en écharpe. Sa main est cruellement mutilée; mais elle n'a perdu aucun de ses doigts, parce que les éclats du pistolet frappèrent contre ses bagues.

L'habitude où l'on est ici de s'appesantir sur tout ce qui peut rappeler le souvenir d'événemens malheureux, fit que Lilla Halluma nous rapporta différens exemples d'assassinats commis sur des personnes de la famille royale. Le plus atroce de tous fut celui d'un oncle de Mo-

hamed Pacha, père du pacha régnant. Mohamed Pacha, après avoir long-temps attendu l'occasion de pouvoir mettre secrètement fin aux jours de son oncle, envoya à ce prince, qui avait été blessé, son médecin avec un emplâtre empoisonné; il prescrivit à celui-ci de l'appliquer lui-même, et de rester une heure et demie auprès du malade. L'emplâtre produisit tout son effet dans cet espace de temps, et le prince infortuné mourut peu de jours après, dans les plus horribles tourmens.

Lilla Halluma pria les princesses Lilla Fatima et Lilla Howisha, qui étaient entrées dans l'appartement après elle, de nous conduire dans la pièce où le bey a été massacré. Quelque répugnance que nous eussions à accepter cette faveur, nous ne pûmes cependant la refuser, de crainte d'offenser Lilla Halluma. Le spectacle que nous vîmes nous parut aussi horrible que singulier. On avait jeté le long des murs extérieurs de l'appartement un mélange de suie, d'eau et de cendres. L'appartement lui-même était fermé et doit toujours l'être, excepté quand on l'ouvre pour le faire voir aux amis du bey. Chaque chose se trouvait disposée de la même manière que lorsque Lilla Halluma reçut le bey pour opérer sa réconciliation avec son

frère; et, ce qui est affreux, tout portait encore les marques de la fin malheureuse du bey. On n'a pas dérangé le moindre objet depuis sa mort. L'ameublement entier de cet appartement est voué par Lilla Halluma à la destruction, et, comme le bey, destiné à être réduit en poussière.

Au nombre des chevaux du bey, qui n'avaient jamais été montés que par lui, il s'en trouvait un tout-à-fait blanc et d'une beauté remarquable. Pendant la célébration des obsèques de ce prince, où tout peigneit la plus profonde affliction, ce superbe animal offrit aussi un douloureux contraste. Il fermait la marche de ce cortége funèbre où il avait été amené richement harnaché, et de la même manière que lorsqu'il servait à monter son ancien maître. Mais tout l'éclat dont il était entouré disparut bientôt. Ceux qui déploraient la mort du bey l'arrosèrent de leur sang et le couvrirent de cendres; et on le ramena du lieu de la sépulture, portant de lugubres témoignages du malheureux destin du prince; témoignages dont il fut honoré de préférence à tout autre, comme ayant été le favori de son maître. Le bey avait coutume, lorsqu'il revenait de se promener dessus, d'y monter ses petits garçons (qui moururent ensuite de la peste), et de leur faire

faire ainsi le tour de la cour, conduits par un esclave.

Nous retournâmes avec les princesses à l'appartement de Lilla Aisher. Lilla Halluma déplora la situation où se trouve aujourd'hui le château, si différent de ce qu'il était il y a quelques années, lorsque toutes les issues en étaient libres, et que la confiance régnait partout. Maintenant les passages qui conduisent du harem à l'appartement de Sidy Useph sont fermés de son côté; et d'après cette précaution de la part de son frère, Sidy Hamet a demandé qu'ils fussent aussi fermés du sien. Lilla Halluma dit que tous les endroits du château sont tellement bien gardés, qu'elle ne le considère plus que comme une prison d'état.

Nous n'avons vu aucun des princes pendant cette visite. On servit, comme de coutume, une grande profusion de rafraîchissemens; mais personne n'y toucha, et nous quittâmes le château aussi tard que nous le pûmes, avant le coucher du soleil.

Nous allâmes hier à cheval pour voir le camp qui a été, enfin, établi pour le bey et Sidy Useph. Il a presque la forme d'un angle, au centre duquel on remarque deux tentes spacieuses, communiquant l'une à l'autre, et oc-

cupées par le bey. Nous descendîmes de cheval; et y étant entrés, il nous reçut avec son affabilité ordinaire. Il nous informa qu'il attendait à tout moment les gens du cheik Alieff, au nombre de 400 hommes, commandés par le fils de ce chef; et qu'un nombre considérable de Krouailes, autre tribu arabe, devait arriver le lendemain matin, du désert, pour l'accompagner dans cette expédition. Il nous dit qu'il était obligé de leur fournir à chacun, au moment de leur arrivée, un bonnet, un baracan, une chemise et une paire de souliers; et de payer à leurs chefs une certaine somme d'argent en petites piastres. Celle-ci, à l'époque éloignée où elle fut fixée, se montait à un maboube (environ neuf francs); mais comme il faut encore aujourd'hui la leur payer en petites piastres, elle s'est élevée depuis lors à une valeur dix fois plus forte, par suite des variations qui ont lieu dans le cours des monnaies (1).

(1) L'auteur avait l'intention de joindre à son ouvrage un tableau des poids, mesures et monnaies turcs. Toutefois l'instabilité du monnayage, et les évaluations si différentes données aux monnaies dans les diverses parties d'un empire aussi hétérogène et aussi étendu que la Turquie, se sont opposées à ce qu'il se fît. Il suffit donc de dire en général, de la piastre et du parah, ou para, qui sont presque par-

Sidy Hamet improuve la mesure d'envoyer des troupes contre les Mézuratains, et regrette qu'on n'ait pu s'arranger avec eux avant d'en venir à cette extrémité. Cependant, il nous assura que les forces que l'on fait marcher contre eux, sont assez nombreuses pour les mettre à la raison, sans qu'il soit besoin de répandre beaucoup de sang.

L'intérieur de la première des tentes de Sidy Hamet, était doublé de soie bleu-clair, et le dessus de satin cramoisi, brodé de fleurs en or et en argent. La seconde tente, qui est destinée à servir de lieu de repos, est plus simple que la première; l'intérieur en est presque tout en soie bleue et blanche. On voyait de chaque côté, à l'entrée de la plus grande tente, les drapeaux et le bâton d'argent auquel est attachée une queue de cheval. En avant du camp, et à quelque distance, était l'artillerie. Le nubar joue tous les jours à la même heure qu'au château; il sortait de la tente du bey au moment où nous y entrions. La tente de Sidy Useph ne se dis-

tout les monnaies de compte, que quinze piastres valent à peu près une livre sterling (20 francs), puisque c'est le pair du change, et que quarante parahs équivalent à une piastre.

(*Voyages du docteur Clarke.*)

tinguait de celles des soldats, que parce qu'elle était plus neuve et qu'il y avait une tenture devant.

Nous avons été ce matin au château pour voir partir les princes. Comme leur cortége était composé de la même manière que précédemment, et que je vous ai donné des détails suffisans à cet égard, je ne me repéterai pas. Je me bornerai à vous faire connaître les circonstances qui ont accompagné ce départ. Les troupes étaient déjà à une grande distance de la ville, lorsque nous vîmes Sidy Useph revenir à toute bride vers les Arabes, qui, ainsi que leur chef, n'avaient pas encore fait de mouvement pour s'éloigner des murs. Sidy Useph paraissait fort agité. Après leur avoir parlé pendant quelque temps, il envoya un chaoux ou aide de camp au bey. On sut bientôt que les Arabes, n'ayant pas reçu du pacha tout ce qu'ils avaient demandé d'avance, se refusaient de marcher. Sidy Useph avait en conséquence fait demander au bey l'autorisation de tirer sur eux; mais le messager revint avec des ordres contraires. Le bey fit savoir qu'il était convenu avec eux qu'ils se mettraient en marche dans l'après-midi.

Quand toutes les troupes furent parties, le cheik Alieff, avant de vouloir les suivre, im-

posa des conditions fort dures, et demanda une très-forte somme d'argent comptant au pacha. Celui-ci, qui voulait à tout prix lui faire rejoindre le camp, se vit obligé de souscrire de bonne grâce aux sacrifices les plus pénibles, craignant, s'il ne le faisait pas, de voir ce chef passer du du côté du cheik Saffanassa qui a déjà pris parti pour les Mézuratains, et les chances de la guerre lui devenir défavorables.

Le grand nombre de partis qui existent dans ce moment pour et contre le gouvernement de ce pays, fait que le moindre incident donne lieu à de sérieuses alarmes. Ce matin, pendant que les consuls étrangers prenaient congé du bey, au château, un Arabe parvint jusqu'au prince, et s'agenouillant saisit précipitamment une de ses mains pour la baiser. A ce geste aussi rude que subit, Sidy Hamet mécontent du peu de surveillance de ses officiers, qui avaient souffert qu'un simple Arabe l'approchât d'aussi près, leur lança un regard terrible. Son selectar ou porte-épée et quelques autres de ses serviteurs, se saisirent aussitôt de cet homme, et le poussèrent avec tant de violence de l'un à l'autre pour le faire sortir, que l'on crut à chaque instant qu'il allait être précipité par dessus les galeries, et par conséquent écrasé dans la chute.

Il fut si étourdi de se voir ainsi ballotté, qu'il tomba sans connaissance et qu'on le crut mort pendant un moment.

Il est arrivé des lettres des princes au pacha. Celles du bey lui parvinrent dans la matinée; mais il n'en reçut pas de Sidy Useph le même jour. Ce fut inutilement que le cataibe, le chiah et le cheik, attendirent pour savoir ce que contenaient les lettres du bey. Le pacha parut consterné et dit qu'il ne s'occuperait d'aucune affaire, et ne décacheterait aucune lettre jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de Sidy Useph. Il en reçut le lendemain. Elles étaient favorables, et elles réussirent à calmer les esprits qui étaient dans l'abattement depuis plusieurs jours.

Les Mézuratains avaient attaqué les princes avec des forces assez nombreuses, en deçà de Mézurata. Le cheik Alieff n'abandonna pas le parti du pacha, comme on s'y attendait. Il s'est au contraire battu avec détermination contre les Arabes du cheik Saffanassa, et a même tué son fils, dont on apporte ici la tête pour être exposée sur les murs de la place. Les princes et leurs auxiliaires repoussèrent les Mézuratains, jusque sous les murs de leur ville, après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Le chaoux qui a transmis ces différens rapports est

allé dans toutes les maisons des Mores de distinction et des consuls, pour demander, ainsi que cela se pratique, une *buona-mano*, comme une récompense de ce qu'il a apporté d'aussi heureuses nouvelles; le pacha lui a donné cinquante sequins (environ 600 francs).

Mezeltobe, fille de la reine Esther. — Son départ pour Malte. — Chiens dressés pour la chasse des antilopes. — — Visite chez Sidy Useph. — L'épouse de Sidy Useph. — Visite au bey. — Consul anglais dans les limites du sérail. — Évasion hasardeuse de Fatuma. — Trait spirituel moresque. — Sidy Useph se rend auprès des cheiks. — Mariage du fils de l'ambassadeur. — Présentation d'une Bible juive. — Naissance d'un fils du bey. — Déguisement de Sidy Useph. — Intentions de Sidy Useph frustrées.

Il est arrivé, avec les lettres du bey, l'ordre au gouverneur du port d'arrêter une Juive, nommée Mezeltobe, qui était sur le point de s'embarquer pour Malte. Elle est fille de la fameuse Juive, favorite intime du pacha, et connue ici sous le nom de la reine Esther. Je vous en ai déjà entretenu.

Mezeltobe avait cherché à nouer une intrigue galante entre Lilla Howviva, épouse du bey

actuel, et le dernier bey. Elle avait remis plusieurs messages de ce dernier à Lilla Howviva; ce qui avait décidé cette princesse à lui défendre de paraître en sa présence, et à ne plus faire elle-même de visites dans le château sans être accompagnée d'une des filles du pacha. Mezeltobe, après avoir observé pendant long-temps avec la plus vigilante attention tous les pas de la princesse, prévint un soir le bey qu'elle allait traverser seule un des passages du château pour se rendre à ses appartemens. Le bey profitant de cet avis s'enveloppa d'un baracan, et se mit en devoir d'aller au-devant d'elle. Trompé par Mezeltobe, il s'était fait une fausse idée des sentimens de Lilla Howviva, et se flattait d'en être bien reçu. Il suivit assez long-temps les pas d'une femme qui traversait les sombres passages du harem, sans oser cependant l'accoster, crainte de méprise. Croyant enfin avoir reconnu la figure de Lilla Howviva au momet où elle passait devant une croisée où donnait le clair de lune, il l'aborda, lui adressa la parole et la glaça de frayeur par la colère qu'il témoigna de se voir déçu dans son attente, persuadé qu'il était que la conduite de la princesse n'était que feinte.

L'intrigante Mezeltobe, comme toutes ses

pareilles au château, n'avait agi dans cette circonstance que par les motifs les plus vils; et quoiqu'elle eût encouru la colère de Lilla Howviva, l'espoir d'une grande récompense de la part du bey, l'avait déterminée à faire en sorte de les réunir. Elle comptait d'ailleurs que le bey parviendrait plus facilement à ses fins dans une entrevue avec Lilla Howviva, que de toute autre manière. Les regards sévères du bey, et le doute qu'il témoigna sur ses véritables sentimens, firent que la timide Lilla Howviva allait se trouver mal, quand les pas de quelques domestiques qui s'approchaient, obligèrent le bey à s'éloigner, afin de n'être pas reconnu. Lilla Howviva, ainsi tirée de ce mauvais pas, reprit la route de son appartement; mais en y entrant elle tomba sans connaissance sur un sofa. Revenue à elle, pour calmer ceux qui l'entouraient, et qui étaient aussi surpris de sa position qu'alarmés pour sa santé, elle attribua son indisposition à l'extrême chaleur de la soirée; elle se tut soigneusement sur l'événement extraordinaire qui venait d'avoir lieu, parce qu'elle était convaincue qu'une semblable révélation eût été cause de la mort de Sidy Hamet ou du bey, ou peut-être même de tous les deux. Cette dame est extraordinairement jolie sans être ré-

gulièrement belle. Elle a le teint beau, les yeux noirs et fort animés ; non pas par la fierté, mais par la douceur. Elle n'est pas grande ; mais elle est on ne peut mieux faite. Sa réputation est intacte, et son caractère on ne peut plus aimable. Combien n'est-il pas douloureux de penser que par une conséquence des mœurs de ce pays, une telle femme soit en butte aux plus infâmes machinations ! Nul doute que le bey ne fût tout-à-fait dans l'erreur sur son compte, d'après ce que Mezeltobe lui avait rapporté ; et cependant on doit convenir que cette rencontre entr'eux fut heureuse, tant pour le repos du bey que pour celui de Lilla Howviva, puisqu'elle leur fit connaître mutuellement leurs véritables sentimens. Le bey fit aussitôt défendre l'entrée du château à Mezeltobe ; mais son infâme conduite resta cachée au nouveau bey jusqu'à une époque fort récente. Au moment du départ de celui-ci pour Mezurata, quelque ennemi de Mezeltobe, sachant qu'elle allait quitter le royaume avec de fortes sommes d'argent, lui raconta ses menées dans cette circonstance, en l'assurant qu'il les tenait d'elle-même. Le bey fut tellement exaspéré de sa conduite, que, quoiqu'elle ne fût pas parvenue à ses fins, il résolut de la sacrifier à son ressen-

timent, et expédia en conséquence l'ordre au gouverneur du port de ne pas la laisser sortir du royaume. Toutefois, l'influence de sa mère (la reine Esther), sur le pacha, prévalut; elle obtint un ordre du château pour mettre à la voile, et partit pour Malte.

Les troupes sont revenues victorieuses de Mézurata, et le bey et Sidy Useph sont rentrés ensemble. Il y a quelques jours ils différaient d'opinion sur diverses mesures à prendre; et on craignait que Sidy Useph ne prétextât de ce dissentiment pour passer du côté des Arabes, et les ramener ensuite à Tripoli contre son père et son frère; mais les deux princes ont heureusement fini par s'entendre. L'artillerie du château et des batteries a tiré, et les pavillons des maisons consulaires ont été hissés au moment de leur entrée en ville. Entre autres objets qu'ils ont enlevés et ramenés avec eux, se trouvent cent chiens dressés pour la chasse des gazelles ou antilopes (1); ces chiens sont très-chers ici.

(1) C'est un quadrupède de la taille de nos plus grands chevreuils, et fort commun en Barbarie et en Mauritanie. Il ressemble beaucoup, dit M. de Buffon, à la gazelle et au kevel, et néanmoins il en diffère par un assez grand nombre de caractères, pour qu'on doive le regarder comme un ani-

Nous avons fait hier une visite à Lilla Halluma, et nous avons cru un instant que nous serions obligées de voir Sidy Useph et de lui parler chez lui. Jamais circonstance ne pouvait être plus désagréable pour nous, et vos sentimens me persuadent que vous penserez comme nous à cet égard. La mort du bey est encore si récente, qu'il est, je crois, impossible à ceux qui l'ont connu aussi intimement que nous, de ne pas reculer d'horreur à la vue de son assassin.

Comme vous savez d'avance que les visites se font ici à la manière antique, vous ne serez ni surprise ni choquée d'apprendre que nous trouvâmes Lilla Halluma surveillant ses es-

mal d'une autre espèce. L'antilope a les larmiers plus grands que la gazelle; ses cornes ont environ quatorze pouces de longueur; elles se touchent pour ainsi dire à la base, et sont distantes à la pointe de quinze ou seize pouces; elles sont environnées d'anneaux et demi-anneaux moins relevés que ceux de la gazelle et du kevel; et ce qui caractérise plus particulièrement l'antilope, c'est que les cornes ont une double flexion symétrique et très-remarquable; en sorte que les deux cornes, prises ensemble, représentent assez bien la forme d'une lyre antique. L'antilope a, comme les autres gazelles, le poil fauve sur le dos, et blanc sous le ventre; mais ces deux couleurs ne sont pas séparées au bas des flancs par une bande brune ou noire, comme dans la gazelle, le kevel, la corine.

claves noires qui étaient occupées à faire du pain. Lilla Halluma nous offrit d'envoyer ses femmes pour nous accompagner dans son appartement jusqu'à ce qu'elle vînt nous rejoindre; mais nous nous y refusâmes. Après être restées quelque temps avec elle, elle se préparait à sortir, quand ses esclaves l'arrêtèrent pour lui dire que des ouvriers occupés à réparer un bâtiment qui était sur son chemin, avaient été prévenus et allaient se retirer. Cette précaution était nécessaire, parce que Lilla Halluma ne pouvait pas traverser le harem pendant qu'il s'y trouvait des hommes.

Quand nous arrivâmes à son appartement, nous y trouvâmes préparés sur une table de nacre de perle et d'argent, du lait caillé, du petit lait et des dattes de Fezzan. Ces rafraîchissemens étaient placés sur un plateau d'or relevé en bosse, presque de la largeur de la table, qui avait trois pieds de diamètre. Je ne vous parle pas de ceci pour fixer vos regards sur la magnificence du château; mais seulement pour vous faire remarquer la différence qui existe entre les coutumes de ce pays et celles de Constantinople. Quelques auteurs attribuent la manière simple dont les tables sont servies dans cette capitale de l'islamisme, aux préceptes de

Mahomet qui appellent, disent ils, la vengeance céleste contr eceux qui mangent dans de la vaisselle d'or et d'argent. Ici au contraire on offre rarement le moindre objet sur autre chose que sur l'un ou l'autre de ces métaux. Quoique les tasses où l'on sert le café soient de la plus belle porcelaine, on les place néanmoins dans des soucoupes d'or ciselé. Chez Lilla Halluma, le thé et le café servis de cette manière, sont offerts sur des plateaux d'or si grands, qu'ils sont présentés aux personnes de la société par deux eunuques noirs. — Peu après notre entrée dans l'appartement de Lilla Aisher, veuve du dernier bey, Lilla Howisha y vint. Lilla Aisher filait de la laine pour dissiper, comme elle nous le dit, sa mélancolie. Nous savions que Lilla Howviva, épouse de Sidy Hamet, s'attendait à une visite de notre part, dans son propre appartement, parce que c'était la première que nous faisions au château depuis que son mari était parvenu à la dignité de bey; et nous résolûmes en conséquence de la lui rendre. Lilla Halluma, sachant notre intention, nous pria d'aller d'abord chez l'épouse de Sidy Useph, en nous disant que Lilla Howviva ne s'en formaliserait pas. Nous étions fâchées d'être obligées d'en agir ainsi; mais il n'y avait pas moyen

de faire autrement, puisque Lilla Halluma le désirait et même l'ordonnait. Elle nous fit accompagner par celles de ses femmes auxquelles elle avait le plus de confiance. C'était là une très-grande faveur qu'elle nous faisait, puisqu'elle n'avait encore permis à personne de sa suite d'approcher la demeure de Sidy Useph depuis la mort du bey.

En nous rendant à la maison de Sidy Useph, nous traversâmes quelques passages souterrains presque entièrement obscurs. La superstition des femmes mores qui nous guidaient, et qui s'attendaient à chaque pas à voir l'esprit du bey, ne contribuait pas à nous inspirer beaucoup de gaîté, surtout craignant comme nous le faisions la rencontre d'êtres beaucoup plus redoutables que des esprits. Quand nous fûmes arrivées à l'entrée du dernier de ces sinistres passages, nous nous trouvâmes arrêtées par une porte presque toute en fer, soigneusement fermée, et où nous fûmes obligées d'attendre jusqu'à ce que l'on eût fait savoir qui nous étions. Au bout de quelques instans nous entendîmes les eunuques s'approcher, faire mouvoir les verroux, et retirer avec beaucoup de peine deux barres de fer d'un poids énorme qui servaient depuis peu à garantir l'entrée de ce passage.

Aussitôt que cette porte fut ouverte, une lanterne que portait l'un des eunuques, nous fournit précisément assez de clarté pour apercevoir leurs physionomies redoutables et leurs armes. Mais lorsqu'ils levèrent la lanterne pour mieux reconnaître ceux qu'ils venaient de laisser entrer, la lumière donnant alors en plein sur leurs figures noires comme du jais, et rendues encore plus frappantes par la férocité de leurs regards et la blancheur de leurs dents, nous frémîmes d'horreur en les suivant, de songer combien il s'était peu écoulé de temps depuis qu'ils avaient trempé leurs mains dans le sang du bey. Nous nous réjouîmes beaucoup en revoyant le jour, et surtout de nous voir moins près de ces assassins. Les dames et les esclaves envoyées à notre rencontre, nous conduisirent à un appartement où nous attendîmes la princesse, épouse de Sidy Useph. Le plancher était couvert de nattes d'Égypte sur lesquelles il y avait des tapis de Turquie. Sur ceux-ci étaient placés des matelas de satin à fleurs d'or. Le sofa était de velours cramoisi brodé en or. Contre la coutume du pays, cet appartement n'était pas décoré de tapisserie, mais presque entièrement couvert de glaces, d'armes à feu ornées d'or, d'argent, de breloques et de charmes. On

y remarquait plusieurs grandes et riches armoires en nacre de perle, écaille de tortue et ébène; quelques-unes étaient garnies en or, et d'autres en argent. Il y avait devant la séda où était placé le lit, quatre rideaux de soie richement brodés, passant l'un par-dessus l'autre. En général cet appartement était plus magnifique que quelque autre du château que nous ayons vu, excepté cependant celui de Lilla Halluma. Quelques instans après notre arrivée, l'épouse de Sidy Useph entra superbement vêtue. On observa dans cette circonstance une étiquette que nous n'avions pas encore vu pratiquer dans ce pays. Sa suite se rangea sur deux files à sa droite et à sa gauche, ses femmes blanches plus rapprochées de sa personne que les autres. Nous traversâmes cette double haie pour lui parler. C'était la première fois que nous la voyions. Elle est d'origine turque, belle et jolie, mais sans douceur dans ses manières; et sa physionomie a trop de la contenance fière de sa nation pour être agréable. Elle fut d'abord fort réservée, mais elle se familiarisa bientôt, et nous pria ensuite avec tant d'importunité d'attendre Sidy Useph, que nous désespérâmes un moment de pouvoir la quitter avant son retour. Nous nous retirâmes cepen-

dant; mais à peine étions-nous au bout de la galerie qui conduit à l'appartement d'où nous sortions, que nous entendîmes Sidy Useph entrer dans la cour accompagné de ses noirs. Les eunuques qui nous conduisaient, nous invitèrent à retourner sur nos pas; mais nous nous y refusâmes. Après avoir marché quelque temps, nous nous trouvâmes à l'extrémité du harem de Sidy Useph, dont la porte se referma sur nous avec autant de difficulté qu'il y en avait eu à l'ouvrir.

A notre retour de chez Sidy Useph, nous nous rendîmes, avec les femmes de Lilla Halluma, directement chez Lilla Howviva, épouse du bey. Le contraste était frappant entre l'appartement du bey et celui que nous venions de quitter. Ici toutes les physionomies étaient ouvertes, et les domestiques paraissaient exempts de toute espèce de défiance. Lilla Howviva nous reçut de la manière la plus aimable. Quoique ce fût une visite de pure cérémonie, elle se trouvait satisfaite du sentiment de sa propre dignité, et crut devoir se dispenser de toute étiquette qu'il lui était possible d'omettre. Son costume était plus riche que d'ordinaire, et elle portait aussi une plus grande quantité de pierreries. Elle fut de la plus engageante affabilité,

mais non pas gaie; car, comme elle nous le dit, qui peut se fier à Sidy Useph? Elle tremble pour la sûreté de son mari. Il y avait assez peu de temps que nous étions avec elle, lorsque celui-ci entra. Nous l'avions vu traverser la cour, au moment où nous entrions dans la galerie. Il se rendait au lever de son père; mais, Lilla Howviva lui ayant fait dire que nous étions chez elle, il rentra dans son appartement.

Sidy Hamet n'a jamais voyagé, et n'est pas dans l'habitude de s'entretenir beaucoup avec les chrétiens. Néanmoins ses manières sont douces, polies et aimables : il n'a d'un More que le costume. Sa conduite envers les personnes de sa famille, est aussi tendre et aussi affable que celle de l'Européen le mieux élevé. Lilla Howisha, celle de ses sœurs qu'il affectionne davantage, entra dans l'appartement, et s'avançant vers le bey, baisa le haut de son turban. Au lieu de ne pas y faire attention, comme cela arrive souvent ici, il lui baisa aussitôt la joue, et lui offrit sa chaise; elle ne l'accepta pas, mais fit signe à ses esclaves qui lui en approchèrent une autre. Quoique les chaises n'entrent pas dans l'ameublement d'une sala, on en avait cependant placé exprès pour nous; et c'est la première fois que nous ayons vu toute une société

moresque assise de cette manière. Dès que Sidy Hamet fut assis, on lui apporta du café et une pipe ornée d'or, de corail, d'ambre et d'argent. Il est rare de voir un More de distinction en société sans sa pipe et son café; et il est d'usage quand des hommes de cette classe vous rendent visite, de leur offrir l'un et l'autre.

Comme c'était une visite de cérémonie on nous servit, ainsi que cela se pratique toujours, du café, des sorbets et des parfums, quoique nous en eussions déjà pris chez Lilla Halluma. Le bey ne quitta l'appartement que quelques minutes avant nous, au coucher du soleil. Il n'aura pu par conséquent se trouver au lever du pacha; et il aura été obligé de lui dire le motif de son absence, parce que l'oubli de ce devoir de la part des princes, est considéré comme un très-grand manque de respect envers le pacha, quand il n'a pas une cause légitime.

Sidy Hamet s'entretint avec sa femme et sa sœur d'une manière qui prouvait qu'il les considérait comme des êtres pensans. Il leur apprit les nouvelles du jour, et écouta leurs opinions sur différens sujets, avec une complaisance que n'ont pas ordinairement les Mores. Il pria Lilla Uducia d'envoyer ses femmes cher-

cher des bracelets de pieds que les Juifs étaient venus lui faire dans le château. On nous les montra. La paire pesait cinq livres. Ils étaient d'or massif, et singulièrement travaillés; ils pouvaient d'après leur poids passer pour de véritables fers. Aussi lorsqu'une dame more en porte, marche-t-elle très-peu et toujours avec beaucoup de précaution.

Quand nous quittâmes l'appartement du bey, Lilla Howisha nous accompagna dans le harem jusqu'à la maison des esclaves noires. Cette maison, quoique dans le harem, est située au-delà des limites où les dames s'arrêtent ordinairement. Il s'ensuivit un événement qui eût pu devenir sérieux s'il était arrivé à un autre. D'après la longueur du temps que nous étions restées chez Lilla Howisha, il se trouvait que nous avions fort outre-passé l'heure à laquelle nous devions quitter le harem. Le consul (M. Tully) vint au-devant de nous jusqu'à la maison en question, liberté qui, je puis le dire, n'eût pas été donnée à tout autre. Mais les Mores le regardent comme un protecteur, et lui en donnent le nom (Bouï), en même temps qu'ils appèlent ses filles *bint el bled* (enfans du pays). La frayeur et la surprise de Lilla Howisha de se voir ainsi exposée aux re-

gards d'un chrétien, est plus facile à concevoir qu'à dépeindre, surtout dans un pays où les lois prononcent la peine capitale contre toute femme more qui se montre devant un étranger. Elle se voila aussitôt et se retira, en déclarant toutefois qu'elle était seule coupable, parce qu'il était on ne peut plus imprudent de sa part d'avoir été aussi loin dans le harem sans faire prévenir les esclaves noires de son arrivée. Elle nous invita à revenir bientôt, et dit en souriant, qu'elle aurait soin que pareille chose n'eût pas lieu dorénavant.

Voici une anecdote arrivée depuis le retour de Sidy Useph et du bey, de leur expédition contre les Mézuratains, et qui prouve combien ce premier est redouté au château.

Peu après la mort du dernier bey, une femme nommée Fatuma, une des suivantes favorites de Lilla Halluma, se rendit de la part de Lilla Aisher auprès du bey actuel, afin d'intercéder auprès de lui pour qu'il sauvât les fils de son frère de l'ignominie de se voir arracher leurs ornemens. C'était Sidy Useph qui en avait donné l'ordre, en disant qu'ils étaient d'une race condamnée, et que s'ils vivaient, ils ne devaient paraître qu'habillés comme les enfans des esclaves. Outre ce grief, Fatuma était en-

core accusée d'avoir parlé trop librement au château, de la mort du dernier bey. Sidy Useph prescrivit en conséquence à deux de ses infâmes noirs de l'étrangler. L'inconsolable Lilla Halluma, en l'apprenant, chercha à cacher Fatuma dans son appartement; mais s'étant convaincue, durant l'après-midi, de l'impossibilité où elle était de la sauver, elle lui enjoignit de chercher un refuge ailleurs, attendu qu'autrement elle aurait la douleur de la voir, elle et son enfant, massacrés sous ses yeux, parce que l'on savait qu'ils étaient dans son appartement. La malheureuse Fatuma alla alors demander un asile dans la maison de la veuve du bey qui, au risque de sa vie, se hasarda à la garder toute la nuit; mais, n'osant pas la recéler plus long-temps, elle fut obligée de la renvoyer le lendemain matin. Elle lui conseilla de se rendre chez Lilla Howisha, épouse du gouverneur du port, en faisant secrètement le tour du château. Sidy Useph ayant été informé par ceux qu'il avait envoyés à la recherche de Fatuma, du lieu où elle se trouvait, fit dire à sa sœur que la tête de son mari lui répondrait de toute tentative qui serait faite pour dérober Fatuma et son fils à sa vengeance. L'infortunée fut donc obligée de chercher un autre refuge.

On lui suggéra l'idée de quitter le château, et de tâcher de chercher un asile dans une maison consulaire. Saisissant un moment favorable, elle s'échappa du château; et, sachant qu'elle était poursuivie, elle se détermina, comme elle passait auprès de la maison de Lilla Uducia, l'aînée des princesses (qui, comme je vous l'ai mandé, quitta le château, il y a deux ans, et habite maintenant dans la ville), à y laisser son enfant qu'elle se sentait hors d'état de porter plus loin; elle le posa dans le skiffar, espérant que quelqu'un le protégerait, et atteignit la maison du consul vénitien, qui se trouvait la plus proche. Elle en touchait justement le seuil (ce qui suffisait pour la mettre à couvert), au moment où les domestiques de Sidy Useph allaient la saisir. Cet événement fut on ne peut plus embarrassant pour le consul. Ses sentimens ne lui permettaient pas de livrer Fatuma à la féroce vengeance de Sidy Useph, et, d'un autre côté, la protection qu'il accordait à cette malheureuse femme pouvait compromettre momentanément les intérêts de sa nation. Tous les Mores de distinction conseillaient au consul d'aller trouver directement Sidy Useph, parce que le pacha ne fait plus rien maintenant sans avoir son approbation. Cette démarche envers Sidy

Useph eut le résultat que l'on en attendait. Il donna sa parole au consul que non-seulement il révoquerait l'ordre qu'il avait donné de faire mourir Fatuma; mais même qu'il la rendrait à Lilla Halluma. Dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque nouvelle difficulté à son égard, Fatuma fut aussitôt conduite au château, et remise à sa maîtresse. Tout ceci prouve que Sidy Useph acquiert plus de pouvoir au château qu'il n'en doit avoir comme second fils du pacha.

Aujourd'hui Sidy Amorrah, fils aîné du premier ministre, et Hadgi Useph, l'un des officiers du bey, ont dîné avec nous. Sidy Amorrah arrive d'Espagne, où il avait été envoyé en ambassade. Je vous ai déjà mandé que les Espagnols ont payé chèrement la paix qu'ils viennent de conclure, et qui est la première qu'ils aient jamais faite avec ce pays.

Sidy Amorrah a si bien su mettre son ambassade à profit, qu'il a placé, pour son propre compte, une somme considérable dans les différentes banques d'Espagne; il a outre cela de très-riches propriétés ici. Je regrette de dire qu'il est tellement usurier, qu'il prête de l'argent à quatre-vingt pour cent; mais il est souvent dupe de son avarice; et, dernièrement encore, il n'a pu revenir à temps pour parer à

une perte considérable que lui ont fait éprouver les adroits et vindicatifs Arabes, afin de se venger du scandaleux intérêt qu'il avait voulu leur faire payer pour des sommes qu'il leur avait prêtées. Quoique récemment arrivé d'une cour européenne très-brillante, Sidy Amorrah est fort au-dessous, du côté de la politesse, de Hadgi Useph, son compatriote, qui n'est jamais sorti de Tripoli. Le premier ne parla que fort peu pendant le dîner, et n'a pas contracté l'habitude, pendant son voyage, de se servir d'une cuiller et d'une fourchette; en un mot, nous n'avons observé aucun changement favorable dans ses manières, qui ne sont pas des plus polies. L'autre, au contraire, a adopté plusieurs coutumes européennes. En société, il est simple sans rudesse, et affable sans importunité; il est surtout bien reçu dans les maisons chrétiennes, à cause de son enjouement naturel. Voici un trait spirituel de sa façon. Voyant quelqu'un, chez lequel il dînait, découper une volaille avec moins d'adresse que n'en ont ordinairement les Européens, il dit que la volaille souffrait encore pour les péchés qu'elle avait commis dans ce monde, et que la pate qu'on lui enlevait alors avec tant de difficulté, était vraisemblablement la même avec laquelle

elle avait déterré le grain d'orge qu'elle avait été voler chez le fermier voisin.

Une nouvelle mésintelligence vient de s'élever entre Sidy Useph et le bey. Le premier a proposé à celui-ci de l'aider à s'emparer du trône, après avoir déposé le pacha, à condition qu'il remplirait les fonctions de bey, jusqu'à ce que le fils de Sidy Hamet fût en état de l'être. Sidy Hamet n'ayant pas approuvé ce projet, Sidy Useph a aussitôt quitté la ville, et a envoyé sa famille à l'une de ses maisons de campagne dans le Messeah. On aperçut quelques jours après, à la nuit, Sidy Useph enveloppé d'un baracan noir, se rendant chez tous les cheiks du Messeah. Il les prévint qu'en cas qu'il eût besoin de leur secours, tous ceux d'entre eux qui se rendraient à ses ordres seraient on ne peut mieux payés et protégés; mais que ceux qui s'opposeraient à ses volontés, seraient massacrés et pillés par ses gens. Il a réussi, à force de promesses et de menaces, à les attirer de son côté. Il a aussi fait, depuis peu, une tournée dans les montagnes; et sa famille, que l'on espérait voir revenir au château, continue d'habiter hors de la ville. Nous avons appris cette nouvelle de la fille aînée du pacha, avec laquelle nous avons été passer quelques in-

stans cet après-midi. Nous sommes au temps du ramadan, et c'est une époque qui lui paraît fort ennuyeuse. Ses esclaves et ses domestiques étaient presque tous prosternés à terre. Quelques-uns dormaient; d'autres avaient l'air de rendre le dernier soupir, faute de force pour résister plus long-temps à la violente chaleur d'un vent de terre, contre lequel ils ont eu à lutter pendant ces trois derniers jours, outre le jeûne auquel ils sont astreints.

La princesse s'occupait à diriger ses femmes dans la distribution des objets nécessaires pour l'apprêt des repas de la nuit, le seul temps du ramadan où il soit permis aux Mores de manger. Entre autres articles, elles firent cinq corbeilles de pain, contenant chacune cent cinquante petits pains. Elles versèrent ensuite dans de grands pots de terre du sorbet de raisins bouillis au point de former un jus épais; cette liqueur fut mise peu après dans plus de cent vases d'une forme antique. Pendant la durée du jeûne, chaque famille emploie cinquante à soixante livres de raisin, pour faire ce sorbet.

Aujourd'hui commencent les cérémonies pour la fête nuptiale de la nièce de Hadgi Abderrahman. C'est une dame, nommée Bintel Trabattzi (l'enfant de Trabattzi), qui a épousé le fils de

l'ambassadeur, le même qui l'a accompagné en Angleterre. Comme j'ai déjà décrit tout ce qui se pratique dans les mariages de la classe élevée, il me reste peu de chose à dire à ce sujet. Nous trouvâmes trois à quatre cents femmes assemblées à la maison de l'ambassadeur, et entre autres, Lilla Zénobia, épouse de Sidy Buny, qui s'y faisait particulièrement remarquer par l'élégance de sa mise : c'est cette même dame dont je vous ai déjà parlé comme étant la favorite du dernier bey. Elle n'a pas cessé depuis sa mort de chercher à exciter des dissensions au château, et elle ne doit qu'à l'influence dont elle jouit encore, d'être admise dans les premières maisons. Les bracelets qu'elle portait aujourd'hui, loin d'être de la grandeur de ceux que portent les dames nobles, surpassaient en dimension ceux des princesses. Lilla Zénobie parut d'abord vêtue d'un baracan à fleurs d'or parfaitement semblable à celui que Lilla Halluma a envoyé en présent à la mariée. Cette circonstance, qui peut ne pas vous paraître fort importante, est considérée ici comme un affront fait à Lilla Halluma. Lilla Zénobie quitta bientôt ce baracan pour en mettre un autre qui n'était ni moins brillant ni moins riche. La société donna beaucoup d'argent aux chanteuses :

ce fut une des suivantes de confiance de Lilla Halluma qui fit la quête dans un mouchoir de soie. De plus fortes sommes furent ensuite déposées par les convives dans un plat d'argent, comme une offrande faite à la mariée. Elle mange seule durant les premiers sept jours de son mariage. On regarde comme criminel de sa part de sourire pendant qu'elle occupe le siége qui lui a été élevé pour tout le temps de la cérémonie. Mais Lilla Bentel Trabattzi était tellement disposée à rire, que Lilla Uducia, la fille de l'ambassadeur Abderrahman, afin de la dérober aux regards de l'assemblée, lui mit de nouveau sur la tête le voile qui lui couvrait la figure, lorsqu'elle alla d'abord s'asseoir sur son siége d'apparat. Avant d'y monter, une esclave noire fut envoyée avec des charmes pour le purifier des regards dangereux qui auraient pu y être jetés, et qui l'auraient rendu nuisible à la mariée. Elle était enveloppée dans le baracan dont lui avait fait présent Lilla Halluma, et avait un voile de soie sur la figure. Elle était accompagnée par la femme de l'ambassadeur et sa fille. Elle passa, pour se rendre au siége nuptial, au milieu d'une foule de dames qui étaient réunies pour la voir. Dans ce moment, la musique et les chants augmentèrent, et l'hymne de fête se

fit entendre d'une manière si bruyante, qu'il fut impossible de s'occuper d'autre chose.

Pendant tout le temps de cette fête, le nouvel époux fut occupé dans son choaish ou golphor, à recevoir les félicitations de ses amis. Les consuls lui rendirent également visite, et vinrent nous joindre, au coucher du soleil, à notre sortie de la maison de l'ambassadeur.

La fête dure sept jours pour la mariée, et pendant tout ce temps elle ne voit pas son époux; telle est l'étiquette ici.

Hier au soir, un Juif a offert une Bible hébraïque à sa synagogue. Nous avons été témoins des différentes cérémonies qui ont eu lieu chez lui à cette occasion : les détails que je vais vous en donner vous intéresseront sans doute bien plus que la présentation de la Bible à la synagogue, cérémonie qui a d'ailleurs été décrite par d'autres avec beaucoup d'exactitude.

Un semblable présent est toujours accompagné de beaucoup de solennité et de dépenses. Des soupers copieux avaient été préparés pour un nombre considérable de Juifs, à la maison du donateur, sept jours avant de porter la Bible à la synagogue; et, le jour fixé pour la présenter, un autre souper général est offert à tous les Juifs qui se présentent.

Le Juif qui a offert cette Bible n'étant pas marié, la femme et les filles du gouverneur des Juifs voulurent bien se rendre chez lui pour surveiller les apprêts du festin, et pour faire les honneurs de sa maison.

Tous les rabbins s'y rassemblèrent pour examiner le livre et l'orner de fleurs; et les juives du plus haut rang qui se trouvaient présentes, allumèrent un grand nombre de bougies qui avaient été préalablement placées auprès; elles brûlèrent aussi de l'encens. Des vases d'argent remplis de fleurs furent aussi mis sur l'arche qui renferme le manuscrit sacré, et qui était couvert d'une draperie précieuse.

Le donateur fut obligé d'aller au bain avant de le toucher. Lorsqu'il en revint, on le couvrit d'un manteau de pourpre orné d'une large bordure blanche et d'une frange; presque tous ces manteaux se font au Caire. Aussitôt qu'il fut habillé, la Bible étant un présent de sa part, il avait droit de la présenter au peuple (à l'imitation de Moïse présentant les tables de la loi sur le mont Sinaï); les rabbins eux-mêmes ne pouvaient pas le priver de ce droit. Il sortit la Bible de l'arche, et la porta, avec tout le respect possible, jusqu'à la porte de l'appartement où elle avait été déposée. Là, les rab-

bins la baisèrent d'abord, et le chef des Juifs ensuite. Le donateur fit alors signe d'approcher à ceux qui, par leur rang dans les différentes tribus, se trouvaient en droit d'être appelés par les rabbins de la synagogue à baiser la Bible, et il la leur présenta. La reprenant ensuite, il la porta, les bras étendus et élevés à hauteur de la poitrine, de la porte de l'appartement dans une galerie qui donne dans la cour carrée de la maison, pour la montrer à une immense quantité de peuple qui y était rassemblé. Ceux qui avaient droit de baiser la Bible, la reçurent des mains du Juif; et, comme lui, la présentèrent l'un après l'autre au peuple. Lorsqu'elle fut rapportée dans l'appartement, les Juifs la baisèrent de nouveau. Elle fut ensuite replacée dans l'arche.

Le troisième jour, le souper général eut lieu à la maison du Juif; et la Bible, accompagnée par les rabbins et les chefs de la communauté, fut portée en grande cérémonie à la synagogue, à l'heure de l'adan (le point du jour).

La Bible eût pu rester sept jours de plus chez le donateur; mais dans ce cas il eût été obligé de céder la majeure partie de sa maison pour l'accomplissement journalier de toutes les céré-

monies exigées ; il lui aurait faullu fournir des rafraîchissemens à tous les Juifs de distinction, dont aucun n'aurait pu se dispenser de venir chaque jour prier auprès, et enfin transporter à grands frais et avec beaucup de cérémonies, toutes les Bibles de la synagogue, pour tenir compagnie à celle offerte. Ces différens motifs le déterminèrent à la porter à la synagogue aussitôt que les convenances permettraient de le faire, ce qui eut lieu le troisième jour de la fête.

Un seul coup de canon a été tiré hier au soir pour annoncer la fin du jeûne du ramadan, et le commencement de la fête du bairam. Nos drogmans ont reçu en conséquence un double présent, l'un pour la fête du bairam, et l'autre pour l'anniversaire de la fête de notre souverain.

Dans l'après-midi, les consuls sont allés au château pour offrir au bey leurs félicitations sur la naissance d'un fils qui est venu au monde ce matin. Ils trouvèrent chez le bey un marabout que ses gens parfumaient avec de l'aloès. Le bey tenait à la main un encensoir d'or, et témoignait la plus grande vénération pour ce prêtre, qui recevait toutes ces marques de respect comme une chose due. Il était venu au château à

l'occasion de la naissance du prince nouveau-né, pour faire des extraits de l'Alcoran à son intention, adresser des prières et offrir des sacrifices au prophète pour son futur bonheur ; on immola aussi un agneau. A la fête du ramadan il est d'usage dans les maisons des gens de distinction de sacrifier un certain nombre d'agneaux ; la loi exige que ces sacrifices aient lieu aux portes des maisons. Pendant le dernier ramadan on a tué chez Hadgi Abderrahman huit agneaux qui y ont été accommodés et distribués. Dans les classes moyennes, on considère un agneau comme une offrande suffisante.

Il y a déjà quelques jours que Sidy Useph est revenu de sa course dans les montagnes ; il habite toujours le jardin du pacha où il s'est fortifié comme à l'époque de la mort du premier bey. Les portes du jardin et de toutes les issues qui y conduisent sont fermées avant le coucher du soleil, et ne s'ouvrent le lendemain que lorsque Sidy Useph se lève, ce qui n'a lieu que dans l'après-midi ; il a maintenant près de trois cents Arabes avec lui.

Des différens passages souterrains que nous traversâmes, qui appartiennent aux harems du pacha et de chacun des princes, et qui communiquent avec d'autres parties du château, le

bey a fait condamner ceux qui conduisent à son harem. Cet ordre, assez extraordinaire, a été occasioné par la circonstance suivante. Il y a à peu près quinze jours, pendant le jeûne du ramadan, le bey se rendit chez sa sœur Lilla Fatima, veuve du bey de Derner, qui l'avait fait demander. En entrant dans l'appartement, le bey remarqua une femme arabe, enveloppée d'un baracan brun, assise dans un coin. Sa présence ne frappa pas d'abord le bey; mais la terreur que manifesta sa femme, qui était aussi présente, et qui s'était dévoilée, le surprit. Elle lui fit signe de sortir, et il quitta aussitôt l'appartement. Lilla Howviva le suivit aussi promptement qu'elle put, et l'informa que la personne vêtue du baracan brun était Sidy Useph. Elle lui dit que c'était la troisième fois qu'il venait ainsi chez Lilla Fatima, afin d'y rencontrer le bey, et de connaître ses véritables sentimens; qu'elle l'avait vu chaque fois; mais que ce n'était qu'à l'entrée du bey chez sa sœur, qu'un pli de travers dans son baracan lui avait fait reconnaître Sidy Useph. — Le bey ne saurait trop être sur ses gardes, parce que tout prouve l'intention où est Sidy Useph de s'emparer du trône à quelque prix que ce soit; l'événement qui vient d'avoir lieu semble du

moins pleinement confirmer cette opinion.

Comme c'est aujourd'hui le premier jour de la fête du bairam, Sidy Useph est venu au château pour présenter ses hommages au pacha et au bey. C'est un devoir dont Sidy Useph ne pouvait pas se dispenser, tant qu'il conserve quelques dehors envers son père et son frère, attendu qu'une des principales maximes religieuses des Mores leur prescrit de concilier tous les différens à la fête du bairam, et que la moindre négligence ou la plus petite froideur à cette époque, est considérée comme une déclaration tout-à-fait hostile. On a remarqué qu'au moment où les princes se trouvaient au lever du pacha, Sidy Useph paraissait singulièrement agité, et s'efforçait de s'approcher du bey, comme s'il eût voulu lui parler en particulier; ce qui n'était pas facile, parce que les deux frères étaient alors trop opposés de sentimens pour s'aborder sans cérémonie. Sidy Useph réussit cependant à parler à l'un des serviteurs les plus dévoués du bey, lequel veille avec l'affection de l'amitié et la vigilance du devoir, à la sûreté de son maître, dans toutes les circonstances critiques. Il le pria de dire au bey qu'après le lever du pacha, il se rendrait à son golphor, où il désirait beau-

coup pouvoir l'entretenir un moment. L'officier s'excusa de ne pouvoir faire sa commission pour l'instant, parce que le bey causait alors avec le pacha, et qu'il n'osait pas l'interrompre. Sidy Useph, voyant que cet officier faisait difficulté de transmettre sa demande, en chargea un autre; et peu après on vit les deux frères se dirigeant ensemble vers le golphor du bey, suivis par l'infâme marabout Fataisi, et par plusieurs individus de la suite de Sidy Useph. Le premier More auquel celui-ci s'était adressé, le voyant accompagné par autant de monde, alla directement au chef des chaoux du bey, et lui dit de se rendre sur-le-champ avec ses noirs au golphor, d'en prendre possession, et d'en chasser ceux qui voudraient s'y établir, le bey et Sidy Useph devant s'y rendre immédiatement. Le chaoux ne perdit pas de temps; mais en arrivant au golphor il trouva que les noirs de Sidy Useph s'étaient emparés des portes après l'entrée des princes. D'après l'avis qu'il venait de recevoir, il ordonna au chaou de Sidy Useph de ramener ses noirs, et de lui laisser le passage libre. Mais convaincu qu'il eût été impossible de leur faire céder un pas sans en venir aux mains, ce qui, dans ce moment, aurait pu être fatal au bey, il eut re-

cours au stratagème suivant pour en venir à son but. Il prit la main du chaou de Sidy Useph, comme par amitié, et réussit, en la lui serrant violemment, à lui disloquer le petit doigt. La douleur affreuse qu'éprouva cet homme l'ayant privé de ses forces dans le moment, et sachant d'ailleurs qu'il courait risque, en voulant conserver la porte qu'il occupait, d'être coupé en pièces, il l'abandonna aux chaoux du bey, qui s'en emparèrent aussitôt.

Sidy Useph, qui se trouvait déjà dans le golphor avec le bey, voyant tout à coup l'appartement si complétement gardé, non par ses propres chaoux et ses noirs, comme il s'y attendait, mais bien par ceux du bey, se leva précipitamment de son siége, et, suivi de son marabout, prit aussitôt congé de son frère, qui, par la vigilance de son fidèle serviteur, échappa encore une fois au danger dont il était menacé.

Prophétie d'un marabout. — Perfidie de Fataisi. — Situation fâcheuse du bey. — Sidy Useph déclaré rebelle. — La maison du consul anglais est le seul asile sûr. — Soupçons du pacha. — Sidy Useph demande à faire la paix. — Résolution de sa belle-mère. — Le consul anglais se détermine à s'embarquer. — Le cyde du Messeah banni. — Sort de la famille de Hadgi Useph. — Zéluma invitée à se rendre chez le consul anglais. — Les Arabes montagnards. — Les Messulatains se joignent à Sidy Useph.

JE suis fâchée d'avoir à vous mander que le château est en proie à de nouveaux troubles. Les marabouts font beaucoup de mal. Celui qui a été au palais antérieurement à la mort du dernier bey, y reparut à l'improviste, il y a quelques jours, courut en criant de toutes ses forces dans l'appartement de Lilla Halluma, et, étendant ses mains, indiqua l'endroit où, disait-il, « le sang de ses enfans devait couler à flots. » Ce sont ses propres termes. Lilla Halluma, encline à la superstition comme tout le monde l'est ici, tomba sans connaissance dans les bras de ses filles, et est très-mal depuis ce moment.

L'un des consuls, qui a de grandes réclamations à faire au château et qui est fort inquiet à ce sujet, s'y est rendu aujourd'hui, et a trouvé la famille dans un trouble extrême. Le bey et Sidy Useph s'étaient vus, et n'avaient pu s'accorder sur aucun des points qui font la matière de leurs discussions. Le consul a cherché à persuader à Sidy Useph de laisser son fils en otage avec celui du bey, pendant que son frère et lui auraient une nouvelle entrevue ensemble. Sidy Useph aurait consenti à cette proposition, s'il n'en avait été empêché par son marabout Fataisi.

On croyait que Sidy Useph coucherait au château hier soir, mais il n'en fut rien, car après le lever du pacha il retourna à son jardin ford tard. Le nombre de ceux qui l'entourent s'est accru de trois cents à six cents.

Le bey parle de fermer les portes de la ville demain. Il a envoyé ses gardes pour prévenir les consuls de faire en sorte de barricader leurs maisons aussi bien que possible, afin de se garantir de tout danger au cas que les Arabes vinssent à attaquer. Vous jugez bien d'après cela que notre position n'est pas des plus riantes; mais j'espère avoir bientôt des nouvelles d'une nature plus favorable à vous annoncer.

La ville a été dans de nouvelles alarmes. Le vingt de ce mois avait été fixé pour une entrevue où Sidy Useph devait se réconcilier avec le bey, en présence du pacha. Mais Sidy Useph écrivit la veille à son frère pour le prévenir qu'il ne viendrait pas au château sans être armé; il l'invitait de plus à se rappeler les paroles du prophète qui assurent que rien ne peut prolonger ni abréger la vie de l'homme; il ajoutait que, s'il croyait au premier précepte de leur croyance (la prédestination), il ne pouvait pas manquer de courage. Le pacha fit aussitôt répondre à Sidy Useph, qu'il ne permettrait pas qu'il se présentât armé en sa présence. Sidy Useph ne s'en approcha pas moins de la place, le lendemain matin, avec trois cents hommes. Alors parut un ordre venant du château et adressé aux Mores de la ville, portant que tous ceux qui pourraient être attaqués, étaient autorisés par le pacha à se défendre non-seulement contre les gens de Sidy Useph, mais contre Sidy Useph lui-même. Sans cet ordre, de semblables représailles eussent été considérées comme crime de haute trahison.

Avant que Sidy Useph parût dans la plaine, son fameux marabout Fataisi vint en ville avec quelques-uns de ses saints adhérens. Ils furent

admis en présence du pacha, auquel Fataisi dit que Sidy Useph était en route pour se rendre à la ville, avec vingt hommes seulement, et sans armes; il supplia le pacha, au nom du prophète, d'envoyer le bey au-devant de lui, afin qu'ils pussent s'entendre pour le bonheur de sa famille et de son peuple. Le pacha consentit aussitôt à cette offre dont l'exécution aurait coûté la vie au bey. Mais celui-ci ayant été instruit d'une manière certaine que Sidy Useph se trouvait près de la ville avec plusieurs cents hommes, quoiqu'en présence du pacha, il saisit le marabout, et tenant son sabre levé sur lui, il lui dit que, sans sa qualité de marabout, il l'eût déjà immolé aux pieds du pacha en punition de sa perfidie. Le bey informa ensuite son père que Sidy Useph avait près de quatre cents hommes avec lui. Il chassa le marabout de sa présence, et ses officiers le tinrent un instant en joue; mais il ne leur permit pas de le tuer; il leur ordonna seulement de le conduire hors des portes de la ville, et de défendre, sous peine de mort, à qui que ce fût, de l'y laisser rentrer.

Dans l'après-midi, le château fut rempli de monde, et le sandannar, ou la garde de la ville, très-renforcé. La garde du zouke, autre espèce

de corps-de-garde du bazar, fut triplée.

De notre maison, nous vîmes le pacha, dans cette journée, assis dans son golphor depuis cinq heures du matin jusqu'au soir. Il expédia des messagers aux différens cydes du Messeah, pour leur enjoindre d'envoyer, cette nuit même, les Mores des villages environnans à la ville; mais Sidy Useph les fit prévenir aussitôt que s'ils ne le rejoignaient pas, et que si l'un d'eux faisait la tentative d'entrer à Tripoli, il massacrerait leurs familles, et incendierait leurs demeures.

Il est arrivé à la nuit un corps de Mézuratains et d'Arabes au secours du bey, dont la position est vraiment affligeante. Il ne peut rien obtenir du pacha, et il était si à court d'argent lorsque les Arabes entrèrent en ville, qu'il fut obligé d'en emprunter pour leur acheter des fourrages, et même pour procurer des vivres à sa propre famille.

Dans l'après-midi, les cheiks des rues reçurent ordre d'armer les habitans. Dans le Messeah, les Mores se joignirent à Sidy Useph, et commirent d'affreux désordres pendant toute la nuit, pillant les palais et les jardins appartenant au pacha et aux personnes qui lui sont attachées.

Il était à craindre qu'avant l'arrivée des Arabes, qui venaient au secours du pacha, Sidy Useph n'eût assez de monde pour s'emparer de la ville; et l'on crut, pendant toute la nuit du 22 (juin 1791), qu'il parviendrait à s'y introduire de force. Il est difficile de se peindre les craintes et l'agitation qu'éprouvèrent les Tripolitains, ainsi que les Européens, pendant cette cruelle nuit. Comme la ville est située sur le bord de la mer, il eût été impossible aux habitans de se soustraire à la rapacité des bandits arabes, s'ils étaient parvenus à y entrer.

Ce fut le lendemain matin, à dix heures, que Sidy Useph se montra en hostilités ouvertes avec sa famille. Toutes les atrocités qu'il avait commises jusque-là, en parurent mille fois plus coupables, puisqu'elles le furent sous le masque de l'amitié.

Lorsque Sidy Useph parut le second jour, les maisons consulaires furent fermées, ainsi que les boutiques et les maisons des habitans, qui sortirent en armes de chez eux, et se placèrent dans les rues.

Le pacha envoya dans la matinée des forces pour empêcher que les villages du Messeah ne fussent pillés davantage par les troupes de Sidy

Useph. Dans l'après-midi, on ramena le gouverneur ou cyde du Messeah, que l'on conduisit au château pour y être étranglé; mais il ne le fut pas.

Cet homme, au lieu de secourir le peuple et de le protéger, avait fourni tous les secours en son pouvoir à Sidy Useph. Lorsqu'il arriva à la porte de la ville, le pacha ordonna à ses chaoux de proclamer que Sidy Useph était rebelle, et qu'il était permis de le saisir partout où on pourrait le rencontrer, excepté dans les marabouts ou mosquées, qui ne doivent être violées dans aucun cas.

Un More de distinction vint en ville dans la soirée du 22, et prétendit n'avoir pas voulu rejoindre Sidy Useph, dont il improuvait, disait-il, la conduite. Toutefois, il se rendit auprès de lui dans l'après-midi; et quelque temps après son départ, on arrêta à la porte de la ville une grande quantité de vivres et de munitions que ce même individu cherchait à faire parvenir à Sidy Useph.

Environ une heure avant midi, les gens de Sidy Useph attaquèrent la ville. Nous vîmes pendant quelque temps Sidy Useph assis dans la plaine, comme cyde du Messeah, à l'endroit où aurait été le cyde s'il eût été présent.

On vient dans ce moment même de conduire ce cyde dans la cour du château, pour y être étranglé; mais on a encore sursis à son exécution. C'est la seconde fois dans la même journée qu'il a vu la mort planer sur sa tête.

Le pacha a envoyé le long de la côte, pour réunir les Arabes. On aperçoit au couchant un grand nombre de cavaliers qui s'approchent de la ville; cette circonstance ranime le courage du peuple, qui était fort abattu. L'artillerie de la place a tiré toute la journée sur les troupes de Sidy Useph; c'est ainsi qu'on est parvenu à les tenir éloignées. Mais quoique le feu ait été continuel, il a produit peu d'effet de part et d'autre. Sidy Useph n'a perdu que cinq hommes, et la ville n'a eu que quelques chevaux de tués, quoique l'on ait échangé plus de trois mille coups de canon. Les pièces n'ont pas d'affûts. Elles ont été si mal pointées par un Russe, qu'il est souvent arrivé qu'au lieu de balayer la plaine qui était directement devant lui, les boulets allaient tomber dans la mer qui était à sa gauche. Quelque extraordinaire que cela puisse paraître, ce n'est cependant que l'exacte vérité; car nous avons vu partir chaque coup de canon.

La maison du consul anglais, par sa position et sa solidité, est regardée dans le moment ac-

tuel, comme la seule de toutes les maisons consulaires qui offre un asile sûr. Elle est très-grande et presque entièrement bâtie en pierre, ayant été construite, il y a un grand nombre d'années, pour la résidence d'un bey. Hamet-le-Grand employa le côté qui commande la rade, à loger une portion de sa garnison turque après avoir préalablement coupé toute communication entre ce côté et l'autre partie, où deux de ses femmes résidaient à cette époque. Plus tard, la première partie fut réunie au reste de l'édifice. On le considère assez fort pour être à l'abri d'un coup de main, attendu sa position avantageuse. Il est isolé de trois côtés. Du quatrième, il est contigu à quelques maisons qui ne sont point assez élevées pour pouvoir lui nuire. Il s'ensuit que la terrasse qui le surmonte est très-sûre, et n'est accessible que de l'intérieur de la maison. Aussi pouvons-nous nous y promener avec une entière sécurité, même dans ce moment. Il est exactement bâti sur le même plan que toutes les maisons moresques, c'est-à-dire, avec une cour carrée au milieu, et un portique que surmonte une galerie ouverte qui conduit aux appartemens.

Dès que Sidy Useph parut devant la ville, les Grecs, les Maltais, les Mores et les Juifs ap-

portèrent tout ce qu'ils possédaient dans la maison du consul anglais. Les consuls de France et de Venise y amenèrent aussi leurs familles. Toutes les chambres furent remplies de lits, et les galeries servirent de salles à manger. Les Juives et les femmes mores, avec toutes leurs pierreries et leurs autres effets précieux, furent placées dans la partie basse de l'édifice. Il s'y trouvait aussi une grande quantité de pierreries appartenant au pacha, et qu'il avait remises à quelques-uns des consuls, pour les lui garder jusqu'à ce que le danger fût passé. Tout cela rendait la garde de notre maison un objet de la plus haute importance, et on mit tout en usage pour en assurer la défense. Un certain nombre d'Esclavons et d'autres matelots armés furent même tenus prêts à être placés sur les terrasses, avec de petits canons que l'on débarqua des navires vénitiens.

Sidy Useph suspendit son attaque vers les six heures de l'après-midi. Ses troupes se retirèrent hors de la vue, et le canon de la place cessa de tirer. Mais on s'attendait à voir l'ennemi revenir à la charge dans la nuit. Les cris de la garde de la ville se firent entendre jusqu'au matin sans interruption; et dans notre maison les consuls veillèrent à tour de rôle pendant toute la nuit.

Comme Sidy Useph et ses Arabes sont encore à une certaine distance, une partie de nos hôtes nous ont quittés; mais il est difficile de dire combien cela durera.

Le pacha a montré dernièrement une telle défiance envers le bey, que l'on a craint un instant pour les jours de ce dernier. Le pacha donna ordre au chiah de n'admettre avec lui que deux ou trois de ses officiers; et, s'il arrivait qu'il y en eût déjà trois au palais, de ne pas souffrir qu'un plus grand nombre l'accompagnât au lever. Chaque fois que le bey s'y rendait, presque tous les officiers du pacha qui se trouvaient présens formaient, aussitôt qu'il paraissait, le cercle autour du pacha; et ce qui est extraordinaire ici, le hassadar ou trésorier était pendant tout ce temps armé d'une espingole. Cette défiance du pacha envers le bey rendait sa position très-dangereuse, vu l'incertitude où chacun était de savoir de quel côté se mettre. Toutefois, les soupçons du pacha diminuèrent par degrés, et le bey paraît maintenant avoir regagné sa confiance.

On est informé que Sidy Useph a parcouru une vaste étendue de pays, pour chercher à rassembler quelques forces, mais que jusqu'à présent il n'a pas réussi; il a même, dit-on, été

mal reçu par les tribus des Bénolides et des Tahownis. A Messelata, il comptait beaucoup sur le gouverneur de la place, qui est le mari de la fameuse Zénobie, favorite du dernier bey; mais cet homme, qui conserve encore de l'attachement pour la mémoire de ce prince, voyant l'impossibilité de s'opposer aux projets de Sidy Useph a pris le parti de s'enfuir. Sidy Useph ravagea toutes ses propriétés, et retourna ensuite dans les montagnes, laissant Lilla Howviva, sa femme et son enfant au marabout du seïde. Dans ce moment critique, Sidy Useph montra plus de sentimens qu'on ne lui en supposait, en revenant trois fois consécutives au marabout avant de pouvoir se décider à s'éloigner de sa femme et de son fils. Après son départ, ils se trouvèrent dans une si grande détresse, faute de provisions et de vêtemens, que le pacha se détermina, d'après le récit qu'on lui fit de leur dénûment, d'offrir un asile au château à la princesse, à sa mère et à son fils. Mais, malgré la cruelle position où elle se trouve, Lilla Howviva n'a pas voulu l'accepter. Elle a répondu que Sidy Useph lui a ordonné de rester au marabout jusqu'à ce qu'il vienne la chercher, ou qu'elle apprenne sa mort; et si ce dernier événement avait lieu, de

mener son fils au pacha, et de rentrer elle-même au château, dans le cas où elle obtiendrait encore la faveur d'y être admise. Comme ce sont là les dernières volontés du prince, elle proteste que rien que la mort ne pourra l'empêcher de s'y conformer. Personne ne peut la contraindre à sortir du marabout; mais on peut l'y faire mourir de faim, parce qu'il est permis de s'opposer à ce que ceux qui prennent refuge dans ce sanctuaire reçoivent ni vivres, ni vêtemens; ce qui les réduit à périr d'inanition, ou à se rendre quand la nature est épuisée. Sur le refus de la princesse de quitter le marabout, le pacha, touché de ses souffrances et de celles de son petit-fils, a permis qu'on leur portât du château des vivres et des vêtemens.

Le bey s'est vu obligé, pendant ces derniers temps, d'envoyer des cavaliers au grand bazar ou marché, qui se tient tous les vendredis matin, à quelques milles de la ville, afin d'empêcher que les gens de Sidy Useph ne vinssent le troubler.

Nous n'avons plus entendu parler de Sidy Useph ni de ses troupes, depuis leur dernière attaque contre la ville, pendant le mois passé; mais, dans cet intervalle, il a adressé trois lettres au pacha, pour demander la paix à quel-

que condition que ce fût. Une de ces lettres a été remise par le fils d'un officier nommé Busseniner, qui est tout-à-fait dans les intérêts du pacha. La seconde a été apportée par un petit fils de ce prince qui, d'un autre côté, est entièrement dévoué à Sidy Useph; et la troisième par le fils du duganire, que sa famille ainsi que tout le monde, ici, s'attendaient à voir sacrifier par Sidy Useph, son père ayant particulièrement contribué à repousser ce dernier. Mais, d'après la coutume religieusement observée dans ce pays de ne pas enfreindre les lois de l'hospitalité, Sidy Useph renvoya le fils du duganire en le chargeant de dire à son père, qu'il n'ignorait pas que ce fut lui qui avait pointé les pièces du château lorsqu'il avait attaqué la ville; qu'il était en son pouvoir de faire mourir son fils pour le punir de sa conduite envers lui; mais que, comme ce serait violer les lois de l'hospitalité, il remettait à la première rencontre qui s'offrirait pour se venger de lui.

Il y a peu de temps que Sidy Useph, d'après les instances de sa belle-mère, a donné une preuve encore plus frappante de son respect pour ces mêmes lois. Avant qu'il quittât le jardin qu'il habitait pour venir attaquer Tripoli, le pacha, désirant se réconcilier avec lui, en-

voya, sur sa propre demande, ses principaux officiers pour traiter. Au nombre de ceux-ci étaient le caitibe, le chiah, le rais de la marine et le sélectar, que Sidy Useph avait, dit-on, promis de faire mourir dès qu'il en trouverait l'occasion. Sa belle-mère, ayant su qu'il avait alors l'intention de les faire empoisonner, l'appela d'une galerie qui donne dans une cour pavée en marbre; et, étendant ses bras dans lesquels elle tenait son fils, elle déclara qu'elle laisserait tomber l'enfant dans la cour à moins que Sidy Useph ne jurât à l'instant même de ne pas commettre dans sa maison un pareil attentat contre l'hospitalité. Il se trouvait en effet chez elle dans ce moment. « Que ces officiers périssent, dit-elle, mais que ce ne soit pas aujourd'hui; c'est moi qu'ils sont venus voir sous votre protection. » Cette menace eut tout l'effet qu'en attendait celle qui l'avait faite, et ce fut à elle que les envoyés du pacha durent la conservation de leur existence.

Quelques lettres avec trois rechanges d'habits que Lilla Fatima envoyait à Sidy Useph ont été interceptés. A cette nouvelle, un marabout vint dire au pacha que Sidy Useph n'avait pas un vêtement propre à mettre, ni même de quoi se couvrir; mais le pacha fut sourd à

toutes les représentations, et ordonna de remettre les habits dans l'appartement de Sidy Useph au château.

Depuis que cet incident a eu lieu, on a été informé que les Tahownis ont rejoint Sidy Useph. C'est une tribu arabe de près de trois mille hommes, tous armés d'un fusil, et dont cinq cents environ sont montés. Outre cette augmentation de forces, les Missellatains ont déclaré que, bien qu'ils ne soient pas dans l'intention de porter les armes contre le pacha, ils sont cependant déterminés, si Sidy Useph vient parmi eux, à le défendre contre ses ennemis. En conséquence de ces événemens, Soliman Aga, l'un des commandans en chef des Arabes à la solde du pacha, a été envoyé pour défendre Tajura. On a expédié une grande quantité de munitions pour cet endroit, où se trouve un fort château, muni d'un bon pont-levis.

Voici une circonstance qui vous prouvera combien le gouvernement de ce pays en agit légèrement. Hier le pacha a banni à Tajura trois individus amis de Sidy Useph. On les a embarqués, mais sans prendre aucune précaution pour s'assurer d'eux, et en leur permettant d'emmener leurs domestiques : de sorte que l'on s'attend à apprendre bientôt qu'ils se sont

rendus maîtres du navire, et sont débarqués sur le point de la côte qui leur a paru le plus convenable.

Lilla Halluma a défendu à Lilla Fatima de paraître en sa présence, à cause de la part très-active que cette princesse prend dans les différens qui existent entre ses frères. Sa partiale amitié pour Sidy Useph la rend injuste envers le bey; ce qui afflige encore plus Lilla Halluma. Tout ceci, je le sens, ne peut pas vous toucher beaucoup. Quant à nous, nous souffrons des malheurs sans nombre qui pèsent sur cette famille infortunée. Les circonstances font que nous la voyons peu dans ce moment, malgré les vives sollicitations qu'elle nous fait d'aller au château. D'ailleurs, la quantité d'Arabes qui y vont et viennent est telle, qu'il serait peut-être désagréable, et même imprudent, de s'y présenter dans ce moment.

Il y a quelques jours, les consuls prirent la résolution d'embarquer leur famille sur différens navires qui se trouvent dans le port, et de s'éloigner de la côte dès que Sidy Useph se montrerait. Il a maintenant avec lui les hordes arabes les plus avides; et l'on s'attendait à leur voir commettre toutes sortes d'excès s'ils étaient entrés dans la ville.

Le jour auquel on croyait que Sidy Useph nous attaquerait une seconde fois, un certain nombre de Knowiales, commandés par le cheik Alieff, arrivèrent au secours du pacha. Toutefois ils repartirent bientôt sous prétexte qu'ils étaient mécontens, mais en effet dans le dessein de piller les Mores du Messeah. Le cheik Alieff envoya son fils pour les ramener; mais, loin de revenir, ils emportèrent leur butin.

Sidy Useph se montre fréquemment devant la place, sans néanmoins faire de tentatives pour l'attaquer; cette manœuvre tient tout le monde dans une alarme continuelle. Pour profiter du répit qu'il nous donne, nous avons été voir la fille aînée du pacha, Lilla Uducia, qui, comme je l'ai déjà dit, n'habite pas le château. Nous trouvâmes chez elle Lilla Howisha, épouse du rais de la marine, et un grand nombre d'autres dames du château. Elles sont venues voir Lilla Uducia, à l'occasion de la naissance de deux garçons dans sa famille; l'un est d'elle, et l'autre de sa fille cadette. C'est ce qui arrive souvent ici, où les dames se marient de fort bonne heure.

Nous vîmes dans l'appartement de Lilla Uducia la femme du cyde du Messeah, l'une des trois sœurs négresses favorites du pacha.

Cette femme, qui a joui du singulier avantage d'avoir été mariée par le pacha à un More de distinction, a éprouvé, par la disgrâce de son mari, un changement bien douloureux. Celui-ci, qui a été plusieurs fois sur le point d'être exécuté, a été enfin banni du pays, et tout son bien confisqué au profit du pacha. Lilla Uducia a eu la générosité de recevoir sa femme dans sa maison, où cette beauté noire, comme on l'appelle, est aussi heureuse que sa condition actuelle le permet.

Il se trouvait aussi, dans l'appartement où nous étions, deux belles négresses que l'on venait d'acheter au bazar pour nourrir les nouveaux nés. Selon la coutume, ces esclaves étaient richement habillées, et elles nous parurent bien moins sauvages que toutes celles nouvellement achetées que nous avions vues jusque-là.

Parmi d'autres objets de décors qui s'offrirent à nos regards chez Lilla Uducia, nous remarquâmes avec surprise plusieurs cannes à pommes d'or, suspendues sans symétrie le long des murailles. On nous dit que c'étaient des distinctions honorifiques qui ne pouvaient appartenir qu'aux personnages du gouvernement, parce qu'il n'y a que le chiah, le capitaine de port et le selectar, qui reçoivent de ces cannes du pacha ou du bey,

pour les porter quand l'un ou l'autre de ces princes entre en campagne.

Les nouvelles du château, que nous apprîmes chez Lilla Uducia, étaient fort tristes. Chacun parla avec terreur de Sidy Useph; et on craint que son prédécesseur, le bey actuel, ne soit sa victime.

Lilla Halluma se trouvait trop mal pour rendre visite à Lilla Uducia dans la circonstance. Les princesses gémissent de l'intérêt que leur sœur Lilla Fatima prend à Sidy Useph. La chose a été au point que le bey, qui est circonspect et d'un caractère très-doux, s'est vu obligé, il y a quelques jours, de charger quelqu'un de confiance de prévenir sa sœur que, si elle continuait de se mêler du gouvernement et de Sidy Useph, il la ferait mettre à mort. Néanmoins des messages ont encore lieu entre Lilla Fatima et Sidy Useph.

Ni la veuve du dernier bey, ni l'épouse du bey actuel ne se trouvaient à cette fête. La première est encore en grand deuil, et l'autre est trop malheureuse, par la situation précaire où se trouve maintenant son mari pour se livrer aux plaisirs de la société.

Nous venons de faire une visite à la femme d'un More de distinction, qui était l'un des fa-

voris du précédent bey. Cette dame se nomme Lilla Zelluma. Jadis reçue avec empressement au château, elle en est maintenant éloignée par la jalousie de ceux qui entourent le pacha, et qui font en sorte de ne laisser approcher de sa personne qui que ce soit appartenant aux anciens officiers du bey, crainte d'être supplantés par eux.

Durant la vie du bey, Hadgi Useph, l'époux de Lilla Zelluma, vivait dans la splendeur. Pour me servir des propres expressions de Lilla Zelluma, ses suivantes étaient couvertes d'or, et ses esclaves se tenaient à l'ombre des sycomores; mais, gémissant aujourd'hui dans l'oubli et l'oppression comme tous les autres amis du bey, Hadgi Useph offre un nouvel exemple des singulières vicissitudes de la fortune. Il a été contraint d'abandonner une très-belle habitation et de vastes jardins à la campagne, pour venir habiter à Tripoli une maison qui tombe presque en ruine, et où il attend depuis longtemps un emploi que lui ont promis les ministres du pacha; mais, comme cette promesse ne lui a été faite que pour voiler la persécution à laquelle il est en butte, sa détresse n'en est que plus grande. Hadgi Useph entra dans l'appartement avant que nous le quittassions.

Lilla Zelluma est sa seconde femme. Il a perdu la première et tous les enfans qu'il a eus d'elle pendant la dernière peste. Le récit qu'il nous fit de sa position à cette époque fut aussi affligeant que digne d'attention. Sa famille habitait alors la campagne. Après que sa femme eut succombé à l'épidémie, ses domestiques moururent tous si promptement, qu'il ne lui resta plus personne pour avoir soin de ses enfans. Il tomba malade lui-même à cette époque, et fut hors d'état de passer les nuits à aller et venir sans cesse de son appartement au leur. Toutefois il jugea à propos de ne pas les laisser ensemble, dans l'espoir qu'étant séparés il parviendrait à en sauver quelques-uns. Comme il lui était impossible de les surveiller tous, il plaçait en les quittant le soir, une jarre d'eau auprès du lit de chacun d'eux. A peine en état de se soutenir, le matin il se traînait avec anxiété de chambre en chambre pour les visiter, et il eut la douleur de les voir tous expirer l'un après l'autre sous ses yeux. Le second embarras qu'il éprouva fut de savoir comment il parviendrait à les enterrer. Sa propre faiblesse et le manque de secours retarda tellement ce soin, qu'il devint bientôt presque impossible de le remplir. Il resta plusieurs jours sans voir aucun

être humain, et fut si long-temps privé d'alimens, qu'il craignit un instant pour sa raison. Pressé enfin par le besoin, il se leva et se soutint, en mangeant ce qu'il put trouver de grain et de farine dans sa maison. Il vécut ainsi jusqu'à ce qu'il eût assez de force pour faire inhumer les restes de ses enfans, et pour changer de demeure.

Au moment où nous entrions dans l'appartement de Lilla Zelluma, Hadgi Useph revenait du château, où il avait été frustré comme de coutume, et renvoyé avec des promesses. Il parle de mener sa famille à Tunis. Il observa, en déplorant la mort du bey, qu'aucun événement ne prouvait mieux la force de cette assertion de leur prophète, contenue dans l'alcoran, que tout ici-bas est fatalité; car, dit-il, quoique le bey fût continuellement prévenu par ses amis du sort fatal qui l'attendait, et qu'il lui eût été facile de l'éviter, on ne put jamais obtenir de lui qu'il se tînt sur ses gardes.

Dans cette visite il n'y avait guère que le costume de nos hôtes, qui nous rappelât qu'ils fussent Mores. Zelluma, sans voile, s'appuyait sur le bras de son mari, et parlait avec abandon. La conversation des deux époux était judicieuse, et leurs idées en tout différaient peu des nôtres.

Nous invitâmes Lilla Zelluma à souper à la maison, et nous l'engageâmes à y amener sa fille. Quand nous la prévînmes qu'aucun domestique mâle ne serait présent, et que le consul lui-même s'absenterait pendant le temps qu'elle serait avec nous, elle nous en témoigna toute sa reconnaissance. Cette dernière attention n'a lieu de la part du consul que pour les princesses ou la femme d'un ambassadeur.

Je crains que nous ne jouissions pas long-temps de la liberté de voir nos amis de ce pays, parce qu'on répand le bruit que Sidy Useph s'approche de nouveau de Tripoli; tous les Mores de la classe distinguée qui habitent le Messeah rentrent en ville avec leurs familles.

Sidy Useph est si près de la ville, que l'on entend chaque soir sur les montagnes voisines ses gens battre le tambour et faire retentir leur chant de guerre pour réunir tous ceux qui veulent se joindre à eux. Le pacha a de nouveau envoyé chercher des troupes; et des matelots appartenant à des navires européens ont été mis à terre pour aider à servir l'artillerie du château. Ceci ne vous donnera pas une haute idée des Tripolitains comme militaires; mais c'est cependant la vérité. Ils ont été si long-

temps dans l'état de paix, qu'ils ont perdu toutes les habitudes guerrières. — Il nous a été impossible depuis plusieurs mois de ne faire que de très-courtes promenades hors de la ville. Il paraît que nous allons encore être plus resserrés maintenant, car Sidy Useph et ses troupes sont continuellement à la vue de la place.

Ce prince a ramené sa famille du marabout du Seïde à ses propres jardins. Couvert d'un baracan commun, il se mêle fréquemment parmi ses gens, de manière à n'être pas reconnu; ils sont souvent plusieurs heures à savoir ce qu'il est devenu. On croit qu'il en agit ainsi pour savoir exactement jusqu'à quel point les Arabes qui le suivent sont attachés à sa cause. — La ville manque de tous les articles qu'elle tire de la campagne. On n'en apporte plus, parce que les Mores ne veulent pas s'aventurer au dehors, crainte d'être pillés par les troupes de Sidy Useph. Une volaille, de la viande fraîche, et même des œufs, ne peuvent plus s'obtenir qu'en courant de grands risques, et à des prix excessifs. On s'est procuré des légumes et quelques autres provisions, mais au hasard de voir perdre la vie à ceux que l'on envoyait les chercher.

On peut dire que Tripoli est aujourd'hui

inondé d'étrangers de l'espèce la plus à craindre. Des Arabes montagnards, qui n'y étaient jamais venus auparavant, s'y promènent aujourd'hui d'un air qui inspire la terreur à tous les habitans. Beaucoup de ces individus font partie de ce que l'on appelle les hordes indomptées, lesquelles habitent des lieux inaccessibles à d'autres qu'à eux-mêmes. Plusieurs souverains ont tenté de les soumettre; mais aucun n'y a réussi. Quand ces Arabes sont poursuivis, ils fuient devant l'ennemi pour regagner leurs demeures établies dans des bois impraticables, dans d'effrayantes cavités de montagnes, ou dans des cavernes creusées au sein de la terre, où il est impossible de les poursuivre, excepté seul à seul; et dans ce cas on sent quel est leur avantage. Ils descendent des montagnes pour voler dans les villages environnans, et piller les caravanes qui arrivent des contrées qui n'achètent pas leur amitié. Ils ont quelque chose dans leur physionomie qui leur est particulier, et peuvent être facilement distingués de ceux que l'on appelle ici gibelines (montagnards). Ceux-ci portent une plus grande quantité d'armes, et sont mieux vêtus; mais les autres ont un air martial, fier et rusé auquel on les reconnaît tout de suite. Ils ne sont pas noirs, mais ont le teint d'une

couleur cuivrée très-foncée ; ils sont en général bien faits et ont de beaux traits. Un baracan brun qui ne les enveloppe pas toujours très-exactement, et un très-long fusil, sont les seuls objets qu'ils portent sur eux. Beaucoup d'entre eux reçoivent leurs armes et un cheval au lit de mort d'un parent auquel ils jurent, en reconnaissance d'un don aussi précieux, de le venger de ses ennemis. Jamais ils ne fondent sur leur proie qu'en très-grand nombre. Ce n'est qu'en voyageant avec beaucoup de célérité ou en corps très-nombreux, que l'on parvient à se soustraire à leur rapacité.

Le pacha a envoyé chercher le cyde de Missellata, soit qu'il eût des soupçons contre lui, soit pour le consulter ; mais il s'est refusé à venir, donnant pour excuse qu'il faut qu'il reste à Missellata pour la sûreté du peuple. Toutefois, on n'a pas tardé à savoir que son refus provenait de ce que tous les Missellatains se sont rangés du parti de Sidy Useph. Mais on a reçu aujourd'hui une nouvelle encore beaucoup plus affligeante que celle-là, non-seulement pour le pacha, mais pour la ville entière ; c'est que Sidy Useph est parvenu à attirer les Acas de son côté. Ces Acas sont une peuplade qui avait la garde et la direction des troupeaux

du pacha. Ils ont en conséquence emmené tout ce qui se trouvait à sa portée. Il y avait dans ce nombre plusieurs milliers de moutons. C'est une perte qui sera vivement sentie par tous les habitans de Tripoli, et à laquelle on ne peut remédier qu'en envoyant chercher des provisions à Malte et autres lieux.

Pendant ces derniers quatre à cinq jours, on a fabriqué ici plus de mille fusils; ce que l'on considère comme un effort tout-à-fait extraordinaire. Les Mores disent que la ville est dans un meilleur état de défense qu'elle ne l'a été depuis un grand nombre d'années; et on espère qu'elle sera en état de résister à toutes les attaques que Sidy Useph pourra faire.

Pour ajouter à l'embarras du pacha et au désordre qui règne dans le pays, on assure que le grand-seigneur est mécontent du gouvernement actuel de Tripoli. Il circule même la nouvelle que son intention est d'y rétablir, comme ci-devant, une garnison turque, avec un pacha que l'on dit déjà nommé et en route pour se rendre ici. Notre destin a été de nous trouver à Tripoli pendant le laps de temps le plus défavorable aux chrétiens, dont on puisse se rappeler. La famine, suivie de la peste et de la guerre, ont tour à tour ravagé ce mal-

heureux royaume, presque depuis le moment de notre arrivée; tandis que ses habitans avaient été pendant près d'un siècle exempts de toute calamité, et avaient joui des nombreux avantages que procure un commerce lucratif. Je suis fâchée de vous dire que je ne prévois pas de changement favorable.

Cette année (1792), comme la précédente, trouve le gouvernement de Tripoli engagé dans de nombreux embarras. Il ne se passe pas de jour que l'on n'entende parler de familles dépouillées et errantes au milieu des rues; et la consternation est si générale, qu'il est impossible de savoir qui est-ce qui est ami ou ennemi. Ajoutez à cela que nous sommes environnés de toutes les horreurs inséparables de la guerre, aggravées encore par la pénible réflexion qu'elle a lieu entre le père et le fils.

Sidy Useph continue de faire tout ce qui dépend de lui pour amener les Arabes à se déclarer en sa faveur; et beaucoup le rejoignent. Ils sont tellement bien disposés pour lui, que lorsque le pacha fait demander le secours de quelques chefs arabes, leurs prétentions sont toujours si singulièrement déraisonnables, qu'il est impossible qu'il puisse y souscrire. — Sidy Useph est maintenant à Zuara, sur la côte, et

à une petite distance d'ici. Mais on est tellement persuadé qu'il ne tardera pas à se montrer devant la place, que toutes les issues qui conduisent dans la plaine sont fermées avec des pierres, pour empêcher l'arrivée de ses gens.

Exécution du premier ministre de l'empereur de Maroc. — Tentative d'assassinat sur le bey de Tunis. — Offre du consul de Venise. — Mort de Muley Mahomet. — Muley Yesied proclamé empereur. — Vue de la plaine pendant le clair de lune. — Évasion de Bussnina. — Mauvaise politique du pacha. — Belle Grecque, épouse d'un négociant more. — Célatia et son brutal maître. — Antiquités près de Tripoli. — Effets des rugissemens du lion. — Les sauterelles. — Autruches servant à la chasse. — Détresse du bey. — Mameluc de Sidy Mahmoud.

Malgré tous les désagrémens qu'offre maintenant cette ville, nous sommes cependant à même de reconnaître que les chrétiens y sont encore mieux traités que dans les autres états barbaresques. Nous venons d'apprendre qu'à Maroc, Muley Yesied, qui, au grand effroi de ses sujets, vient de monter sur le trône de cet empire, a dernièrement mis à mort le premier

ministre de son père; et, comme il le soupçonnait d'être trop en faveur auprès des Espagnols, il ordonna que sa tête fût placée sur la maison du consul espagnol, et sa main clouée sur la porte; ce qui jeta la consternation dans la famille de ce dernier.

Ce que les chrétiens ont le plus à redouter ici, c'est l'entrée inattendue des Arabes; parce qu'on ne pourrait pas s'attendre à ce que, dans ce cas, ils eussent le moindre respect pour les différens pavillons. Ils ne le feraient que s'ils y étaient contraints par les Mores; mais on ne peut guère l'espérer, à cause de leur immense supériorité en nombre sur ces derniers.

Quelques Tunisiens qui viennent d'arriver, et qui ont été envoyés de Tunis au pacha, ont apporté du bey les nouvelles extraordinaires que voici. Il y a quelques semaines qu'un matin, vers l'heure de l'adan, ou la pointe du jour, les officiers du bey ayant entendu un grand cri dans l'appartement où il couche, ordonnèrent aussitôt à ses gardes de s'y transporter. Cet appartement se trouvant fermé, ils tirèrent un coup de fusil dans la serrure, et, par ce moyen, parvinrent à ouvrir la porte. A leur entrée, ils trouvèrent le bey, qui est un homme très-fort, luttant contre ses trois mameluck,

jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas dix-sept ans. Ils ne purent que s'emparer de l'un des trois assassins, qui expira une demi-heure après avoir été pris. Les deux autres voyant l'impossibilité de s'échapper, à un signal convenu entre eux, tirèrent chacun un pistolet de leur ceinture, firent feu l'un sur l'autre, et tombèrent morts ensemble sur le carreau, au grand étonnement des spectateurs qui avaient peine à croire que la scène dont ils étaient témoins, n'eût pour acteurs que des enfans. On présuma, d'après l'action des deux derniers, que le premier avait avalé du poison à la dérobée, et que c'est ce qui l'avait fait mourir aussi promptement.

Il est arrivé aujourd'hui des lettres de l'envoyé de Venise à Pétersbourg, adressées à son frère ici. Elles annoncent la mort du prince Potemkin, dont vous ne savez peut-être pas les particularités. Ce prince a été l'un des généraux les plus heureux parmi tous ceux de sa nation qui ont commandé contre les Turcs; et, quoiqu'il eût passé presque sa vie entière dans les camps, il n'en a pas moins atteint l'âge de quatre-vingts ans. Se trouvant indisposé, il entreprit, il y a quelques semaines, un voyage de la Crimée à une autre partie de l'empire,

pour changer d'air. Il était accompagné par la comtesse Potemkin, une de ses proches parentes. Après quelques jours de route, ils descendirent un matin de leur voiture, pour prendre l'exercice de la promenade. Le prince, ne se trouvant pas bien, s'appuya sur le bras de la comtesse, et lui proposa de s'asseoir à l'ombre de quelques arbres qui étaient sur la route; à peine assis il expira.

Il a laissé des trésors immenses à l'impératrice de Russie, à qui l'on transmit aussitôt la nouvelle de sa mort. Elle apprit cet événement au moment de son lever; elle renvoya aussitôt tous ceux qui se trouvaient présens, se retira dans ses appartemens particuliers, et fut indisposée plusieurs jours. Quoique le prince Potemkin ait laissé des richesses dignes d'être acceptées par sa souveraine, il n'en a pas moins toujours vécu avec beaucoup de magnificence. Il était connu pour sa singulière prodigalité dans les fêtes qu'il donnait souvent. Peu avant sa mort, on servit chez lui un dîner dont le dessert fut orné d'un oranger tout couvert de fleurs et de fruits de la plus douce saveur. On estima que, sous le climat glacé qui l'avait vu croître, chaque orange de cet arbre avait coûté au-delà de son poids en or.

On avait répandu le bruit que Sidy Useph était allé à Tunis pour y solliciter l'appui du bey ; mais on sait maintenant qu'il est dans le Messeah, quoiqu'il ne se montre à d'autres qu'à ses confidens intimes.

On a peine, dans ce moment, à se procurer des vivres à quelque prix que ce soit. D'un autre côté, les Juifs sont si rusés, qu'ils cachent leur argent, ou bien, ils l'offrent à un intérêt si élevé, que ceux qui en ont besoin, ne peuvent pas en emprunter.

D'après de nouvelles alertes occasionées hier par les gens de Sidy Useph, le consul vénitien s'est rendu au château, et a offert au pacha le secours des forces qui se trouvent embarquées à bord de quelques galiotes vénitiennes, lesquelles ont relâché ici pour faire des provisions, et sont employées contre Tunis. Un corps bien discipliné, composé en majeure partie de Sclavons, et pourvu de munitions en suffisance, aurait pu apporter de grands changemens dans la situation intérieure du gouvernement de Tripoli. Mais, à la surprise de tout le monde, le pacha a rejeté cette offre; et, ce qui est extraordinaire, la cause de son refus paraît procéder du désir qu'il a que Sidy Useph lui succède au trône. Toutefois, il n'en convient pas ouverte-

ment, de crainte d'exciter la vengeance du bey et de ses amis.

L'épouse de Sidy Useph et son fils sont retournés au marabout, où cette princesse n'a d'autre vêtement que celui d'une Bédouine arabe, c'est-à-dire, un baracan brun. Quelle différence entre sa position actuelle et celle où elle se trouvait le jour où nous lui rendîmes visite! Elle était alors plus couverte de pierreries et d'or qu'aucune autre des princesses, et elle nous reçut avec infiniment plus de pompe que la souveraine elle-même.

Je vous ai dernièrement fait part des nouvelles atrocités commises par Muley Yesied, après son accession au trône. Heureusement pour le bonheur de ses sujets, cet être inhumain a cessé d'exister. Voici ce que nous ont raconté quelques Mores de nos amis qui arrivent de Maroc. Immédiatement après son départ de Tripoli, Muley Yesied, voyant que l'empereur était toujours résolu de punir son infâme conduite, se détermina, au moment de son arrivée sur la côte de Maroc, à prendre refuge, avec sa famille, dans l'un des sanctuaires les plus révérés des états de son père, où il avait l'assurance de n'être arrêté sous aucun prétexte. Il choisit à cet effet le marabout de *Muley Ab-*

salem ben Jensies, ou de Muley Absalem, fils de Jensies, qui est près de Tétuan, et continua son voyage vers cette partie de la côte.

Son père, l'empereur Muley Mahomet, s'était préalablement rendu à Salé pour inspecter son armée nègre, et pour la guider lui-même contre ce fils rebelle dont il n'avait pu parvenir à adoucir l'humeur féroce, malgré toute son indulgence pour lui, et les richesses immenses qu'il avait sacrifiées à son intention. Vers la fin de son voyage, l'empereur tomba malade si subitement, qu'on fut obligé de le porter en litière. Exténué de fatigue et de chagrin, il succomba sous le poids des souffrances que lui occasionait la conduite de Muley Yesied. Il mourut, le 11 avril 1790, entouré de ses officiers. Il se trouvait alors à une petite distance de Salé, près de la rivière Cherattas. Ses officiers, craignant de voir ses restes en butte à la conduite dénaturée de Muléy Yesied et de ses soldats, tinrent sa mort secrète. Ils placèrent le corps dans la même litière d'où l'empereur était descendu quelques heures auparavant, et continuèrent à lui rendre les mêmes honneurs que de son vivant.

Le lendemain, la mort de l'empereur fut proclamée à Salé, et il fut inhumé dans le pa-

lais de Robat, d'après les ordres qu'il avait donnés à ceux qui se trouvaient autour de lui au moment de sa mort. Le peuple de Maroc, frappé de terreur et d'étonnement, entendit l'effendi proclamer en grande pompe Muley Yesied empereur, le 14 avril, trois jours après la mort de son père.

Mais une nation elle-même barbare ne put pas se soumettre patiemment aux cruautés de Muley Yesied; et, aussitôt son avénement au trône, ses sujets mirent son frère Muley Ishem à la tête d'une armée destinée à agir contre lui.

Le nouvel empereur, transporté de rage et de fureur, après avoir extorqué de la manière la plus atroce des sommes immenses dans toutes les classes de ses sujets, se mit en campagne le 14 février 1792, avec une armée de trente mille hommes, pour marcher au-devant de Muley Ishem. Mais son affreuse conduite devait bientôt avoir un terme. Le jour même de son départ, il fut mortellement blessé par une flèche barbelée, partie d'une main inconnue. Il fut aussitôt ramené à son palais de Dar-Beida, à Maroc, où il arriva le même soir. Là il souffrit tous les genres de tourmens, jusqu'au moment de sa mort, qui arriva le lendemain matin. Et

le croira-t-on? il fit sacrifier durant ce court espace de temps plus d'individus, et commit plus de crimes que pendant tout le reste de sa vie.

Le lendemain, 16 février, Muley Ishem fut proclamé empereur, aux acclamations de tout le peuple. Le même jour, le corps de Muley Yesied fut porté à Messia de Maroc, dans la mosquée appelée la coba Ysheisfu, où on l'enterra. Ce prince barbare était, à ce que l'on croit, âgé de quarante-trois ans; il n'a régné que vingt-deux mois. Aussitôt après sa mort, ses femmes et ses esclaves du sexe féminin furent conduites au palais de l'empereur Muley Ishem. Parmi les premières, se trouvait la fille du cheik Saffanassa, qu'il avait enlevée de force de la maison de son père, et qui sera vraisemblablement rendue à sa famille.

Sidy Useph est de nouveau avec les Arabes. Il s'était emparé d'une grande partie des faubourgs de Tripoli : s'il les avait conservés, il eût été entièrement maître du Messeah, et aurait affamé la ville. Le pacha envoya des troupes pour l'en chasser; mais ce fut avec beaucoup de peine que l'on y parvint.

La difficulté de se procurer de l'orge est telle dans ce moment, que les chevaux du pacha et

ceux de presque toutes les personnes qui sont ici, en ont été privés, malgré la fatigue qu'ils ont éprouvée dans un combat fort opiniâtre qui a eu lieu hier dans la plaine. Au coucher du soleil, le pacha envoya plusieurs centaines d'hommes avec du canon, pour attaquer un corps ennemi qui avait pris poste dans ses propres jardins; il n'en a été chassé que tard dans la journée d'aujourd'hui.

Nous sommes restés presque jusqu'à la pointe du jour ce matin sur notre terrasse, à observer les efforts faits par les deux partis, pour se maintenir dans leurs positions respectives. — Les consuls sont allés au café Bazar. Comme nous sommes maintenant dans le ramadan, les principaux individus de la ville s'y rassemblent tous les soirs après minuit, pour prendre le café; c'est l'endroit le plus favorable où l'on puisse se rendre pour savoir des nouvelles et apprendre quelque chose de certain sur la situation actuelle du pays. Ces informations sont de la plus haute importance pour les chrétiens, dans un moment comme celui-ci.

Pendant notre station sur la terrasse, nous avons vu on ne peut mieux tout ce qui se passait dans la plaine. Il faisait une de ces belles nuits inconnues ailleurs que sur les bords de la

Méditerranée. La lumière éclatante de la lune que rehaussait encore la pureté de l'air, nous laissait apercevoir très-distinctement la majeure partie du Messeah, et tout ce qui s'y trouvait dans ce moment. Le silence le plus profond régnait dans la ville; rien ne dénotait une nuit d'agréable récréation après une longue journée de jeûne; car ordinairement on voit, pendant la durée du ramadan, les Mores dans leurs cours et sur leurs terrasses, profiter du peu d'instans de relâche qu'ils ont depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, pour faire un repas qui puisse les mettre à même de supporter l'abstinence du lendemain. La plus grande partie des habitans étaient de garde aux dehors des remparts; les autres, au lieu de se trouver selon leur coutume sur leurs terrasses, étaient retenus dans l'intérieur de leurs maisons, soit par crainte, soit par suite des ordres du pacha. On n'apercevait autre chose dans les rues que la garde de la ville avec sa meute de chiens mourant de faim, et rôdant de tous côtés pour trouver une victime qui les récompensât de leur vigilance. Près de nous, aucun autre bruit ne se faisait entendre que celui de la vague qui venait mollement se briser contre les murs de la ville. Au loin on apercevait sur la mer unie

comme une glace, les voiles blanches des navires qui passaient dans différentes directions. En opposition avec ce calme profond, on entendait les cris confus et le tiraillement continuel qui avaient lieu dans la plaine, accompagnés par le bruit du chant de guerre et celui du tambour que l'on battait continuellement pour appeler aux armes les Mores et les Arabes. Nous apercevions très-distinctement beaucoup de détachemens de cavalerie et de fantassins mores, passant avec célérité sur le sable, à la poursuite des Arabes. Le chant de mort que l'on entendait aussi sur différens points, annonçait la perte de quelque individu de marque qui venait de succomber de l'un on de l'autre côté.

L'ennemi a trouvé une grande quantité de munitions et de vivres dans les ruines du palais de Hamet-le-Grand; il s'y était posté, dans l'espoir qu'il parviendrait de là à soumettre tout le pays qui environne Tripoli. Les diverses ressources qu'il a découvertes dans ce palais, y avaient été déposées à dessein par le cyde du Messeah, lorsqu'il abandonna son poste et s'enfuit. Un More, nommé Bussnina, l'un des généraux de Sidy Useph, ne cessa toute la nuit d'assurer les assiégans, par-dessus les murs,

qu'il avait des vivres en abondance, et qu'il était inutile de l'attaquer. Quand les Mores se trouvent dans un danger imminent, ils prennent souvent les résolutions les plus désespérées, sans en attendre aucun succès. Au point du jour, Bussnina proposa à ses soldats un moyen de salut extraordinaire, qu'ils adoptèrent aussitôt. Il sortit à l'improviste du château, à la tête de moins de deux cents hommes, qui en avaient sept cents du pacha devant eux : faisant alors une décharge générale de toutes leurs armes contre leurs ennemis, ils les obligèrent à s'éloigner, et parvinrent à s'échapper par petits détachemens. Un des capitaine de Sidy Useph, renégat russe, et quatre têtes d'hommes tués dans l'affaire, sont tout ce que les troupes du pacha ont ramené. Cette escarmouche a en partie nettoyé le Messeah, et fait que le peuple de la ville peut de nouveau y aller.

L'action de cette poignée d'hommes qui sont parvenus à se faire jour au milieu d'une troupe quatre fois plus nombreuse, est un de ces exemples de courage d'un côté, et de manque de conduite de l'autre, qui arrivent ici alternativement dans l'un et l'autre parti.

Lorsqu'à cette occasion, on fit sortir de l'artillerie de la place, au lieu de faire usage de

voitures, de chevaux, ou même de chameaux pour conduire les pièces, comme cela a lieu ordinairement, chacune d'elles fut traînée hors des murs par trente esclaves, presque tous des vieillards infirmes. Comme on se l'imagine facilement, le moindre obstacle retardait tout à coup leur marche; et il fallut un temps considérable pour les conduire à leur destination. C'est là une preuve d'imprévoyance; mais en voici une de mauvaise politique. Il arriva tard, dans la soirée d'hier, quatre cents Arabes venant de Javia, et que l'on avait fait demander pour coopérer, avec les troupes du pacha, à reprendre le Messeah. Le pacha fut si mécontent de voir qu'ils fussent arrivés trop tard, qu'il leur ordonna de s'en retourner, sans vouloir leur accorder ni récompenses ni vivres. Toutefois le bey ordonna de leur délivrer des provisions pour souper; mais ils furent si mécontens de la réception qui leur avait été faite, qu'ils repartirent tous sur-le-champ. Ainsi qu'on devait s'y attendre, ils ont été rejoindre Sidy Useph, qui acquiert par là quatre cents hommes, d'abord destinés à se battre contre lui.

Le lendemain, le pacha se trouva si mal, que son médecin désespéra de sa vie. Le pacha dit aux consuls qu'il avait été empoisonné; et

il paraissait tellement soupçonner le bey de cet attentat contre ses jours, qu'à son lever personne n'osa parler à ce prince, de crainte d'offenser son père.

Hier Sidy Useph a fait entourer par son monde le grand bazar de vendredi, où l'on vend en gros de la viande, de l'huile, des légumes, et toute sorte d'autres provisions. Les acheteurs en furent chassés, et se trouvèrent heureux de pouvoir se sauver en abandonnant leurs acquisitions. Cette perte est d'autant plus fâcheuse, que l'on ne peut plus se procurer en ville aucune de ces provisions, à quelque prix que ce soit; et il est probable que nous aurons beaucoup à souffrir avant que les troubles aient cessé.

Depuis les dernières escarmouches, Sidy Useph nous a laissés assez tranquilles; il y a déjà quelques semaines que l'on n'a aperçu de ses gens. Les portes de la ville sont de nouveau ouvertes, et nous pouvons, comme autrefois, nous promener à pied et à cheval hors de son enceinte; nous n'osons pourtant nous flatter que cela durera long-temps. Pour mettre ce court instant de liberté à profit, nous avons été voir une dame grecque qu'un marchand more a amenée ici il y a peu de temps. Quelques

pierreries que nous achetâmes à celui-ci, le disposèrent à accéder au désir que les dames de notre société manifestèrent de voir la belle Grecque; notre curiosité à cet égard avait été vivement excitée par ce qu'il nous en avait dit lui-même.

Sa mère et sa tante nous reçurent. Celle-ci nous témoigna le regret qu'elle avait de ne pouvoir pas nous accompagner jusqu'à l'appartement de son neveu, parce qu'il se trouvait à la maison, et que cela eût été contre l'usage. D'un autre côté, sa mère ne pouvait pas nous accompagner non plus, par la raison que c'eût été, nous dit-elle, témoigner trop d'égards à une esclave. Ce fut donc un domestique que l'on chargea de nous introduire. La partie basse de la maison n'était pas aussi agréable que le sont ordinairement les maisons moresques; mais l'appartement particulier du marchand, placé sous la direction immédiate de la Grecque, était fort bien arrangé et richement meublé. Le marchand et sa belle esclave y étaient. Étant entrées sans qu'elle s'y attendît, nous la trouvâmes assise sur le même sofa à côté de lui; mais elle se leva aussitôt, et nous parut embarrassée comme si elle venait de pleurer. C'est une fort belle femme. Elle était on ne peut pas

plus élégamment mise, à la manière moresque. Elle se tint debout pendant tout le temps que nous fûmes avec elle, n'osant pas s'asseoir devant son maître, en présence de personnes étrangères, tandis qu'il était, lui, négligemment étendu sur un sofa de soie. Madame Tully, s'étant aperçue qu'elle était dans un état de grossesse fort avancé, fut tellement peinée de la voir aussi long-temps levée, qu'elle pria le marchand de lui dire de s'asseoir, ou qu'autrement nous allions nous retirer. Il le fit, mais non pas de manière (comme nous nous en aperçûmes) à ce qu'elle s'assît; et elle continua à se tenir debout jusqu'à ce qu'on nous présentât des parfums et des confitures. Dès que la collation fut finie, la Grecque se retira, parce qu'elle se trouvait vraisemblablement trop fatiguée pour demeurer plus long-temps dans la même posture. Quoique nous soyons dans le ramadan, et qu'il ne soit pas permis aux Mores de manger, le marchand ne pouvait pas se dispenser de nous offrir des rafraîchissemens et des parfums. Cet homme est né ici, mais il a passé presque toute sa vie à Constantinople, où il a fait une fortune considérable dans le commerce d'esclaves; aussi prit-il le ton et l'air d'un de ces traficans inhumains, lorsque

nous lui fîmes observer que comme la Grecque était très-belle, et qu'il en paraissait satisfait, il lui rendrait sans doute bientôt la liberté en l'épousant. « Oh ! non, nous répondit-il; si elle a un garçon, ce sera peut-être heureux pour elle; mais, même dans ce cas, il est possible que je veuille la vendre, et je ne le pourrais pas si je la prenais pour ma femme. » Il nous dit qu'elle n'avait pas plus de seize ans, et qu'elle avait été élevée dans une magnifique maison à Constantinople, chez une Grecque dont le métier est d'instruire des esclaves pour les vendre ensuite. Cette jeune beauté avait été enlevée dans sa patrie par des soldats turcs. La femme qui l'avait achetée à l'âge de six ans, la destinait au sérail. Elle avait été traitée chez sa maîtresse avec tous les soins imaginables, et on lui avait enseigné tous les arts d'agrément que doivent posséder les dames du grand-seigneur. Le marchand nous dit que son extrême intelligence, et la finesse de son esprit, la faisaient admirer de celles avec lesquelles elle était élevée; et que ce n'est qu'à la position difficile où s'est trouvée la femme à qui elle appartenait, qu'il doit de l'avoir eue pour la somme qu'il en a donnée, prix qu'il nous avoua ne pas être la huitième partie de ce qu'elle aurait rap-

porté, si l'occasion de la placer au sérail s'était offerte.

Nous prîmes congé du marchand, peu après que la Grecque fut sortie de l'appartement. Nous ne comptions plus la revoir ; mais nous eûmes le plaisir de la retrouver chez la mère de ce premier, à qui nous allions dire adieu. Elle nous parut tout aussi mélancolique qu'auparavant. Une dame de notre société lui adressa la parole en grec. Dès qu'elle entendit parler sa langue maternelle, elle parut se ranimer, et nous entretint d'elle-même. Elle se plaignit de son mauvais destin qui l'avait fait tomber entre les mains de ce marchand d'esclaves, comme elle l'appella, et nous confirma ce que celui-ci nous avait dit, que, si sa maîtresse eût été plus opulente, elle l'aurait gardée pour une occasion plus favorable; que, dans ce cas, elle eût peut-être été achetée pour le sérail, ou pour le harem de quelque grand officier de la Porte.

Elle nous fit observer qu'il ne lui était plus nécessaire de soigner sa toilette, puisqu'elle était désormais destinée à vivre parmi des gens qui ne faisaient aucun cas d'une mise élégante, ni même de la simple propreté. « Ma voix, mes talens en musique et en peinture, nous dit-elle, ainsi que tous les petits arts d'agrément

auxquels je me suis appliquée, sont perdus pour ce commerçant; il n'a de goût ni pour les uns ni pour les autres, parce qu'il les ignore tous. » Elle se plaignit de ce qu'il ne voulait pas la laisser aller aux bains publics, par la raison qu'il en coûtait trop pour qu'elle s'y rendît d'une manière analogue à sa fortune; aussi était-elle obligée de se lever à l'adan (le point du jour) pour se baigner, afin d'éviter l'inconvénient d'avoir autour d'elle un tas de femmes malpropres. A Constantinople, au contraire, il y avait même chez sa maîtresse de très-beaux bains, où elle allait, suivie et servie par un grand nombre d'esclaves noires qui y portaient toujours des parfums et des linges en mousseline à son usage. Elle nous dit qu'elle avait porté l'habit turc jusqu'à ce que le sort l'eût fait devenir la propriété de son nouveau maître. Il l'avait obligée d'adopter le costume moresque, et à changer le nom de Celatia, qu'elle avait porté jusqu'alors, pour celui de Mamouba. Un maboube est une pièce de monnaie turque de l'or le plus fin, et sans aucun alliage; le marchand lui avait donné ce nom comme analogue à sa personne. Elle nous apporta quelques-uns des bonnets qu'elle portait avec son costume turc. Ils nous semblèrent être de castor

d'une couleur cramoisi-clair. Ils sont de la même forme que ceux que les Mores portent ici; mais il ont de plus un gros gland de différentes espèces de soie, dont l'extrémité se termine par des paillettes; les personnes riches font usage de pierreries au lieu de paillettes. Autour de ces bonnets, on porte un large turban de mousseline peinte, ou bien d'or ou d'argent avec des bouts très-riches. Elle nous montra quelques-uns de ces turbans qu'elle avait elle-même peints et brodés de la manière la plus recherchée. Elle nous représenta sa position et celle de ses compagnes, chez la femme où elle avait été élevée, comme si heureuse qu'aucune d'entre elles ne la quittait qu'à regret, même pour entrer au sérail. Après nous être entretenues avec elle pendant quelque temps, nous la laissâmes plus gaie que nous ne l'avions trouvée. Cependant elle pleura beaucoup à notre départ, et nous pria instamment de venir la voir.

Comme les faubourgs de Tripoli continuent d'être tranquilles, nous avons fait hier une promenade à cheval du côté du couchant. Quoique nous ayons déjà souvent visité le même lieu, je ne vous ai pas encore parlé des antiquités que l'on y voit. On rencontre d'abord une de ces célèbres chaussées des Romains,

qui conduit de cette ville à Tunis; les Mores lui donnent le nom de grande route de l'Ouest. Elle n'a subi aucune espèce de changement pendant plusieurs milles en partant de Tripoli, et se trouve exactement dans le même état qu'au temps des Romains; elle est très-large et unie. Il existe aussi des débris de maisons bâties à une époque reculée; elles sont en pierre; leur construction est attribuée aux Romains, ce pays ayant été habité à différentes époques par les Carthaginois, les Phéniciens et les Vandales, et ayant fait partie des nombreuses provinces de l'empire romain. On voit tout autour de nous des ruines d'édifices érigés par chacune de ces nations; et il est facile d'indiquer encore aujourd'hui ce qui composait jadis le territoire de Tripoli. Des trois villes célèbres de Leptis, Magna-Sabrata et Oea, qui donnèrent le nom de Tripoli à cette ville, il n'y a plus que l'emplacement de cette dernière qui soit habité. Mais les ruines de Leptis, celles des villes et des fortifications des Vandales que l'on voit de là, ainsi que les vestiges de Sabrata, existent encore. A Tripoli, le magnifique arc de triomphe dont je vous ai donné la description, et quelques autres anti-

quités, rappellent le souvenir de ses anciens habitans (1).

Il existe une partie de la grande route occidentale de Tunis à Tripoli qu'on ne peut suivre sans courir le danger d'être attaqué par les bêtes féroces, malgré toutes les précautions que l'on prend pour prévenir leur approche. Il n'y a pas long-temps qu'un Sicilien, qui est médecin du pacha, a exécuté par terre ce périlleux voyage avec sa femme et deux enfans. Il se joignit pour cela à une immense caravane; c'était la seule voie sûre qu'il eût pour se rendre ici. Une de

(1) Le sol, entre Tripoli et Tunis, est enrichi d'immenses trésors, enfouis par des Arabes, des Mores, des Turcs. Ils en usent ainsi pour mettre leurs richesses en sûreté contre la volonté de leurs maîtres despotes, pour les soustraire à la rapacité de leurs ennemis, ou les cacher dans les momens de peste, lorsqu'affaiblis par la maladie ils se sentent hors d'état de se défendre contre ceux qui pourraient être tentés de profiter de leur position. Comme il n'y a alors que le chef de la famille, ou le chef de la tribu, qui sache où ces richesses sont déposées, il arrive souvent qu'il meurt sans avoir désigné l'endroit. Cette coutume extraordinaire existe dans presque toute l'Afrique, dont le sein renferme ainsi une foule de choses précieuses, et d'immenses sommes d'argent, qui sont enterrées depuis des siècles, et qui peut-être ne se retrouveront jamais.

ces caravanes consistant en quatre ou cinq cents personnes, et qui s'accroît bientôt après son départ, de manière à former dix fois ce nombre, part chaque année de Tunis pour aller acheter des esclaves en Guinée. Il arrive souvent que tous ces individus périssent par suite des dangers et des fatigues de la route. Quelquefois aussi ils sont ensevelis pour toujours sous des montagnes de sable.

Le médecin sicilien nous a souvent dépeint la tristesse des forêts immenses qu'il avait traversées, et où les rugissemens continuels des animaux féroces, excités par l'odeur des bestiaux qui étaient dans la caravane, augmentaient à mesure qu'elle approchait de leurs horribles repaires. La caravane fut de temps à autre obligée de s'arrêter plusieurs jours près de ces bois, afin de n'être pas surprise par l'ouragan, dans le désert qu'elle était à la veille de traverser. Ceux qui fréquentent les déserts prévoient, à l'aspect des cieux, ces vents mortels plusieurs heures avant qu'ils ne viennent à souffler. Les tentes n'étaient pas plus tôt dressées, qu'un bruit particulier qui se faisait entendre dans la forêt, indiquait que ses terribles hôtes en gagnaient la lisière, pour de là se jeter sur leur proie aussitôt que le moment propice s'offrirait. Le

jour on n'entendait pas le rugissement du lion; mais aussitôt que l'obscurité venait, de continuels murmures annonçaient son approche. Sa voix venant à s'élever, résonnait comme les éclats de la foudre au milieu du silence de la nuit. Dans l'après-midi on apercevait la panthère et le tigre s'approchant de la caravane insensiblement et par de fréquens détours. On plaçait d'abord au centre de celle-ci les tentes où étaient les femmes, les enfans, et les troupeaux de moutons; venaient ensuite les bestiaux, et enfin les chameaux, les chevaux et les chiens. Un cercle de feux que l'on tenait continuellement allumés pendant toute la nuit, environnait la caravane entière. Dès que l'un de ces feux commençait à s'éteindre, on entendait aussitôt le lion s'approcher davantage de la caravane. A son rugissement, les moutons tremblaient comme s'ils eussent eu la fièvre; les chevaux, sans oser remuer, étaient à l'instant même couverts d'une sueur produite par la frayeur qu'ils éprouvaient. Les cris des bestiaux étaient on ne peut pas plus pénibles. Les chiens se levaient dans toutes les parties de la caravane, et se réunissant sur un seul point, semblaient vouloir effrayer par leurs aboiemens réunis leur redoutable ennemi, dont rien cependant

ne pouvait les débarrasser que la brillante clarté du feu.

Deux fois pendant ce voyage le lion parvint à saisir sa proie aux yeux des spectateurs effrayés, et malgré qu'ils lui eussent tiré plusieurs coups de fusil pour l'éloigner. Ce fut chaque fois un mouton qu'il emporta. Heureusement pour les voyageurs, que cet animal est le mets favori du lion ; car bien qu'il passât auprès de leurs chevaux, de leurs chameaux et de leurs bestiaux, et qu'il se trouvât au milieu de leurs tentes, il se contenta cependant d'un mouton. Le médecin nous dit qu'un tigre eût causé beaucoup plus d'effroi, vu qu'il préfère la chair humaine.

Pour en revenir à notre promenade dans cette partie du Messeah où commence la grande route de l'occident, nous remarquâmes différens espaces dont l'apparence était tout-à-fait singulière. Le sol semblait être partout couvert du plus beau cristal taillé ; la lumière du soleil, qui réfléchissait alors dessus, produisait le même effet que sur des pierres précieuses. Les Mores, ainsi que nous, donnent le nom de soude à la plante qui offre ce coup d'œil extraordinaire ; ils en font des cendres qu'ils emploient dans la fabrication du savon. Les Mores la ramassent et la brûlent sur la côte ; et les chrétiens paient

au pacha un droit pour leur permettre de l'exporter. Elle forme une branche considérable de commerce entre cette ville et l'Europe. Quoique la soude vienne dans ce pays, on ne fait cependant pas de savon à Tripoli. Tout celui que l'on consomme est apporté dans des jarres de Tunis où il se fabrique. Il s'ensuit que cette dernière ville gagne beaucoup à ce commerce.

Nous vîmes dans les champs, parmi la soude, beaucoup de ces sauterelles dont les nuées à l'époque actuelle obscurcissent souvent l'éclat du soleil en Égypte. Elles ressemblent à nos sauterelles d'Europe, mais elles sont beaucoup plus grandes et plus grosses, et sont d'une couleur brun-clair. Quoique fort heureusement pour ce pays elles y fassent moins de dégât qu'en Égypte, elles n'en occasionent pas moins souvent de vives craintes aux Mores qui craignent singulièrement de les voir se multiplier.

Nous avons été quelques semaines sans entendre parler de Sidy Useph. On s'attend cependant à le voir paraître d'un instant à l'autre, puisque les Mores qui reviennent du Messeah disent avoir aperçu des détachemens de cavalerie dans les sables.

Fataisi, le fameux marabout de Sidy Useph, est arrivé aujourd'hui avec des lettres pour le

pacha. Mais comme, d'après sa dernière tentative contre le bey, on ne lui a pas permis d'entrer en ville, et de remettre lui-même les lettres dont il était porteur, il n'a pas voulu s'en dessaisir. Il les a remportées, en disant que Sidy Useph, voyant qu'on n'avait pas voulu ouvrir ses dépêches, considérerait cette résolution comme le signal de la reprise des hostilités, et que ce prince attendait de Tunis des renforts, qui étaient déjà en route. Cet après-midi, nous avons vu à l'ouest un corps nombreux de cavalerie appartenant à Sidy Useph.

Les Vénitiens ont offert une seconde fois leur secours au pacha, qui les a de nouveau refusés. Les galiotes vénitiennes ont en conséquence mis à la voile, il y a déjà quelques semaines; elles ont emporté des autruches, des antilopes, et des perroquets, que le consul envoie en présent au doge.

Il y a long-temps que j'ai lu que l'autruche mangeait du fer. Nous venons d'avoir la preuve qu'elle le peut effectivement, mais sans pouvoir cependant le digérer. Voici ce dont nous avons été témoins. Durant le temps que les autruches dont il vient d'être question, se trouvaient dans la maison du consul de Venise, quelques jours avant de les embarquer, une

des personnes de la famille s'aperçut qu'il lui manquait une tabatière d'argent. Peu après l'embarquement des autruches, il en mourut une. Le capitaine du navire, qui en regrettait la perte, voulut s'assurer de la cause de sa mort, et la fit ouvrir. On trouva dans son estomac des morceaux de lanterne, des clous, des clefs, et enfin la tabatière, que, d'après sa grandeur et sa forme, l'autruche n'avait pas pu digerer, et qui par conséquent l'avait fait mourir.

Quand les Arabes vont à la chasse de ces oiseaux, ils n'emportent avec eux d'autres provisions que du froment imbibé dans de l'eau. C'est le seul aliment qu'ils prennent jusqu'à ce qu'ils attrapent une autruche. Quand ils y sont parvenus, ils font rôtir sa chair, s'en nourrissent tout le reste de la chasse, et se réjouissent d'avance de tout l'argent que doivent leur procurer ses plumes. Les Arabes suivent une autruche quelquefois pendant six ou sept jours de suite; elle est alors si fortement épuisée par la faim et la fatigue, qu'elle se laisse facilement prendre. Ses plumes sont regardées comme un ample dédommagement de la peine que l'on prend pour se les procurer. Les plus belles, sans aucun apprêt, se vendent ici d'un à trois sequins. L'autruche, lorsqu'elle est poursuivie, emploie contre ses

ennemis un expédient assez ingénieux, et qui souvent lui réussit. Elle rejette derrière elle en marchant les pierres qui se trouvent sur son chemin, et blesse et tue même quelquefois ainsi les chiens qui sont à sa poursuite. L'autruche court avec la vitesse d'un cheval au galop. Ces prodigieux oiseaux sont trop lourds pour voler, mais leurs ailes leur servent comme de voiles; et ils semblent glisser sur le sable lorsqu'ils sont poursuivis. Il y a quelque temps, nous en fîmes accommoder un par pure curiosité. La partie la plus délicate de son corps ressemble à du bœuf. Un seul de ses œufs suffit pour faire trois plats d'omelette; mais l'odeur et le goût d'un pareil mets sont loin d'être engageans. On fit, d'un autre œuf, des gâteaux que l'on mit frire, et qui avaient un goût de galette. Toutefois il nous fut impossible de manger ni de l'un ni de l'autre, et nous en cédâmes notre part à quelques Mores de notre société, pour lesquels ces œufs paraissent être un régal.

Comme le pacha et le bey sont dans la crainte continuelle des attaques de Sidy Useph, ils sont obligés d'avoir toujours un certain nombre d'Arabes à lui opposer. Cette nécessité occasione une énorme dépense, et contrarie singulièrement les habitans, parce que les ma-

nières des Arabes s'accordent mieux avec les habitudes de leur vie errante, qu'avec celles des peuples des villes. Les libertés qu'ils se permettent souvent ici, donnent lieu à de sérieuses rixes entre eux et les Tripolitains.

Malgré tous les frais extraordinaires auxquels le bey est obligé dans ce moment, il ne reçoit que peu de chose ou même rien du pacha, et cependant il n'a pas la cruauté de forcer ses sujets à lui procurer, à leurs dépens, ce qui lui est nécessaire. Tout ce qu'il a levé jusqu'à présent sur le peuple, l'a été d'une manière si douce, que l'on ne se croit pas sous l'obéissance d'un prince more. Il s'est trouvé tellement embarrassé aujourd'hui, qu'après avoir été dans une véritable détresse pendant plusieurs semaines, il s'est déterminé à réunir les consuls pour les prier de lever une contribution, ou de faire un emprunt à quelque terme que ce fût. Mais quelques-uns de ses amis lui conseillèrent de renoncer à ce projet, et d'obliger les Juifs qui ont refusé de lui prêter plus long-temps de l'argent, à lui ouvrir leurs caisses. Comme il n'y a encore rien de déterminé à cet égard, les gens du bey parcourent la ville pour tâcher de trouver des provisions pour sa famille, de l'orge pour ses chevaux, et des vivres pour les

Arabes. On s'attend à tout moment à voir ces derniers, qui sont campés autour des murs, se révolter et partir, attendu le retard que l'on met à leur procurer ce qui leur est nécessaire. Nous saurons dans quelques heures à quoi nous en tenir à cet égard.

Pour que vous puissiez en attendant vous faire une idée des alarmes dans lesquelles les chrétiens vivent maintenant ici, il faut que vous sachiez que nous nous réunissons tous alternativement les uns chez les autres. Comme les maisons consulaires sont très-bien gardées, et qu'il s'y trouve toujours un grand nombre de domestiques, elles sont considérées comme très-sûres.

La réunion n'ayant pas lieu ce soir chez nous, je m'y trouvai seule avec une autre dame. Un domestique qui se tenait auprès de nous pendant que nous prenions le thé, disparut tout à coup de la chambre. Un instant après nous entendîmes un bruit extraordinaire dans le bas de la maison; et comme nous distinguions plus particulièrement la voix d'un de nos domestiques grecs, nous en conclûmes qu'il y avait une querelle entre les Mores et lui. Nous en fûmes très-effrayées, parce que, connaissant le caractère vindicatif des Grecs

en général, nous craignîmes qu'il ne fût arrivé quelque accident. Nous étant informées aussitôt de la cause de tout ce bruit, nous sûmes que vingt-cinq Mores étaient entrés dans le skiffar, et qu'un nombre deux fois plus considérable cherchait à s'introduire dans la maison. La garde qui était dans le skiffar fit fermer la porte sur ceux qui se trouvaient entrés, afin d'empêcher qu'il ne s'en introduisît davantage. Le premier individu que nous aperçûmes fut un More qui était transporté de la plus vive colère, et qui avait dans la main un couteau à moitié plié qu'il cherchait à redresser le long du mur auprès duquel il se tenait. Le désordre fut d'abord si grand, qu'il n'y eut pas possibilité de savoir si les hommes qui remplissaient le skiffar, étaient amis ou ennemis de celui-ci. Nous n'étions pas encore remises de notre première surprise quand un nouveau bruit se fit entendre au dehors. On annonça l'arrivée du consul. A cette nouvelle les Mores sortirent aussitôt de la maison, et se retirèrent de devant la porte. Il ne resta que celui qui était entré le premier, et qui, pâle et dans le plus affreux état, faisait encore ses efforts pour redresser son couteau. Pendant qu'il cherchait à expliquer qui il était, ce que l'agitation où

il se trouvait ne lui permettait pas de faire, son maître se présenta ; c'était Sidy Mahmoud, petit-fils du pacha. Celui-ci demanda aussitôt au consul s'il voulait sauver son domestique de confiance (en montrant l'homme en question). Il le pria instamment de permettre qu'il restât dans la maison où il serait en sûreté même contre les gardes du pacha, jusqu'à ce qu'il eût fait quelques démarches en sa faveur. Sidy Mahmoud assura le consul que son domestique n'était pas l'agresseur, et qu'il était tout-à-fait excusable dans la rixe qui venait d'avoir lieu. Pendant qu'il parlait, on vint dire que l'individu que ce premier avait poignardé était expirant ; Sidy Mahmoud renouvela alors ses instances auprès de M. Tully ; mais celui-ci lui répondit que son domestique serait remis entre les mains de ceux qui le cherchaient, dès que son antagoniste serait expiré ; que cependant il lui était libre de l'emmener ; mais qu'il fallait qu'il le fît sur-le-champ pendant que le moribond vivait encore. Sidy Mahmoud se préparait en conséquence à suivre ce conseil, lorsque le fils du duganire, qui l'avait accompagné, lui dit qu'il compromettait trop sa personne en agissant ainsi, outre qu'il encourrait sûrement le déplaisir du pacha. Il l'engagea à

l'attendre quelques instans, en l'assurant qu'il reviendrait immédiatement avec assez de monde pour tirer le domestique hors de ce mauvais pas, et sans qu'il eût besoin de s'en mêler. Il revint, comme il l'avait promis, avec plusieurs hommes armés; il était enveloppé d'un baracan noir. Ayant remis au domestique un autre couteau et deux pistolets, il le plaça au milieu de ceux qu'il avait amenés, et ils sortirent tous ensemble. Sidy Mahmoud, après nous avoir fait beaucoup d'excuses du désordre que cette scène avait occasioné, retourna chez lui.

Sécheresse à Tripoli. — Mort d'Hadgi Abderrahman. — Affliction de sa famille. — Visite des consuls à la famille d'Abderrahman. — Lamentations funèbres. — Dîner à la cour, dans le goût turc. — Portrait de lady Hamilton. — Détails intéressans sur Sélima et Sidy Mahmoud. — Sidy Mahmoud nommé ambassadeur. — Dissipation de la cour de Naples. — Raccommodement de Sélima et de Mahmoud. — Cérémonial de deuil d'une veuve.

Les différentes saisons ont été d'une sécheresse extraordinaire à Tripoli, depuis ces deux dernières années; mais jamais le manque de pluie ne nous a autant frappés qu'aujourd'hui. Plusieurs Mores revenant des sables ont expiré faute d'un verre d'eau, à la suite d'un fort vent de terre, qui a soufflé avec une chaleur toujours croissante pendant les cinq jours qui viennent de s'écouler. Aujourd'hui quatre personnes sont réellement mortes de soif; elles faisaient partie d'une caravane qui arrive du désert, et ont rendu le dernier soupir à quelques pas de la ville. Il n'est pas tombé une seule goutte d'eau depuis plusieurs mois; cette excessive sécheresse est cause que la grande chaleur est souvent fatale. L'atmosphère est tellement embrasée que les

insectes ne peuvent plus y résister ; on les voit tomber de toute part sans vie. Il n'est pas extraordinaire ici de voir ces vents souffler pendant trois ou quatre jours de suite. S'ils continuent plus long-temps, la chaleur, qui est alors horrible, augmente jusqu'au neuvième, même jusqu'au dixième jour, et rend la respiration difficile au point d'occasioner la mort. Jamais, depuis que nous sommes à Tripoli, nous n'avons vu ces vents régner avec autant de force qu'à présent. Presque tous les Mores portent, lorsqu'ils sortent, un mouchoir de soie sur la figure. Ils préservent ainsi leurs yeux du sable brûlant que le vent soulève en nuages assez épais pour obscurcir, par intervalles, l'azur du ciel et la clarté du soleil.

C'est surtout dans ce moment critique que les ruines d'un bel aquéduc, qui se trouve près des murs de la ville, accusent la coupable négligence des Mores. Il conduisait abondamment de l'eau à la ville, et a été, pendant tout le règne de Hamet-le-Grand, entretenu dans le meilleur état ; mais depuis notre arrivée ici on l'a laissé tomber insensiblement, quoiqu'il parût assez facile de le réparer. Telle est l'insouciance des Mores. Ils ne songent jamais à réparer, et vous les voyez souvent bâtir sur des

décombres, plutôt que de prendre la peine de les déplacer. Cette apathie ne se borne pas aux Mores de Tripoli. En Égypte, quelques-uns de leurs plus beaux ports sont détruits, et les autres se détruisent journellement faute d'être entretenus. Depuis l'abandon de l'aquéduc en question, Tripoli n'a d'autre eau que celle amassée dans les citernes, provenant des eaux pluviales, lesquelles, sous le rapport du goût, de la limpidité et de la fraîcheur, ne le cèdent à quelque autre que ce soit.

Il y a quelques jours que l'on a reçu de Maroc, la triste nouvelle de la mort de l'ambassadeur Hadgi Abderrahman. Il est sincèrement regretté par tous ceux qui le connaissaient, chrétiens et Mores. D'après l'étiquette de ce pays, chacun a été immédiatement rendre visite à sa famille inconsolable.

Si je ne vous faisais pas une description exacte de tout ce qui a eu lieu dans cette occasion, vous ne pourriez ni vous faire une idée d'une scène aussi extraordinaire et aussi mélancolique que celle dont nous fûmes témoins, ni croire qu'il puisse exister des coutumes aussi barbares, parmi un peuple qui n'est pas sans civilisation.

Lorsque nous entrâmes dans la maison, nous la trouvâmes remplie d'un nombre immense

de personnes en deuil. Les sœurs de l'ambassadeur et ses autres parentes étaient de ce nombre. Sa veuve et ses filles étaient dans un tel état d'affliction et de désespoir, qu'elles n'étaient plus reconnaissables. Lilla Amnani pleurait sur un cercueil élevé au milieu de la cour, qui était, à cet effet, couvert de tentures. Il y avait, autour du cercueil, des esclaves noires qui joignaient leurs larmes à celles de leur maîtresse. Aussitôt qu'elle nous aperçut, elle vint au-devant de nous, mais elle tomba à l'instant même sans connaissance, et fut transportée dans son appartement. Elle avait, ainsi que Lilla Uducia, fille aînée d'Abderrahman, la tête poudrée de cendres; mais Fatima, la plus jeune, en était presque couverte. L'affliction de cette famille, qu'augmentaient encore les cris affreux de ses amis et des étrangers qui se trouvaient présens, offrait le spectacle le plus pénible.

J'aime à me persuader que l'habitude de ces scènes d'affliction, en rend l'effet moins douloureux, et que le grand nombre de femmes que nous vîmes dans cette occasion, n'étaient pas toutes aussi profondément affligées que l'on eût d'abord été porté à le croire. Il en est cependant beaucoup qui, d'après leur extrême sensibilité, et le tendre attachement qu'elles por-

taient à celui ou celle dont elles ont à déplorer la perte, sont souvent hors d'état de supporter d'aussi fortes émotions. On en voit qui succombent à l'instant même sous le poids de leur affliction, ou bien qui traînent une vie languissante le reste de leurs jours.

Les lamentations des domestiques, des esclaves et des femmes louées pour la circonstance, étaient horribles : elles se déchiraient les veines des tempes avec leurs ongles, et arrosaient le cercueil du sang qui en découlait, en répétant le chant de mort auquel elles mêlaient le mélancolique récit de tout ce qu'elles avaient pu apprendre sur la mort d'Abderrahman; elles terminaient chaque reprise qu'elles faisaient par leur luguble cri, de *voulliah-vou !* que répétaient tous ceux qui étaient présens.

Les proches parens du défunt manifestaient leurs regrets sans aucune discontinuation. Cet affaissement auquel la nature cède enfin lorsqu'elle est épuisée, se changea même en d'affreuses angoisses, par l'importune sensibilité de chaque assistante. Plusieurs d'entre elles s'approchèrent de la veuve d'Abderrahman et de sa fille aînée, les prirent tour à tour dans leurs bras, et poussèrent les cris les plus lamentables, jusqu'à ce que ces deux infortunées, accablées

de douleur, tombèrent de leurs bras sur le plancher.

Incapables de soutenir plus long-temps la vue d'un pareil spectacle, nous sortîmes de chez Abderrahman une petite heure après y être entrées, en promettant d'y revenir le lendemain matin, ce dont nous ne pouvions nous dispenser. A notre départ de la maison, Lilla Amnani fut conduite par ses suivantes dans le skiffar, au devant de Sidy Hamed, fils d'Abderrahman, qui venait pour embrasser sa mère. Il se jeta à son cou, pleura, et chercha à la consoler de la manière la plus tendre et la plus affectueuse. Combien ses consolations contrastaient avec celles qu'elle venait de recevoir !

Lilla Amnani était venue au-devant de lui, parce qu'il ne lui était pas permis de s'avancer dans la maison au-delà du skiffar; car bien que les femmes d'un ordre inférieur eussent pu se voiler lors de son passage, il ne pouvait pas entrer dans la maison, à cause des femmes de distinction qui s'y trouvaient réunies pour pleurer son père.

Comme nous l'avions promis, nous y retournâmes le lendemain matin, dans l'espoir que nous trouverions Lilla Amnani et Lilla Uducia un peu plus tranquilles; mais, loin de là,

elles étaient encore plus agitées que la veille. La première que nous aperçûmes, fut Lilla Uducia ; elle était horriblement changée. Ses tempes n'étaient pas déchirées comme celles des pleureuses, mais ses traits étaient entièrement défigurés par la douleur. Ses cheveux tombaient sur ses épaules dans le plus grand désordre; elle était pâle et avait l'air très-souffrant; et, comme elle n'avait pas la force de se soutenir, elle s'appuyait sur ses esclaves. Elle nous conduisit à un appartement où nous trouvâmes Lilla Amnani et sa fille, qui avait veillé la nuit entière, et paraissait fort mal à l'aise. Il y avait peu de temps que nous étions avec elles, lorsqu'elles nous quittèrent pour aller pleurer sur le cercueil. Nous cherchâmes à les en détourner; mais tout ce que nous fîmes pour cela, ne put les détourner de ce qu'elles regardaient comme un devoir. Elles voulurent elles-mêmes chercher à empêcher Lilla Fatima, fille de Lilla Amnani, de les accompagner. Leur principal motif pour cela, était que cette jeune personne, n'étant pas mariée, se trouvait obligée d'avoir sur la figure un mouchoir de soie, afin de ne pas se laisser voir aux étrangères, et que l'excessive chaleur lui aurait à peine permis de le supporter. Toutefois elle insista pour y

aller, en promettant de revenir promptement; mais, lorsqu'on voulut la faire retirer d'auprès du cercueil, elle se jeta dessus et le tint embrassé. Comme alors il eût été sacrilége de vouloir l'en arracher, elles se virent forcées de l'y laisser jusqu'à ce qu'enfin elles se fussent aperçues qu'elle était évanouie. Elles la transportèrent aussitôt à l'appartement de sa mère, où celle-ci et Lilla Uducia pleurèrent long-temps à ses côtés avant qu'elle reprît connaissance. Vous aurez peut-être quelque difficulté à me croire quand je vous dirai qu'à peine fut-elle revenue à elle, qu'une dame more de distinction, amie de la famille, qui se trouvait auprès d'elle, se mit à l'entretenir sur la manière dont son père se trouvait dans la tombe; elle la lui dépeignit dans le langage figuré, avec les couleurs les plus sombres. Elle lui dit que ses paupières étaient fermées pour toujours, sa belle barbe négligée et en désordre, les conduits de ses oreilles remplis de sable, et d'autres propos de ce genre, tous de nature à égarer l'esprit de l'infortunée à qui ils s'adressaient; aussi perdit-elle une seconde fois connaissance, à la fin du discours de son amie.

Voici quelques autres particularités arrivées dans cette circonstance: quand la nouvelle de

la mort de l'ambassadeur fut reçue au château, le pacha, pour prouver l'amitié qu'il portait à Abderrahman, et le cas qu'il faisait de sa famille, envoya ses femmes noires et ses esclaves à la maison d'Abderrahman, avec ordre de crier toutes ensemble à l'instant où elles arriveraient dans la cour; ce qu'elles exécutèrent. Lilla Amnani et Lilla Uducia, entendant ce bruit, sortirent aussitôt de leurs appartemens pour s'informer d'où il provenait. Lilla Amnani se vit entourée à l'instant même par les femmes noires qui, après lui avoir arraché son baracan, le jetèrent par terre avec fureur. Elles détachèrent ensuite ses boucles d'oreille, les jetèrent aussi par terre, et lui ayant enfin arraché toutes les pierreries qu'elle avait sur elle, elles prononcèrent ces mots: « Criez pour votre mari! criez pour votre père! dirent-elles à Lilla Uducia, qui était restée immobile, criez pour l'ambassadeur, il est mort! » Ces femmes firent retentir ensuite toutes ensemble les lamentations ordinaires de *voulliah-vou!!* Ce fut ainsi que Lilla Amnani et Lilla Uducia reçurent la première nouvelle de la perte qu'elles avaient faite.

Quand nous les avons quittées aujourd'hui, elles étaient, ainsi que toute la famille, à pleu-

rer sur trois cercueils placés dans différens endroits de la maison. Lilla Fatima, ne pouvant plus supporter de mouchoir sur son visage, fit placer un cercueil dans son appartement, et resta à se lamenter dessus, avec ses esclaves et ses autres suivantes; Lilla Amnani et Lilla Uducia, avec quelques dames du château, pleuraient dans l'appartement de Lilla Amnani; toutes les autres étaient réunies autour du premier cercueil que nous avions vu dans la cour.

Il y a quelque temps que ces effrayantes lamentations duraient sept jours; elles sont maintenant réduites à trois. Combien il serait plus heureux pour les infortunées qu'elles concernent, qu'elles fussent entièrement abolies! Quand toutes les cérémonies seront finies, un dîner sera préparé pour tous ceux qui voudront en venir prendre leur part. La famille d'Abderrahman envoie aujourd'hui une grande quantité de pain et d'huile aux marabouts ou mosquées, comme une offrande pour le repos du défunt. Ce soir on doit apprêter le souper du tombeau, lequel sera distribué par portions aux pauvres, qui, en pareil cas, s'assemblent toujours en grand nombre aux portes des maisons.

Nous avons été voir aujourd'hui la famille royale, ce que nous n'avions pas fait depuis

plusieurs mois, à cause des troubles du château qui en rendaient la fréquentation presque impossible aux chrétiens.

Nous avons trouvé à Lilla Halluma et aux princesses, un air assez satisfait; et quoique nous n'eussions intention que de leur faire une courte visite, elles nous ont cependant retenues jusqu'après le coucher du soleil. Le pacha et le bey sont venus individuellement chez Lilla Halluma. Le pacha y est resté jusqu'au moment du dîner auquel il dispense Lilla Halluma d'assister, malgré l'usage du pays, qui veut que la femme se tienne auprès de son mari lorsqu'il prend ses repas. La société du pacha se compose presque toujours, dans cette circonstance, de ses femmes noires et de sa favorite juive, la reine Esther.

Peu après la sortie du pacha et du bey, on a servi une collation dans la galerie couverte qui est vis-à-vis de l'appartement de Lilla Halluma. Comme la société ne se composait alors que de Lilla Halluma, des trois princesses et de notre famille, nous avons eu le plaisir de les voir toutes s'asseoir avec nous, ce qui n'arrive pas lorsqu'il y a quelques dames mores à table, parce qu'il n'est pas reçu que la souveraine mange avec ses sujettes. Lilla Halluma se borne alors

à se promener autour des tables, suivie des princesses, et à s'entretenir alternativement avec chaque convive. Son urbanité et ses manières ont été, comme de coutume, aussi distinguées qu'aimables; et il n'est pas de princesse en Europe qui possède de plus éminentes qualités qu'elle. Elle a un autre avantage, c'est que la duplicité des cours ne fait pas partie de son caractère. Vous eussiez souri de nous voir assises à terre sur de riches coussins, autour d'une table d'ivoire incrustée d'argent, ayant à peine un pied de hauteur, abondamment fournie de cuillères de corail, d'ivoire, de nacre de perle, d'écaille de tortue, presque toutes garnies de perles et de pierres précieuses. Mais, selon l'usage, nous n'avions ni couteaux, ni fourchettes, ni assiettes.

Le nombre des femmes qui nous servaient, excédait de beaucoup celui des personnes de la société. Il y avait derrière chacune de nous deux ou trois esclaves noires qui nous présentaient des serviettes brodées en or, et des eaux de senteur en profusion.

La table a constamment été couverte de quarante à cinquante plats, qu'une esclave enlève à tour de rôle pour les présenter à chaque convive. Mais aujourd'hui Lilla Halluma, voulant

que les mets fussent offerts chauds, ordonna de les servir à la véritable manière turque. On n'apporta, en conséquence, qu'un plat à la fois, et le nombre en fut si grand, qu'il me serait assez difficile de le fixer au juste. C'est une méthode très-lente et qui nous a retenues fort long-temps à table.

A côté de celle où nous étions, il s'en trouvait une autre sur laquelle on remarquait, parmi des fruits secs et verts et divers sorbets tenant lieu de vin, quelques boîtes de Constantinople, d'Égypte et de ce pays, renfermant des confitures et des breuvages légers, préparés de différentes manières. Au nombre des conserves se trouvaient de la fleur d'orange et de citron, des amandes de cacao, et du jus de plusieurs fruits converti en gâteaux.

Des anecdotes, toutes imaginaires et ayant quelques rapports avec les contes arabes, égayaient, non pas chaque verre de vin, mais de sorbet. Diverses pièces de porcelaine et d'autres ornemens du dessert furent le sujet de quelques observations intéressantes. Lilla Halluma nous fit remarquer plusieurs vases de porcelaine contenant de la fleur d'orange confite. Ces vases, de la plus grande beauté, étaient, dit-elle, un présent de son petit-fils Sidy Mahmoud, et en

même temps un don du prophète, puisqu'ils servent à lui rappeler combien elle a été en danger de le perdre, au moment où il lui en faisait l'acquisition à Naples. Vous saurez qu'à cette époque ce jeune prince fit, dans cette ville, la connaissance de lady Hamilton, dont il rapporta ici le portrait enrichi de diamans. Lilla Halluma, qui est extrêmement pieuse, frémit encore en songeant à quel danger fut exposée la croyance de son petit-fils dans cette occasion, et pria la princesse, qui se trouvait à côté d'elle, de nous raconter cette histoire; ce qu'elle fit à peu près de la manière suivante :

« Quand Sidy Mahmoud partit d'ici pour se rendre à Naples comme ambassadeur, il était fiancé à une jeune dame d'extraction turque, nommée Sélima. Le regret qu'il eut de l'avoir oubliée faillit lui coûter la vie, lors de son retour à Tripoli. Vous me demanderez peut-être d'où provenait un sentiment aussi tendre pour Sélima, que, d'après les lois de son pays, il n'avait pu voir avant la célébration de son mariage avec elle : mais je vous repondrai à cela que, malgré les sévères restrictions du prophète Mahomet à cet égard, et l'état retiré où les femmes vivent ici, les futurs époux parviennent quelquefois, par le moyen d'émissaires que

l'on se procure toujours facilement dans ce pays avec de l'argent, à se voir à une certaine distance, et même à connaître les sentimens l'un de l'autre, quoique d'ailleurs une semblable tentative soit toujours difficile et dangereuse. Il arrive souvent que, malgré les engagemens contractés entre les partis, ils éprouvent une telle répugnance à s'unir, qu'ils sacrifient plutôt la vie et la fortune, que de se soumettre à un mariage que leurs parens ont quelquefois arrangé au moment même de leur naissance. Sidy Mahmoud, soumis aux idées et aux usages de son pays, se vit avec indifférence fiancé à une étrangère. Il apprit que la dame était jeune et belle; il savait qu'elle était riche, et il crut inutile de prendre d'autres renseignemens. Il n'en était pas de même de celle qui lui était destinée. Elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour connaître son caractère, et voir sa personne. Elle fut bientôt satisfaite sur ce double rapport, et charmée de trouver que l'un et l'autre surpassaient tout ce que son imagination s'était plu à créer. Mais, après avoir vu que Sidy Mahmoud était loin de témoigner la même curiosité à son égard, Sélima devint mélancolique; elle fut même offensée de la froideur de sa conduite, si fort éloignée de sa manière de sentir.

» Sidy Mahmoud accompagnait ordinairement le bey dans ses courses sur le sable. La route qu'ils suivaient, passait auprès de la demeure de Sélima. Du moment où elle sut qu'elle était destinée à Sidy Mahmoud, elle chercha tous les moyens de le voir, en se plaçant dans le golphor de son père; ce qui exigeait une extrême circonspection, parce qu'il est défendu aux dames d'entrer dans ces appartemens; mais c'est une défense que l'on sait qu'elles enfreignent souvent. C'est de là que Sélima voyait souvent le bey et Sidy Mahmoud passer tranquillement sous les murs du jardin de son père, et où ce dernier aurait facilement pu apercevoir celle qui lui était promise, s'il en avait eu la moindre envie. Un jour, entre autres, le bey s'arrêta long-temps à causer avec le père de Sélima, qui l'avait accompagné à la promenade. Sélima, pleine d'agitation, observait chaque regard de Sidy Mahmoud; mais il ne leva pas une seule fois les yeux vers l'édifice où elle était, il ne jeta pas un seul regard sur les jalousies du golphor. Sélima, trop souvent trompée par le peu de curiosité qu'il témoignait, fut enfin retenue chez elle, et hors d'état de se rendre au golphor. En vain tous les derviches de Tripoli furent consultés sur la santé de Sé-

lima, qui déclinait chaque jour. On sacrifia des agneaux; de l'huile et des provisions furent offertes aux mosquées. Des sentences, extraites de l'Alcoran par la main sacrée de l'iman, furent réduites en cendre, mêlées avec du vin et bues par la belle malade; mais tout fut inutile : la fraîcheur de Sélima disparut; bientôt elle fut sérieusement indisposée, et ne reçut plus que ses parentes les plus proches. On craignait pour sa vie : on conçut enfin un projet ingénieux, pour éclaircir ses doutes à l'égard de Sidy Mahmoud; mais on ignore encore aujourd'hui si les moyens employés pour procurer à Sélima la satisfaction de voir son futur seigneur, furent imaginés par ses propres parentes, ou si on les doit à l'esprit inventif de l'une de ses suivantes. Cette femme lui est fort attachée, et il est possible qu'elle se soit hasardée à faire une semblable tentative à l'insu de sa maîtresse.

» A cette époque, le frère de Sélima, qui l'aimait beaucoup, et qui était l'ami le plus intime de Sidy Mahmoud, donna à ce dernier une fête dans le golphor de son père, dans ce même appartement où l'inquiète Sélima avait si souvent épié les regards de Sidy Mahmoud. Il est d'usage, en pareil cas, de prendre toutes les

précautions possibles pour que les dames de la maison ne soient pas aperçues par les étrangers.

» Sélima ne vit dans la fête que son frère était dans l'intention de donner à Sidy Mahmoud, qu'une addition à ses maux, par la raison que cette fête n'avait lieu qu'en conséquence de son prochain mariage. Elle frissonnait à la seule pensée de cette union, tant elle était persuadée que l'indifférence de Sidy Mahmoud pour elle, provenait de l'attachement qu'il avait voué à quelque autre.

» Tandis que la famille de Sélima se préparait à recevoir le convive de son frère, Ismanini, sa confidente intime, vint la trouver et s'assit auprès du sofa où elle reposait. Sélima, qui était d'assez mauvaise humeur, ne voulait pas être interrompue, et ordonna à sa suivante de se retirer. Mais Ismanini l'informa que sa montagnarde favorite, femme d'un jardinier de son père, qui demeurait dans le jardin de la maison, se mourait, et était dans la plus profonde douleur. Elle aurait désiré voir Lilla Sélima, elle avait quelque chose de particulier à lui confier, mais elle n'osait pas demander une chose aussi impraticable. Sélima, toujours prête à écouter la voix du malheur, ne crut pas devoir se refuser à ce qu'on réclamait d'elle. Elle supposa,

d'après ce que sa confidente venait de lui dire, que la pauvre jardinière avait quelque faveur à solliciter, et se détermina, en s'enveloppant soigneusement dans un baracan, à se rendre à une petite chaumière qui était située dans le jardin, et qu'elle avait donnée à celle qui dans ce moment désirait lui parler.

» Comme elle s'y attendait, Sélima la trouva couchée, et en apparence fort mal. Mais ce ne fut qu'après avoir été assez long-temps auprès d'elle que ses regards se portèrent sur une femme de la campagne, qui se tenait près du lit et soutenait la malade. Frappée à l'aspect de cette femme qui était restée voilée pendant tout ce temps, ce qui était un manque de respect à son égard, elle s'informa aussitôt qui elle était, et pour quel motif elle se cachait d'elle. On lui dit que c'était une amie venue des montagnes pour voir la jardinière, et qui n'osait pas se faire voir en sa présence; on la pria de pardonner son ignorance et de ne pas lui en vouloir. Pendant que cette explication avait lieu, la prétendue paysanne disparut. Sélima, alarmée de cette circonstance, quitta aussitôt la chaumière. Rentrée chez elle, elle questionna beaucoup Ismanini, qu'elle menaça ensuite de bannir de sa présence. Mais elle ne put rien

apprendre à cet égard jusqu'au lendemain matin qu'Ismanini lui apporta un message de Sidy Mahmoud, par lequel il la priait de pardonner à la montagnarde qui avait eu, lui assurait-on, le malheur de lui déplaire; il l'invitait aussi à prendre de nouveau la jardinière sous sa protection, en l'assurant qu'il lui serait très-reconnaissant de cette faveur.

» On ignore si Sélima sut, par quelque autre message que celui-ci, que la femme voilée de la chaumière n'était autre que Sidy Mahmoud. Mais toujours est-il certain que la jardinière fut excusée, et qu'Ismainini devint de plus en plus chère à sa maîtresse.

» Après cet événement, les fées, ou Sidy Mahmoud tinrent Sélima exactement informée de toutes ses actions. Les jours qu'il accompagnait le bey dans les sables, elle était toujours parée de quelque costume ou ornement nouveau, et sa toilette se prolongeait fort au-delà de l'heure ordinaire. D'un autre côté, Sidy Mahmoud, accoutumé à monter les coursiers les plus agiles, n'en pouvait plus trouver un seul qui ne passât difficilement devant la demeure de Lilla Sélima. Ils étaient rétifs, n'obéissaient plus au mors, et occasionaient sans cesse des retards qui obligeaient fréquemment Sidy Mah-

moud à descendre pour mettre les choses en ordre.

» A cette époque le pacha fit choix de Sidy Mahmoud pour l'envoyer en ambassade à Naples. Mais le jeune prince chercha à faire tomber cette faveur sur un autre, parce qu'il lui en coûtait de s'éloigner des lieux qui renfermaient tout ce qu'il avait désormais de plus cher au monde, outre qu'il craignait le chagrin que Sélima pourrait en éprouver. Néanmoins, comme le moment de la célébration de leur mariage était encore éloigné, le pacha ne voulut pas admettre le refus de Sidy Mahmoud, et il fut obligé de partir pour Naples.

» Pendant qu'il se trouvait dans cette ville de dissipation, les divertissemens, les mœurs très-licencieuses des Napolitains, la magnificence de la cour, l'amabilité des courtisans, produisirent un tel effet sur son cœur, qu'il oublia tout pour se livrer aux plaisirs trompeurs dont il était environné. La nouvelle en parvint à la fidèle Sélima, mais avec toute l'exagération de la plus vile méchanceté. Sélima en fut accablée. Elle tomba malade, et allait succomber sous le poids de son affliction, lorsque Sidy Mahmoud débarqua à Tripoli. Bientôt revenu de son égarement, et désabusé sur tout

ce qui l'avait d'abord séduit, il quitta Naples avec joie, et se réjouissait du bonheur de revoir bientôt Sélima. Une chose cependant l'inquiétait; il craignait qu'elle n'eût entendu parler de la légèreté de sa conduite.

» Quand il arriva à sa demeure, on l'informa que l'on désespérait de sa vie. Au lieu des préparatifs d'une fête nuptiale, il trouva tout le monde occupé de ceux d'une cérémonie funèbre, et vit des fleurs artificielles profusément répandues de tous côtés. Ce douloureux spectacle produisit un tel effet sur le cœur de Sidy Mahmoud, qu'il tomba sans connaissance, et on fut long-temps avant de pouvoir le rappeler à la vie.

» Dès qu'il fut revenu à lui, il songea au moyen le plus prompt de réparer le mal dont il était cause, et eut de nouveau recours à un travestissement. Enveloppé d'un baracan de l'espèce la plus commune, il s'adressa à Ismanini, à qui il était redevable du bonheur d'avoir vu Sélima la première fois dans la chaumière de la montagnarde. Ismanini l'introduisit dans l'appartement de sa maîtresse, en disant qu'elle lui amenait une Tunisienne qui lui donnerait des nouvelles de Sidy Mahmoud; que, comme cette femme ne voulait les confier qu'à elle

seule, elle avait cru devoir la lui présenter, et qu'elle allait fermer toutes les portes. Ce fut avec beaucoup de peine qu'Ismanini obtint de Sélima la permission de laisser l'étrangère s'approcher d'elle. Cependant après y avoir consenti, elle pria celle-ci, d'une voix presque éteinte, d'abréger autant que possible son récit, « parce qu'elle n'était pas en état de l'écouter long-temps; que d'ailleurs elle ne croyait pas devoir perdre le peu d'instans qui lui restaient encore à vivre, à s'entretenir ou à penser encore à Sidy Mahmoud, qui l'avait oubliée depuis long-temps, et qui, en eût-il même le désir, se trouvait trop éloigné d'elle pour être à même de s'en approcher avant qu'elle expirât de la douleur que lui causait son infidélité. En outre, ajouta-t-elle, je suis si changée, que lui, qui admirait naguère ma beauté, ne me trouverait plus la même aujourd'hui. » Sidy Mahmoud, qui avait attentivement écouté tout ce qu'elle lui avait dit, eut à peine la force de lui raconter ce qu'il désirait lui apprendre avant de se faire reconnaître. Il y réussit cependant, et, saisissant le moment où elle gémissait au récit de ses souffrances et de son repentir, il ouvrit le baracan qu'il portait, et tomba à ses genoux. Un événement aussi imprévu faillit devenir fatal à la tendre

Sélima, et exigea le secours d'Ismanini qui se trouvait alors plus près de sa maîtresse qu'elle ne le croyait. Elle la reçut dans ses bras : Sidy Mahmoud, s'enveloppant aussitôt dans son baracan, s'éloigna en toute hâte de la maison sans avoir été reconnu par aucun des domestiques. Sélima, à la surprise comme à la satisfaction de tous ses parens et de ses amis, se rétablit promptement, et devint peu après l'heureuse épouse de Sidy Mahmoud.

» Cette étrange circonstance, ajouta la narratrice, a converti les fleurs artificielles, d'abord destinées à orner le cercueil de Sélima, en guirlandes qui servent aujourd'hui à embellir ces vases de porcelaine de Naples. C'est ainsi que ma mère les a reçus de Sidy Mahmoud. Ces fleurs serviront, dit-il, en les lui offrant, à prouver qu'il fut assez heureux pour changer leur destination, et surtout à lui faire pardonner le vif chagrin qu'éprouva la belle Sélima à laquelle il avait depuis long-temps remis le portrait de lady Hamilton. »

Le soleil était couché avant que Lilla Halluma nous permît de nous retirer. Elle avait été jusque-là assez gaie ; mais malheureusement on lui fit part, peu avant que nous quittassions le palais, de nouvelles alarmantes causées par Sidy Useph.

Quand ces nouvelles arrivèrent, on alla informer le pacha, contre l'usage établi de ne jamais l'interrompre après le coucher du soleil, que Sidy Useph se trouvait avec des forces nombreuses à cinq milles de la ville. Des chaoux furent envoyés pour faire venir les Arabes qui habitent au couchant. Les issues du harem, qui depuis long-temps étaient assez libres, furent de nouveau fermées; et, quand nous quittâmes Lilla Halluma, tout inspirait encore une fois le soupçon et la crainte.

Quoiqu'il y ait deux mois que l'on a célébré les funérailles de l'ambassadeur, Lilla Amnani n'a pas voulu prendre le deuil jusqu'à ce que, d'après l'étiquette, elle eût reçu par lettres la certitude du cruel événement de sa mort. Celles-ci sont arrivées, et l'affligée Amnani a commencé hier son deuil.

Les cérémonies qui ont lieu dans cette circonstance vous paraîtront singulières. Lilla Amnani, accompagnée de ses esclaves noires et de toutes ses suivantes, et entièrement dérobée à tous les yeux par la multiplicité de ses vêtemens, se rendit au bord de la mer, où ses cheveux, après avoir été peignés avec un peigne d'or, furent tressés et entrelacés de rubans blancs au lieu de noirs. On remplaça, par

un bandeau blanc, le bandeau d'or enrichi de diamans, qu'elle a coutume de porter.

Le temps fixé pour le deuil d'une veuve est de quatre mois et dix jours. Ce terme expiré, elle se rend de nouveau sur le rivage de la mer. On y porte le même peigne d'or dont elle a fait usage, plus quatre œufs frais. Elle donne ces œufs à la première personne qu'elle rencontre, laquelle est obligée de les prendre, fût-ce même le pacha. On croit qu'ils renferment tous ses malheurs, par conséquent on n'aime pas à recevoir un pareil don. Mais c'est une coutume si fermement établie, que qui que ce soit ne songe à les refuser. Rendue sur le rivage, la veuve est peignée une seconde fois, et le peigne qui lui a servi est jeté dans la mer. Elle est alors libre de se remarier, mais non pas avant.

Nous avons vu Amnani hier. Elle a fait serrer tous les articles superflus de toilette et d'ameublement qui se trouvent chez elle. On n'y aperçoit ni rideaux, ni miroirs, ni tentures, ni tapis autres que ceux qui sont indispensables. Les esclaves noires portent leurs bonnets retournés, mais elles n'ont aucune espèce de colliers. Ni les pieds ni les mains d'Amnani n'étaient teints avec du henne. Elle n'avait des bracelets ni aux mains ni aux pieds, ni aucune espèce de pier-

reries. Il n'est pas permis non plus de faire usage d'eaux de senteur.

Hadgi Mahmute, mari de Lilla Uducia, est journellement attendu de Maroc, où l'ambassadeur est mort. Lilla Amnani éprouve maintenant l'immense avantage qu'elle a sur toutes les femmes qui sont dans sa position, avantage qu'elle doit à la confiance illimitée que Hadgi Abderrahman a constamment eue en elle. Il s'ensuit qu'elle ne se trouve aucunement soumise à qui que ce soit de ses parens, et qu'elle est tout-à-fait maîtresse de ses enfans et de tout ce qu'il laisse.

Offrandes au prophète. — Récit de la dernière maladie d'Abderrahman. — Vente des esclaves de Muley Yesied. — Singulière esclave du mont Caucase. — Costumes de la cour de Maroc. — Ouragan des déserts. — Fête donnée aux chrétiens. — Mariages prématurés. — Cérémonie de l'ablution. — Histoire du More Bunny. — Punition d'un déserteur. — Misère de quelques familles moresques. — Malheureuse position du bey. — Repas de chiens rôtis. — La tête de Sidy Useph mise à prix.

On voit arriver depuis quelques jours du Messeah de fréquens messages de Sidy Useph au pacha, qui sollicite vivement le bey d'avoir une autre conférence avec son frère. Mais le bey s'y refuse ; il a été si alarmé pour sa sûreté, qu'il a considérablement augmenté la garde de nuit de la ville.

D'après l'avis d'un fameux derviche qui est tout récemment arrivé des montagnes, et qui est resté enfermé hier plusieurs heures avec le pacha, celui-ci s'est rendu, accompagné par le bey, aux différentes mosquées pour prier et faire des offrandes au prophète. Dans sa marche, il s'est arrêté à la demeure du cheik qui, selon l'étiquette, lui a présenté deux de ses esclaves,

pour le remercier de l'honneur qu'il lui faisait. A leur retour de la mosquée, le pacha et le bey nous ont fait une visite, et ont pris le café et des sorbets avec nous. Le pacha avait l'air satisfait. Il dit en présence du bey qu'il ne doutait plus que Sidy Useph ne rentrât dans le devoir, et qu'il espérait encore le voir vivre tranquille au palais, et disposé à laisser son frère jouir paisiblement du trône. Ce discours, que tout le monde attribua à l'entretien que le pacha a eu hier avec le derviche, produisit une sombre impression sur la physionomie du bey, et même sur celles de toutes les personnes présentes. Quelques officiers du pacha nous dirent qu'ils étaient bien persuadés que le derviche n'était pas venu des montagnes sans des instructions de Sidy Useph. D'autres exprimèrent leur crainte que le pacha ne sacrifiât le bey, et s'attendaient à voir aussi ce prince tomber sous les couteaux des assassins, comme son frère Hassan, le dernier bey. Quoiqu'ils se soient arrêtés assez long-temps, ni le pacha, ni le bey n'ont mis pied à terre. Peu après leur départ de la maison, trois marabouts ou saints, qui les rejoignirent, furent aussitôt présentés au pacha, auprès duquel ils se tinrent jusqu'à leur arrivée au château. Rien n'est plus pénible que de voir

ce pays déchiré par des divisions intestines, qui doivent enfin amener sa ruine.

Hadgi Mahmute étant arrivé avec les débris des présens que l'empereur de Maroc avait remis à l'ambassadeur Hadgi Abderrahman pour son souverain, nous avons été voir Amnani ce matin. Voici ce que Hadgi Mahmute raconte des derniers momens de Hadgi Abderrahman, et des événemens qui ont occasioné sa mort.

Comme je vous l'ai plusieurs fois mandé, l'empereur de Maroc était on ne peut pas plus attaché au pacha de Tripoli. Attendu la position malheureuse où se trouve aujourd'hui ce royaume, et la similitude qui existait entre les chagrins du pacha et les siens, tous également causés par l'indigne conduite de leurs fils, l'empereur ordonna que d'immenses présens fussent remis à l'ambassadeur du pacha. Dans ce nombre se trouvait une pendule du plus grand prix presqu'entièrement ornée de pierres précieuses, sept chevaux superbes, des selles magnifiques, des armes, un grand nombre d'esclaves de l'un et l'autre sexe, et plusieurs cargaisons considérables de grains.

Un navire que l'empereur fit demander aux chrétiens, comme cela a toujours lieu en pareille occasion, avait été élégamment équipé,

et se trouvait prêt dans le port à transporter l'ambassadeur à Tripoli, avec la majeure partie des présens. Hadgi Abderrahman avait eu sa dernière audience de l'empereur, et avait réuni toutes ses connaissances de Maroc à une fête qu'il leur donna la veille du jour fixé pour son départ. Pendant cette fête, quelques-uns de ses amis au palais le firent prévenir que l'empereur était tout à coup parti pour Salé dans l'intention de se mettre à la tête de ses troupes et de marcher contre le rebelle Muley Yesied; et que depuis son départ il était arrivé quelques-uns des principaux officiers de Muley Yesied, qui cherchaient à obtenir, par toutes sortes de moyens, des ministres de l'empereur qu'ils missent un embargo sur tous les navires qui se trouvaient dans le port, afin de les piller s'il arrivait accident à l'empereur.

La santé de l'ambassadeur déclinait chaque jour, par suite des grandes fatigues qu'il avait éprouvées, et des ambassades nombreuses et difficiles qu'il avait remplies. Son âge avancé ne lui permettait plus d'ailleurs de supporter avec résignation le coup fatal que cette nouvelle lui porta, surtout dans un moment où il goûtait toute la satisfaction que lui causait l'issue favorable de son ambassade qu'il regar-

dait comme la dernière qu'il serait à même d'entreprendre pour le service de son souverain. En apprenant ce qui se passait, il tomba immobile sur son siége; il fut aussitôt saigné, et transporté ensuite sur un lit. Comme, dans la matinée du lendemain, il n'y avait pas encore d'embargo mis, l'ambassadeur, hors d'etat de se soutenir, ordonna qu'on lui préparât une litière pour se faire transporter immédiatement à bord du navire sans vouloir attendre le reste des présens. Sa suite était réunie et toutes les dispositions du départ faites, lorsqu'en conséquence de la nouvelle reçue à Maroc du décès de l'empereur, qui était mort avant d'arriver à Salé, les satellites du nouvel empereur Muley Yesied présentèrent un ordre en forme de sa part, portant, jusqu'à nouvel ordre, la peine de mort contre quiconque tenterait de s'éloigner de Maroc, en emportant le plus petit objet. Un embargo fut mis au même instant sur tous les navires qui se trouvaient dans le port. Atterré par ce nouveau contre-temps, l'ambassadeur fut mis au lit. Il expédia plusieurs courriers à l'empereur, deux desquels furent poursuivis et ramenés enchaînés, quoiqu'ils fussent déjà à dix lieues de Maroc. Avant le départ du troisième, le vertueux Abderrahman, qui avait perdu

l'usage de la parole depuis quatre jours, expira victime de la loyauté de ses sentimens.

Dans le désordre qui régnait alors d'un bout à l'autre de l'empire de Maroc, on menaça Sidy Mahmute gendre de Hadgi Abderrahman, et Hassem son neveu, de les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient s'ils ne quittaient pas immédiatement Maroc sans emporter aucun présent. Au risque de sa vie, Sidy Mahmute expédia secrètement vers minuit un troisième courrier, dans l'espoir qu'il parviendrait, à l'aide de l'obscurité, à dérober ses premiers pas à tous les regards, et à remettre à Muley Yesied les dépêches dont il était chargé, et dont le but était d'obtenir les présens que son père destinait au pacha de Tripoli. Mais quoique ce courrier réussît à remettre ses dépêches à l'empereur, une montre et un cheval caparaçonné furent tout ce qu'il obtint des riches présens reçus par Hadgi Abderrahman. Le cheval a été sacrifié; la maladresse que les matelots du rais mirent à débarquer ce cheval, a forcé de le tuer aussitôt qu'il fut à terre.

Avant que Sidy Mahmute quittât Maroc, on a vendu au marché un grand nombre d'esclaves appartenant à Muley Yesied, et quelques-unes appartenant à sa sœur. Celle-ci, par respect

pour la mémoire de son père, avait donné la liberté à cinq de ces infortunées. Néanmoins elles furent arrêtées, et on leur enleva les papiers qui attestaient leur libération. On les dépouilla de leurs habits, on leur prit tous leurs ornemens, et on les envoya vêtues d'une chemise de laine grossière au marché des esclaves. Rien ne peut dépeindre le désespoir de ces créatures malheureuses, quand, après avoir joui de la liberté pendant l'espace de quelques heures, elles se virent de nouveau plongées dans l'esclavage, au mépris de l'usage établi parmi les mahométans de ne jamais se rétracter, une fois que l'on a donné la liberté à une esclave. Elles se consolèrent cependant en voyant qu'elles allaient s'éloigner des lieux où régnait Muley Yesied. Elles enviaient toutes le sort d'une très-jeune et jolie femme qui, comme elles, fut rendue libre à la mort de l'empereur. Celle-ci eut assez de courage pour partir aussitôt de Fez pour Tunis, d'où, après avoir fait à pied plusieurs centaines de milles à travers les déserts de l'Afrique, Sidy Mahmout eut la générosité de la ramener à Tripoli. La différence de leur position à la sienne faisait leur désespoir. Maintenant libre, elle se dispose dans quelques heures à rejoindre la caravane de Tripoli à Fezzan, sa patrie,

tandis que ses anciennes compagnes d'esclavage vont être embarquées pour différentes parties du globe. Il se trouve parmi ces malheureuses créatures une femme extraordinaire. C'est une négresse née en Asie, au pied du Caucase : elle est fort douce, et n'a rien de sauvage dans la physionomie. Lorsqu'elle est debout, ses mains descendent au-dessous de ses genoux. Ses jambes sont également fort longues, et ses épaules aussi larges que celles d'un homme robuste. Sa taille est très-courte. Ses mains et ses pieds sont extrêmement petits. Sa tête est couverte d'une espèce de laine blanche au lieu de cheveux. Son teint est blanc sans la moindre nuance de rouge. Ses yeux sont d'une couleur claire, avec des cils blancs et sans aucune apparence de sourcils. Elle parle un langage qui est un mélange de moresque et de la langue nègre; c'est le dialecte de son pays, une nation du Kesty ; il ne ressemble à aucune autre langue connue. Elle fut enlevée dans son enfance par un parti d'Offis, autre nation du Caucase, qui fait métier de voler des enfans qu'elle transporte au dehors du pays pour les vendre. Cette femme nous raconta la position fâcheuse où les esclaves se trouvaient quelquefois réduites dans la famille de la sœur de Muley Yesied.

Aussitôt que l'on annonçait Muley Yesied chez sa sœur, à laquelle il rendait ordinairement visite sans être attendu, toutes les esclaves noires du palais couraient se cacher dans des coffres, derrière des sacs de farine ou derrière les portes; en un mot, par tout où elles pouvaient avoir accès, afin d'éviter le sort funeste qui attendait toujours quelques-unes d'entre elles dans ces occasions. D'un autre côté, Muley Yesied, sachant que les femmes fuyaient sa présence, parcourait toutes les parties du palais pour les trouver. Un jour la Caucasienne en question, voyant Muley Yesied approcher de l'endroit où elle se trouvait, et n'ayant pas la possibilité de fuir plus loin, se plaça derrière un grand feu de bois sur lequel bouillait une marmite, et dont la fumée la déroba aux regards de Muley Yesied. On l'en tira aussitôt après le départ du farouche Muley Yesied; mais elle avait été tellement brûlée, qu'elle en conserve encore de profondes cicatrices, quoiqu'il y ait déjà un an que cet événement soit arrivé. Ce n'était pas sans raison qu'elle était effrayée; car ce même jour Muley Yesied s'amusant à voir les esclaves faire une partie de balle qu'il leur avait ordonné de jouer, elles furent malheureusement saisies d'une telle frayeur, que la plupart d'entre elles

eurent un accès de fièvre ; le moindre témoignage de défiance en Muley Yesied étant toujours puni de mort, il massacra six négresses, et un des mamelucs de sa sœur : celui-ci était un jeune grec très-bel homme, qui n'avait pu s'empêcher de frémir à la vue des atrocités qu'il commettait. Pour réparer la perte qu'il occasiona à sa sœur dans cette circonstance, il lui envoya le même soir douze esclaves noires très-belles.

Cette princesse, par sa beauté et par son amabilité, reçut de son mari le nom de *Cobah*, ou l'étoile du matin. Par la même raison, sa sœur fut honorée de la magnifique épithète de laquelle les mahométans ornent en lettres d'or leurs gâteaux d'opium, c'est-à-dire, de celle de *Mashallah*, ou le don de Dieu. Ces deux princesses, qui passent pour être aussi parfaites de corps que d'esprit, sont nées de la même mère que le tyran Muley Yesied. Celle-ci est, dit-on, aussi remarquable que ses filles par l'urbanité de ses manières. Quel singulier contraste entre ces trois personnes et Muley Yesied, qui avec des talens n'a cependant été qu'un monstre !

Le costume des dames de la cour de Maroc est beaucoup plus magnifique que celui des dames de Tripoli. Le vêtement favori de Lilla

Cobah est de satin cramoisi-rose-pâle, couvert d'une draperie de mousseline transparente, attachée sous chaque bras par des bracelets de velours, presque entièrement couverts de diamans, joints à une ceinture aussi de velours couverte de pierres précieuses, et brodée en or entre chaque rang de pierreries. Il n'est pas jusqu'à ses sandales qui ne soient ornées de brillans. Elle ne porte pas de bonnet comme les dames tripolitaines, mais un simple bandeau de diamans. Ses cheveux, disposés en un nombre infini de petites tresses, sont retenus par un rang de grosses perles. Elle a les doigts des mains teints comme on les a ici, pour faire ressortir l'éclat de ses bagues; ses pieds le sont aussi pour mieux faire remarquer la magnificence de ses sandales.

La fille du cheik Safanassa, maintenant impératrice de Maroc, et que Muley Yesied avait enlevée à son père, a, depuis la mort de ce premier, fait demander au nouvel empereur Muley Ishem, la liberté de retourner auprès de son père. Rien ne peut ôter à cette jeune princesse arabe le désir de se retrouver au milieu des déserts où elle a été élevée. Dégoûtée des atrocités et des injustices sans nombre dont elle a été témoin, elle soupire vivement après

la demeure agreste de son enfance, laquelle lui offre plus de bonheur qu'elle n'en goûte dans ses palais de Fez et de Maroc.

Mais revenons à la famille d'Hadgi Abderrahman. Les sommes énormes qu'il a dépensées dans cette dernière ambassade, réduisent Lilla Amnani à une très-grande gêne. Le pacha et Lilla Halluma lui donnent toutes sortes de témoignages d'estime et d'attachement, et s'affligent sincèrement avec elle de la mort de son mari.

Nous avons été cette année (1793), plus tôt et plus fréquemment tourmentés par les vents de terre que de coutume. Un véritable ouragan, venant du désert, se fait sentir depuis quatre jours. La terre et les cieux paraissent également enflammés. Beaucoup de voyageurs abondamment pourvus d'eau, sont morts; c'est l'excessive chaleur qui les a tués. Nous craignons que ce vent ne dure sept jours, comme cela arrive ordinairement lorsqu'il continue audelà de trois. Je vous ai dépeint ses terribles effets quand il dure sept et neuf jours; mais le plus souvent il cesse au bout de quelques heures. Dès qu'il commence à souffler, on répand plusieurs jarres pleines d'eau sur les planchers de nos appartemens, qui sont en pierre, et cha-

que pièce reste vide pendant quelque temps, avec les portes et les fenêtres hermétiquement fermées ; elle acquiert ainsi en peu de temps une fraîcheur salutaire. Mais, comme le sable s'introduit par le moindre trou, et que la plus petite quantité est toujours accompagnée de sa portion de chaleur, il faut bien prendre garde aux ouvertures qui peuvent exister, quelque petites qu'elles soient, parce qu'il n'y aurait plus de possibilité alors d'obtenir de fraîcheur dans les appartemens. L'ouverture des portes, quoique très-restreinte, vous enlève même cet agrément. Quoiqu'il soit minuit, les appartemens sont aussi chauds qu'en plein jour. Il est impossible de décrire l'effet de ces vents extraordinaires ; il faut les sentir pour en apprécier au juste la force et l'effet (1). Le sable du désert qui est près de Tripoli est fin et argenté ; mais celui que le vent transporte est

(1) C'est cette excessive chaleur qui enlève vraisemblablement aux corps des chameaux et des autres animaux qui périssent dans le désert, leur humidité, qui, autrement, causerait leur putréfaction. Se trouvant ainsi dans un état de préservation qui ne le cède pas à celui que l'on obtient par les aromates et les bandelettes, ces carcasses subsistent de cette manière pendant un grand nombre d'années.

(*Voyage de Shaw.*)

tout-à-fait différent. Il est également fin, mais d'une couleur rouge-foncé. On ne le trouve à Tripoli qu'à l'époque actuelle, où il s'amasse en si grande quantité dans les galeries et dans les rainures des croisées, que l'on est obligé de le balayer, et de l'enlever plusieurs fois pendant la journée. Il n'y a pas moyen alors de manger ni de boire. Un éventail fait d'une feuille de palmier, et de la limonade, sont tout ce que l'on semble désirer. Les Mores ajoutent un bain froid à ces adoucissemens ; mais c'est un agrément qui a souvent de dangereux résultats.

En vous racontant la manière dont nous avons passé la journée d'hier à la campagne, vous serez à même de vous faire une idée des fréquentes excursions du même genre que nous avons faites depuis que nous sommes ici.

Presque tous les chrétiens étaient dans la coutume, depuis plusieurs années, d'aller dîner ensemble chaque semaine dans différentes parties de la campagne, jusqu'à l'époque des derniers troubles. Depuis lors, il leur est devenu presque impossible de prendre ce divertissement, parce qu'ils ne pouvaient plus s'y livrer sans être accompagnés de Mores de distinction, et d'un nombre de gardes toujours embarrassant. On y renonça donc. Voici ce que l'on fait maintenant.

Dès que Sidy Useph se retire avec ses gens de devant la ville, ne fût-ce même que pour quelques jours, on ouvre les portes, et toutes les craintes semblent être évanouies. Pour profiter d'un de ces momens de relâche qui a eu lieu dernièrement, Mustapha Scrivan, premier ministre du pacha, invita un grand nombre de chrétiens à dîner dans ses jardins, à trois milles d'ici. Comme on savait qu'il avait fait beaucoup de préparatifs pour nous recevoir, il n'était guère possible de le refuser, parce que c'eût été témoigner du doute sur la bonté de la protection qu'il nous offrait. Il y avait d'ailleurs plusieurs semaines que nous étions renfermés dans les murs, et il n'y avait pas moyen de résister au plaisir d'aller respirer le parfum de toutes les plantes, et de jouir du délicieux ombrage qu'offrent les bosquets d'orangers dans cette saison, la plus saine de toutes quand les vents de terre ne se font pas sentir.

Nous étions accompagnés par quelques officiers hollandais et vénitiens, qui se trouvaient dans ce moment à Tripoli. Des chevaux furent envoyés du château pour eux; c'est une attention que le pacha a souvent dans ces occasions. Mais plusieurs de ces messieurs eurent singulièrement à se plaindre de n'avoir pas voulu

faire usage des brides moresques, et de leur avoir substitué des brides à l'européenne, auxquelles la bouche délicate des chevaux arabes a peine à se faire.

En arrivant chez Mustapha Scrivan, nous fûmes tous conduits à son golphor, qui est bâti au milieu de son jardin, à quelque distance de la maison d'habitation. Un jour agréable pénétrait dans cet appartement, au travers de l'épais feuillage des orangers, des jasmins, des chèvre-feuilles, des rosiers, qui couvrent entièrement les jalousies dont le golphor est environné de toutes parts.

Tout le temps qui précéda le dîner fut employé par nos messieurs à jouer aux échecs avec le premier ministre du pacha, le cataib et le duganire. Les dames se rendirent à la maison d'habitation pour faire une visite à la jeune épouse du ministre. Elle n'était guère plus âgée que la femme du consul d'Espagne, qui faisait partie de notre société; celle-ci n'avait pas treize ans, l'autre en avait onze. Il était assez curieux d'entendre ces deux enfans (car on ne peut les qualifier autrement) parler de leurs poupons, qui ont tous deux six mois, et sont fort jolis.

A notre arrivée dans l'appartement, où nous trouvâmes la femme du ministre, sa mère et

ses sœurs, magnifiquement vêtues, on nous présenta des rafraîchissemens, et des danseuses furent introduites.

Pendant que nous nous amusions dans le harem, Mustapha Scrivan donna ordre à des danseurs et danseuses de se rendre dans le jardin, pour satisfaire la curiosité de ceux de nos messieurs qui n'avaient pas encore été témoins des danses et tours de force que l'on exécute dans ce pays.

Nous restâmes avec les dames de la maison, jusqu'à ce qu'un mameluc du ministre vînt nous prévenir que l'on nous attendait pour dîner. Nous les quittâmes à regret, parce que nous trouvâmes la mère de la femme du ministre on ne peut pas plus aimable, et que d'ailleurs tout ce que nous voyions nous semblait tout-à-fait nouveau. Les deux jeunes épouses se firent mutuellement des présens. Celle du consul espagnol offrit à l'autre du velours de Gênes, du galon d'or et d'argent, et des boutons de corail pour un jélic; elle reçut en retour une bague très-riche.

L'après-midi se passa à prendre des sorbets et du café, et à parcourir les jardins. Au coucher du soleil, nous remontâmes à cheval pour retourner à la ville, et nous fûmes obligés de



passer dans la plaine, à travers une nombreuse caravane, qui y était arrivée depuis notre départ. Grand nombre d'individus de cette caravane, peu accoutumés à voir des chrétiens, manifestaient tant de surprise en nous voyant, et étaient si attentifs à nous regarder, que les Mores qui nous accompagnaient eurent beaucoup de peine à les faire ranger pour nous laisser passer. Notre curiosité n'était pas moindre que la leur. Ici on voyait des groupes de Mores assis par terre, et jouant aux échecs; ils avaient, à cet effet, tracé un échiquier sur le sable, et se servaient de cailloux au lieu de pièces. Plus loin, on en voyait assis autour d'un feu de paille, auprès des tentes que l'on dressait de tous côtés; ailleurs, des femmes placées en rond s'occupaient à préparer des alimens. La confusion que causa notre arrivée, dissipa bientôt ces derniers groupes; les femmes posèrent à terre ou jetèrent tout ce qu'elles se trouvèrent avoir dans les mains. En nous voyant, quelques-unes d'entre elles s'enfuirent, tandis que d'autres vinrent avec joie au devant de nous. Elles nous invitèrent à entrer dans les tentes, et nous auraient certainement offert ce qu'elles avaient de meilleur, si nous avions voulu prendre part à leur repas.

Comme, dans leur manière de vivre, les Mores et les Arabes de la dernière classe ne diffèrent guère des brutes, et qu'ils se contentent de peu, ils seraient sans contredit plus sales que leurs propres bestiaux, si Mahomet ne leur avait pas prescrit de se laver trois fois par jour, et fait de ces ablutions une des conditions expresses de leur salut. Celle que l'on appelle *abdeste*, qui a lieu avant la prière, est regardée comme la plus sacrée. Les mahométans sont donc obligés de se conformer strictement à tout ce que l'Alcoran leur prescrit à cet égard, c'est-à-dire, de se laver d'abord la tête et les pieds, et ensuite le cou, la figure et les bras. Nous en vîmes plusieurs centaines qui, ne se trouvant pas assez près d'un lieu où il y eût de l'eau pour faire cette ablution avant le coucher du soleil, se prosternaient à terre, et faisaient semblant de se laver, en attendant qu'ils pussent le faire réellement. Ils se réunirent enfin en si grand nombre autour de nous, que nous nous trouvâmes heureux d'être aussi près de la ville, afin d'être débarrassés de leur importunité.

Il y a plus de dix jours que les habitans de la ville ont la faculté de se rendre au Messeah; aussi en profitent-ils pour y aller chaque jour

chercher des vivres. Mais ils n'ont pas fait d'approvisionnemens comme l'on s'y attendait, et ils ne se trouveront pas en mesure contre les besoins qui se feront sentir à l'époque, sans doute peu éloignée, où le retour de Sidy Useph fermera de nouveau toute communication avec la campagne.

La ville a été, il y a quelque temps, dans une grande rumeur, par suite d'un événement tout-à-fait étranger aux dissensions intestines qui ont lieu dans ce pays. Les gens de l'équipage d'une frégate française qui a amené ici un consul de la nouvelle république, descendirent à terre peu après leur arrivée, et commirent différens excès. On parvint cependant à leur faire entendre raison; ils se rembarquèrent, et la frégate mit à la voile, au grand contentement de tout le monde. Comme l'Espagne et la république française sont en guerre, le pacha ordonna que la frégate ne partît que vingt-quatre heures après un croiseur espagnol qui se trouvait dans le port, afin de donner à celui-ci le temps de s'éloigner. Cette mesure a eu lieu en vertu d'une stipulation du pacha avec toutes les puissances qui sont en paix avec Tripoli, stipulation qui l'oblige à ne pas laisser

molester aucun de leurs navires à une distance déterminée du port.

Nous avons reçu ce matin, à quatre heures, la fâcheuse nouvelle que Sidy Useph se trouve à quatre milles de la ville avec des forces beaucoup plus nombreuses que celles qu'il a eues jusqu'à présent. Elles consistent principalement en Arabes auxquels se sont réunis les Mores de Sahal et du Séide, deux districts considérables appartenant au pacha. Aussitôt la réception de cet avis, les gardes placés aux portes de la ville les fermèrent. On demanda cependant au bey de les faire ouvrir, parce qu'il se trouvait un grand nombre d'habitans au dehors des murs; le pacha en donna immédiatement l'ordre. On a entendu dire au bey que, comme son père était dans les intérêts de Sidy Useph, on pourrait laisser les portes ouvertes afin que son frère entrât en ville sans difficulté, et ne fût pas dans la nécessité de se frayer un chemin sur les corps d'une poignée de troupes que l'on avait l'air de lui opposer. Un More, nommé Bunny, est allé prendre les ordres du bey en lui disant que le pacha lui avait prescrit de faire une sortie avec un certain nombre de chevaux pour nettoyer les approches de la ville, jus-

qu'à ce que les Arabes arrivassent en assez grand nombre pour marcher contre Sidy Useph. Bunny n'eut pas plus tôt quitté le château, que le bey, soupconnant ses intentions, envoya après lui un de ses hampers ou gardes, pour lui dire de revenir sur ses pas, parce que l'on avait de nouveaux ordres à lui donner. Le garde trouva Bunny hors des portes, entouré seulement de quelques serviteurs. Pendant qu'ils lui transmettaient les volontés du bey, Bunny le tua d'un coup de pistolet, et partit en toute hâte, avec ceux qui l'accompagnaient, pour rejoindre Sidy Useph.

Pendant les premières heures de cette alarme, le pacha ne voulut pas permettre que l'on augmentât la garde du château, et le chiah ne fit pas barricader les rues, comme cela a toujours lieu en pareil cas. Le pacha parut enfin avoir confié la défense entière de la ville au bey. Le lendemain matin avant le point du jour, celui-ci envoya son beau-frère, le rais de la marine, le long de la côte avec plusieurs bâtimens armés qui avaient ordre de balayer la plaine. Mais l'artillerie du rais tira maladroitement sur un détachement des gens du pacha qu'elle prit pour ceux de Sidy Useph, ce qui mit la plus grande confusion partout. Ce sont de ces accidens qui

arrivent quelquefois ici; mais il y a moins lieu de s'en étonner que s'ils avaient lieu en Europe. Les troupes arabes ont une telle ressemblance entre elles, qu'elles ne sont souvent distinguées que par un simple drapeau ou quelque différence dans leurs armes et dans la manière de les porter. Les Mores reconnaissent une tribu arabe d'une autre par certains traits marquans de leurs physionomies; mais ce sont de ces nuances qui ne s'aperçoivent que de près. Nous avons vu ce dernier engagement du haut de notre terrasse, où la curiosité nous fait souvent passer des heures entières. Les Mores conservent dans leur manière de combattre beaucoup d'usages attribués aux anciens.

Le cyde Mahomet, frère de l'épouse du bey, a failli être pris aujourd'hui vers midi, sous les murs de la ville, et aux yeux de Lilla Howviva sa sœur, qui l'observait de l'une des tours du château. Ses gens ont perdu sept chevaux, et il en a eu un lui-même de tué sous lui. Lilla Howviva, l'ayant vu renversé tout-à-coup, s'imagina qu'il avait été tué; elle en perdit connaissance, et serait tombée du haut en bas des murs, si les femmes de sa suite n'étaient accourues, et ne l'eussent retenue. Elles furent sévèrement réprimandées par le bey d'avoir accompagné leur

maîtresse dans un lieu aussi dangereux. Le cyde Mahomet a eu occasion de nous envoyer ce matin un de ses gardes. Le cheval de cet homme était blessé; mais on manque tellement de chevaux en ce moment, que ce garde a été obligé de monter le même dans une sortie qui a eu lieu cet après-midi, et dont il faisait partie. Le consul anglais, qui se trouvait ce matin avec le bey, a vu un prisonnier richement habillé, que l'on traînait de la plaine en ville par les cheveux. Pour excuser cette cruauté, les Mores disaient que cet individu avait déserté des troupes du pacha depuis quelques jours seulement, emmenant un détachement qui était sous ses ordres. S'il survit il sera pendu demain, comme traître, en face de la plaine.

Les Arabes que le pacha attend, ne sont pas arrivés, et cependant le nombre des troupes de Sidy Useph augmente à un tel point, que tout ce que l'on peut réunir de monde en ville, paraît insuffisant pour les repousser. A quatre heures de l'après-midi, le bey a ordonné que les portes fussent soigneusement fermées, et tous les hommes en état de porter les armes employés à en défendre l'entrée, jusqu'à l'arrivée d'un plus grand nombre d'Arabes. On attend ce soir les différentes tribus de Knowiales. Ces

peuples viennent des contrées situées entre cette ville et Tunis.

Les gens de Sidy Useph, voyant que le bey ne les attaquait pas, se sont mis à piller toutes les chaumières et les jardins de la plaine. Le spectacle qu'offrait la foule d'individus qui dans cette circonstance affluaient de toutes parts vers la ville, était non moins extraordinaire qu'affligeant. On y voyait des familles entières qui avaient été dépouillées en un instant de tout ce qu'elles possédaient. Hommes et femmes se tordaient les bras et s'arrachaient les cheveux; mais il leur était défendu de crier en entrant en ville, sous peine d'en être renvoyés, afin que l'ennemi ne se réjouît pas de l'avantage qu'il venait de remporter. Derrière une famille montagnarde, marchaient deux femmes soigneusement enveloppées dans leurs baracans, et entourées de plusieurs autres femmes. Elles excitèrent la curiosité générale, parce que la manière dont elles se dérobaient à tous les regards, prouvait qu'elles étaient d'un rang supérieur à toutes leurs compagnes d'infortune. On sut qu'elles appartenaient à un riche marchand de Tripoli qui, ne s'attendant point à voir paraître Sidy Useph, était resté à sa maison de campagne. Ces dames, bravant tous les périls, s'é-

taient échappées pendant la nuit avec les Mores, au milieu desquels elles se trouvaient dans ce moment.

Peu après, nous vîmes passer sous nos croisées une famille entière qui transportait avec elle tout ce qu'elle avait pu sauver du pillage. Le mari marchait en tête guidant deux chameaux pesamment chargés de grains, d'huile, d'œufs, et de légumes de toute espèce, de vêtemens et de quelques meubles. Sa femme, jolie Bédouine, le suivait conduisant trois vaches. Derrière elle, venaient quatre enfans. L'aîné, qui était un petite fille, menait en laisse quatre agneaux. Deux autres portaient sur leur tête des paquets aussi gros que la force de leurs petits membres pouvait le leur permettre. Trois Bédouins, armés de fusils et de grands couteaux, et conduisant deux chiens énormes enchaînés, fermaient la marche.

De pareilles troupes de malheureux, plus ou moins nombreuses, continuèrent à entrer en ville pendant tout l'après-midi. Le peuple de la ville voyait à regret leur nombre s'accroître à chaque instant, parce qu'il n'y a pas d'approvisionnemens, et que le peu que ces pauvres gens sont parvenus à soustraire à la rapacité

des troupes de Sidy Useph, est fort au-dessous de leurs besoins.

Tout le monde craint tellement que Sidy Useph ne pénètre ce soir dans la ville, que le rais de la marine, dont la vie serait singulièrement compromise si cela arrivait, se tient prêt à s'éloigner à la première vue du danger. Il a fait préparer à cet effet un navire qui est à l'ancre auprès de son golphor, à la marine, et à bord duquel il compte se rendre à Tunis.

Voici la liste des personnes que l'on s'attend à voir sacrifier, si Sidy Useph prend la ville : le bey, son frère ; le chiah, mari de sa sœur ; le sélectar ; le cyde Mahomet, son second beau-frère ; et le rais de la marine, son troisième beau-frère.

La pénurie des vivres est si grande dans ce moment, que quelques-uns des consuls sont convenus de fréter un navire pour aller chercher du grain à Tunis. Un autre navire fait voile aujourd'hui pour Tunis.

Depuis les dernières nouvelles que je vous ai données, les affaires n'ont fait qu'empirer de plus en plus. Comme l'on s'attendait à chaque instant à voir Sidy Useph pénétrer en ville, les consuls crurent devoir se mettre en mesure

d'envoyer leurs familles à Malte, sans songer toutefois à s'y rendre eux-mêmes. Mais jugez de la position affreuse où nous nous trouvâmes : il n'y avait pas dans ce moment un seul navire dans le port, et nous n'avions d'autre moyen de salut qu'un simple bateau aussi mal monté que mal équipé.

Malgré tous les messages, les teskarars et les firmans du pacha, accompagnés de menaces ou de promesses de récompense, il ne lui arriva aucun secours pendant plusieurs jours de suite. Il avait envoyé des barques pour transporter les Mores de Bengazi ; mais Sidy Useph eut la précaution, dans le même instant, de faire occuper Tajura par ses troupes, afin d'empêcher les barques du pacha d'aborder à la côte. Le 27 juin (1793), Sidy Useph, voyant l'impossibilité où le pacha se trouvait de faire marcher des troupes contre lui, chercha à s'approcher avec son monde d'une partie très-faible des murs de Tripoli, en passant dans le cimetière des Juifs, qui touche à la ville. Il a fallu les plus grands efforts pour l'empêcher de réussir dans cette tentative, parce que non-seulement les murs sont en assez mauvais état, mais ils étaient de plus dépourvus d'artillerie. Tout ce qu'il y avait de troupes disponibles firent une

sortie contre Sidy Useph. Elles réussirent d'abord à le repousser; mais elles furent sur le point d'être taillées en pièces lorsqu'elles voulurent ensuite effectuer leur retraite, parce que, par erreur, on avait fermé les portes au moment où elles cherchaient à rentrer en ville.

Les consuls se sont trouvés au château, à côté du bey, pendant toute la durée du combat, et ont été vivement peinés de l'embarras où il était, et de la persévérance avec laquelle ses gens lui demandaient des munitions qu'il ne pouvait pas leur fournir. Las enfin de les entendre, il leur dit, dans un moment d'humeur, de ramasser des pierres et de s'en servir, s'ils ne trouvaient pas autre chose. — Sidy Useph s'approcha si près de la ville dans ce moment, que les chrétiens sortirent du château, et que le bey se retira de dessus les remparts. Il arriva que l'un des propres gens du bey tira sur lui. Cet homme fut aussitôt arrêté et conduit en ville. Comme on trouva qu'il était ivre, les chiaoux proclamèrent aussitôt par toute la ville que tout Juif qui vendrait une goutte d'eau-de-vie, recevrait cinq cents coups de bâton.

Le bey, craignant, par l'excessive chaleur qu'il fait, de perdre une partie de son monde et de ses chevaux, fit rentrer ses troupes dans

la place vers le milieu du jour. Les gens de Sidy Useph ont aussitôt chanté victoire autour des murailles, et ont fait leur festin ordinaire en pareil cas, lequel consiste en chiens rôtis.

Voici un incident qui donna lieu à une escarmouche assez vive. L'ennemi paraissait beaucoup désirer d'enlever le corps de l'un des leurs, qui avait été tué d'un coup de canon tiré du château. L'empressement qu'il montra à cet égard détermina le bey à faire sortir un parti de cinquante hommes pour s'emparer de ce corps, qui était, disait-on, celui de l'un des généraux de Sidy Useph. Toutefois ils n'y réussirent pas.

Il s'est passé, pendant le combat, plusieurs choses qui font assez connaître la manière d'agir et de penser des Mores, à la guerre. Quelques Arabes conduisirent à Sidy Useph une superbe jument dont ils avaient tué le maître. Sidy Useph leur demanda pourquoi ils en avaient agi ainsi envers un homme désarmé, surtout puisqu'il avait ordonné de respecter quiconque ne portait pas les armes contre lui. Sur ce qu'ils lui répondirent qu'ils ne l'avaient fait que pour avoir la jument, attendu le besoin que l'on a de chevaux, Sidy Useph fit tuer l'animal en leur présence, et leur commanda

d'exécuter plus fidèlement ses ordres à l'avenir. — Un Tripolitain attaché au pacha ayant rencontré, en sortant de la ville, un Arabe de ses amis qui tenait pour le parti de Sidy Useph, l'Arabe chercha à lui persuader d'abandonner la cause du pacha. Après l'avoir entendu, le Tripolitain lui conseilla de profiter du moment où il lui parlait pour s'éloigner. parce que dès cet instant il considérait comme son devoir de lui arracher la vie partout où il le rencontrerait. L'Arabe s'éloigna aussitôt. — Voici une dernière circonstance qui n'est pas moins extraordinaire que les deux autres. Le bey, après avoir ordonné à ses soldats de faire une sortie, ayant appris que les gens de Sidy Useph étaient occupés à donner la sépulture à leurs morts, révoqua son ordre, en disant qu'il ne fallait pas les interrompre pendant qu'ils remplissaient ce devoir.

Les Arabes se trouvant à court de munitions, on les voit dans la plaine tamisant le sable pour trouver des balles, comme cela a déjà eu lieu plusieurs fois : ils offrent aussi un très-haut prix pour des pierres à fusil.

Quelques détachemens d'Arabes, qui sont dernièrement arrivés, se conduisent d'une manière tellement irrégulière, et se permettent tant

de choses contraires à l'ordre, que le pacha s'est vu obligé d'ordonner que l'on fît des patrouilles de soldats mores pour les tenir en respect.

Après avoir inutilement cherché à s'opposer aux progrès de Sidy Useph, le pacha et le bey ont eu la mortification de voir le cheik Alieff entrer en ville avec cent hommes, au lieu de mille qu'il avait promis d'amener, et de lui entendre dire qu'aucun de ses gens ne ferait feu contre Sidy Useph, parce qu'ils savaient tous que son intention était de se retirer à Bongazi, dont le pacha devait le faire bey, et le laisser tranquille ensuite. Peu après l'entrée en ville du cheik Alieff, le chef de la tribu des Knowiales arriva avec tous les Arabes qu'il avait pu réunir. Le cheik Alieff, gagné par les persuasions de celui-ci, ainsi que par les promesses du pacha, envoya enfin chercher ses Arabes, qui s'étaient arrêtés non loin de Tripoli, et convint de se joindre avec les Knowiales contre Sidy Useph. Cette convention était à peine conclue, qu'une dispute s'éleva entre les chefs subalternes des Knowiales et ceux de la tribu du cheik Alieff. Ces tribus étaient ennemies jurées depuis nombre d'années; elles déclarèrent qu'elles ne marcheraient pas en même

temps contre l'ennemi, mais alternativement. On parvint cependant à leur persuader d'aller à la mosquée pour y jurer, à la face du prophète, qu'ils ne tourneraient pas leurs armes les uns contre les autres. Ce serment fait, ils sortirent tous ensemble de la ville; mais cette journée se passa à concilier leurs différens,

Avant leur départ on a publiquement promis, au nom du pacha, deux mille sequins, à celui qui apporterait la tête de Sidy Useph. — Nous avons vu aujourd'hui les gens de celui-ci ramasser du sable dans la plaine, et le jeter par poignées vers la ville. Ils veulent par là témoigner leur mépris pour les soldats du bey, et les provoquer au combat. Cependant, dès que les canons du château tirèrent, les Arabes prirent la fuite. Nous remarquâmes que, quand les boulets étaient tombés, quelques-uns d'entre eux se retournaient et faisaient feu dessus, en se moquant des canonniers du château qui les avaient manqués.—Hier au soir, lorsqu'on mena boire les chevaux du bey au puits qui est hors des portes, un Arabe à la solde du pacha monta sur le meilleur de tous, et s'éloigna au galop vers le camp de Sidy Useph. Le bey avait tellement besoin de chevaux dans ce moment, qu'il en envoya chercher un chez l'un des

consuls, pour remplacer celui qu'il venait de perdre.

Les portes de la ville n'ont pas été ouvertes aujourd'hui, parce que le chef des Knowiales n'est pas suffisamment remis d'une blessure qu'il a reçue hier, et que le pacha ne veut pas confier au cheik Alieff seul le commandement des Arabes, de crainte qu'il ne passe du côté de l'ennemi. Celui-ci, qui est autour des murs, se rejouit des succès qu'il obtient, et ne cesse de provoquer les gens du bey.

Le pacha expédie dans ce moment pour Tunis un courrier, par lequel il fait connaître au bey la situation critique où il se trouve. Je profite de cette occasion pour vous envoyer cette lettre. Je dois vous avouer que j'ai peu d'espoir de voir les choses s'améliorer.

Le pacha écrit à Soliman Aga. — Disette de grains. — Insubordination des Arabes. — Terreur des Juifs. — Ali Bennamour mortellement blessé. — Humanité du consul anglais. — Arrivée d'Ali-Ben-Zoul. — Les consuls obligés de se garder. — Respect des Turcs pour le pavillon anglais. — Le nouveau pacha est maître du château.

Cette semaine le pacha a continuellement été dans l'attente de l'arrivée de Soliman Aga, fils de Ramadan Aga, dont le nom est renommé à Tripoli pour son attachement à la famille régnante et les services qu'il lui a rendus. Il a donné de grandes preuves d'amitié à chacun des princes en particulier, lorsqu'ils marchaient pour faire rentrer les tributs dus par les Arabes. Aussi assure-t-on qu'il n'a pu s'empêcher de verser de larmes quand le pacha lui a fait demander son appui contre Sidy Useph. Il a été même plusieurs jours sans répondre au pacha, ce qui a déterminé celui-ci à lui adresser, conjointement avec le bey et ses principaux officiers, une longue lettre pour le supplier « de prendre la chose à cœur, et de se rendre auprès de lui avec toutes les forces qu'il pourrait

réunir. » Après avoir lu cette lettre, Soliman ordonna à ses gens de tout préparer pour son départ. Lorsqu'on lui amena son coursier favori, il lui passa les bras autour du cou; et, après quelques momens de silence, il lui attacha lui-même avec les colliers d'or dont les Mores ont coutume de parer leurs chevaux, un signe de deuil consistant en un morceau de drap noir couvert de cendres, pour témoigner le regret qu'il éprouvait de prendre part à ces démêlés. Il fit ensuite un traité solennel avec le cheik Saffanassa, pour qu'en son absence il protégeât tous les pays qui sont au levant, et se mît en marche pour Tripoli. On l'attendait hier d'un moment à l'autre, vu qu'il était arrivé la veille en deçà de Tajura. Mais il est entré aujourd'hui dans le port un bateau qu'il a expédié pour prévenir que les nombreuses tribus des Tahownis lui ont barré le chemin au passage d'une rivière près de Tahowna. Il s'ensuit de là que, comme il ne peut pas avancer sans être préalablement joint par Saffanassa, on ne l'attend pas encore de quelques jours. Cette nouvelle a jeté la consternation dans la ville où le dernier espoir que l'on conserve se fonde sur la coopération de Soliman Aga. Dans cette pénible extrémité, le pacha a envoyé demander de nouveaux secours

aux Arabes du levant. Ils ont consenti à lui en fournir, et ils s'avancent rapidement, ce qui a jeté la consternation aussi-bien parmi les chrétiens que parmi les Tripolitains, parce que tous ces peuples ne sont autre chose que des bandits. Les Arabes du couchant sont plus paisibles, mais aussi plus mauvais soldats.

Un événement assez heureux pour le pacha a eu lieu hier au soir. Le bey de Bengazi, son beau-frère, est arrivé, et a amené non-seulement des sommes d'argent très-considérables, mais encore une grande quantité de froment et d'orge, ce qui met le pacha à même de nourrir tous les Mores et Arabes qui se trouvent sous les armes au château. On ne distribue néamoins que cent mesures d'orge par jour pour leurs chevaux. Le froment est si rare ici dans ce moment, que l'on vend deux mille quatre cents piastres la mesure, au lieu de huit cents qui est le prix ordinaire. Nous sommes réduits à manger du pain noir qui coûte dix fois plus qu'il ne vaut dans d'autres temps, et à acheter à tout prix ce que l'on peut nous trouver de biscuits à bord des navires qui sont dans le port. Un de nos domestiques a été tué hier, et un autre a été blessé aujourd'hui, en cherchant à nous procurer, hors des murs, des légumes, des

œufs et de la volaille, toutes choses dont nous sommes privés depuis quelque temps. Aujourd'hui l'ennemi a pris, aux portes de la ville, six hommes qui y entraient du bois à brûler dont on est fort à court. Les gens de Sidy Useph les attachèrent, mirent le feu au bois, et allaient les brûler vifs, lorsqu'un des généraux de Sidy Useph, nommé Sidy el Mair, arriva à eux au galop, et leur dit de se rappeler que le prince voulait qu'on respectât la vie des gens, et qu'il punirait de mort quiconque tuerait un homme ailleurs que sur le champ de bataille.

Six marabouts sont entrés hier en ville en grande cérémonie, pour demander au pacha de protéger le district du marabout du Séide ; mais le chiah leur répondit que le pacha s'y refusait, parce qu'ils l'avaient tous trahi, et il leur ordonna de quitter la ville immédiatement.

Quoique aujourd'hui soit le sabbat des Mores, on a dispensé, pour la première fois, le peuple de se trouver à la prière, parce que tout le monde est employé à garder la ville. Les Arabes du couchant sont arrivés, et doivent faire une sortie demain, sous le commandement des officiers du pacha. Il y a peu de jours que ces Arabes sont ici, et déjà on les trouve très-incommodes. Ils connaissent si peu la subordination,

qu'on a beaucoup de peine à les empêcher d'importuner le pacha lui-même, lorsqu'il leur est permis de l'approcher à son lever. Hier, l'un d'eux a renversé un des gardes du bey qui voulait l'empêcher de parler à ce prince. Malgré cela le bey voulut entendre cet homme; et, après avoir écouté sa plainte, il y fit droit. Tout le monde paraît craindre d'indisposer ces gens-là. Un certain nombre d'entre eux environnaient aujourd'hui le rais de la marine. Il y en eut un qui fit la tentative de lui enlever un de ses pistolets dans sa ceinture; mais le rais s'y opposa à temps, et lui demanda s'il avait eu l'intention de lui dérober ses pistolets. Un autre Arabe lui répondit qu'il ne voulait que les examiner. Mais telle est la crainte où l'on est ici de ces brigands, que, si le rais avait perdu un ou plusieurs de ses pistolets, il se serait vu contraint de n'en rien dire. Ceci servira à vous montrer tout le désagrément de notre position qui empirera encore, s'il arrive d'autres Arabes des mêmes contrées.

On dit que Sidy Useph est tout-à-fait à court de munitions de guerre, parce que plusieurs hommes de la porte de la ville qui ont été tués, se trouvent l'avoir été non avec des balles de plomb, mais avec des morceaux de fer. Ce

matin Sidy Useph a fait présent à Sidy el Mair, l'un de ses généraux, d'une riche selle, dont le derrière était d'or relevé en bosse, les étriers et les harnais d'or ; d'une paire de pistolets ornés de pierreries, et d'un yatagon à poignée d'or enrichi de diamans et d'émeraudes.

La belle Zénobie, femme de Sidy Bunny et favorite du dernier bey, dont je vous ai fait connaître la conduite, se trouve au jardin de son mari, hors de la ville. Sidy Bunny est au nombre des généraux de Sidy Useph, et par conséquent ennemi du pacha. Zénobie fournit continuellement des renseignemens sur son compte au château, et a fait prévenir ce matin le cyde Mahomet d'envoyer à un jardin où il est trente hommes pour l'assassiner. Quel rôle pour une épouse ! Mais tous les crimes sont possibles à une femme aussi immorale que Zénobie. Sidy Useph a promis à Sidy el Bunny la place de rais de la marine, s'il prend la ville.

Il y a quelques jours que les Juifs ont offert une somme considérable à un certain nombre de Mores, pour les escorter à leur cimetière où ils voulaient enterrer un des leurs ; mais, quoique l'offre fût très-avantageuse, les Mores ne voulurent pas se hasarder à sortir de la ville. Les Juifs tentèrent alors de transporter le corps eux-

mêmes, en faisant le tour du côté de la mer, espérant éviter ainsi d'être inquiétés par les gens de Sidy Useph. Mais il n'en fut rien. Un parti d'Arabes les rencontra, et ils eurent une telle frayeur, qu'ils se mirent à fuir en abandonnant le corps, qui n'est pas encore inhumé.

Le bey a perdu ce matin un de ses serviteurs les plus dévoués; voici de quelle manière: Nous voyions de notre terrasse cet officier qui suivait un détachement de quatorze Arabes. Il croyait qu'ils abandonnaient le parti du pacha; et, dans cette persuasion, il cherchait à les rejoindre pour les ramener à leur devoir, quand tout à coup les Arabes firent volte face, et l'emmenèrent de force. Nous sûmes bientôt que ces Arabes étaient à la solde de Sidy Useph.

Quelques hommes des troupes de Sidy Useph sont venus tard dans la soirée d'hier au pied des murs. Ils ont appelé par leurs noms trois cheiks du Messeah qui se sont récemment réfugiés à Tripoli, et leur ont dit de la part de Sidy Useph, que, s'ils voulaient retourner à leurs demeures, et ramener les habitans du Messeah qu'ils avaient engagés à fuir avec eux, ils pouvaient compter qu'ils seraient bien reçus, et ne seraient pas inquiétés; qu'au contraire, s'ils ne le faisaient pas, Sidy Useph avait reçu de

nouveaux renforts de Terhona et de Gerrianna; qu'il allait immédiatement s'emparer de la ville avec les Arabes, et qu'il les mettrait à mort. Le bey permit que l'on répondît à ces menaces en disant, du haut des murs du château, à ceux qui les faisaient, qu'ils seraient amenés en ville le lendemain, et punis de leur insolence.

La fumée d'un grand nombre de feux autour des murs de la ville, des cris bruyans, et le son du turbaka (espèce de tambour) annoncent que l'ennemi est occupé à faire un de ses barbares repas de chiens rôtis, ce qui parmi les Arabes est le plus grand défi qu'un ennemi puisse porter. Il y a plusieurs heures que ces cris de joie durent. Cet après-midi les Mores ont mené boire les chevaux du château et ceux des Arabes au puits qui est au dehors des murs; mais aucun de ces animaux n'a voulu goûter de cette eau. Les Mores, ayant cherché à en savoir la cause, virent que les gens de Sidy Useph avaient jeté le corps d'un cheval dans le puits, afin d'en gâter l'eau. Les Mores laissèrent aussitôt un certain nombre de Juifs, qu'ils obligent toujours à exécuter beaucoup de travaux durs et désagréables, et leur firent nettoyer le puits.

Sidy Useph conserve toujours sa même position. Quelques-uns de ses détachemens s'appro-

chent constamment des murs de la ville ; mais son corps principal se tient de l'autre côté de la plaine. Aujourd'hui un des principaux officiers de Sidy Useph ayant été tué par des soldats du pacha, quelques cavaliers arabes du parti de ce premier, ont disputé la possession de son corps contre vingt fantassins du pacha ; ils l'ont enfin obtenu et l'ont emporté en triomphe, en disant qu'aucune tête de leurs gens n'entrerait aujourd'hui en ville.—L'un des plus braves chefs arabes que le pacha ait à sa solde, Ali Bennamour (un Tunisien), a été ramené aujourd'hui, étendu sur un baracan, mortellement blessé ; sa femme et sa famille l'accompagnaient. Ils jetaient les hauts cris autour de lui ; mais les officiers du pacha s'approchèrent d'eux, et les invitèrent à cesser leurs lamentations, parce que l'on a déjà souvent donné l'ordre au château de ne pas crier pour ceux qui seraient tués en combattant, afin que l'ennemi ne s'en réjouisse pas.—Faute de gabions pour se mettre à l'abri, les Mores de Sidy Useph empilent les chevaux tués, et tirent ainsi. Ils emploient au même usage tous les coffres qu'ils trouvent dans les chaumières, en les remplissant de sable.

Nous fûmes interrompus hier par les cris

d'une famille moresque qui accompagnait le corps d'un beau jeune homme de seize ans qui avait l'air d'être inanimé. On venait de le rapporter à l'instant même du bord de la mer où il se baignait; il avait été surpris par la violence des vagues, et était tombé sans connaissance. Ses amis le croyaient expiré, et sa mère le suivait en arrachant ses vêtemens. Le consul anglais, songeant que, d'après la coutume du pays, ce jeune homme allait bientôt être enterré, se rendit, accompagné de deux drogmans, à la maison de ses parens, qui prenaient déjà des meures pour l'inhumer; et vraisemblablement que, sans l'arrivée de M. Tully, il eût été quelques heures après mis en terre, quoiqu'il y eût toute raison de croire qu'il en reviendrait, en faisant usage des moyens que l'art indique en pareil cas. La superstition et l'ignorance des Mores les portèrent, comme l'on s'y attendait, à faire de fréquentes objections à tout ce que M. Tully ordonna pour rappeler ce jeune homme à la vie; ils dirent même que ces moyens étaient inutiles, malgré la terreur et la surprise qu'ils témoignaient aux signes de vie que le moribond donnait de temps à autre. Mais comme sa famille espérait beaucoup des efforts du consul, elle fit tout pour éloigner les

Mores qui affluaient dans la maison, et dont quelques-uns étaient indignés des expériences superflues (comme ils les appelaient) faites sur un de leurs compatriotes. Quoique M. Tully eût pris toutes les précautions nécessaires, et ordonné aux domestiques de se pourvoir d'une quantité suffisante de camphre et de vinaigre, pour prévenir les dangereux effets que peut avoir ici la réunion d'un trop grand nombre de personnes dans un même appartement, il fut obligé cependant de sortir assez fréquemment, redoutant chaque fois que la crainte et la jalousie des Mores ne rendissent inutile ce qu'il avait fait, parce qu'il savait qu'ils auraient peine à attendre que les médicamens eussent produit leur effet.

Le consul perdant enfin patience, et pour se remettre du mauvais air qu'il avait respiré, et qui devenait de moment en moment plus nuisible, par le grand concours de personnes qui se trouvaient dans la chambre du malade, revint chez lui pour un instant. Les Mores, effrayés de l'idée qu'il pouvait avoir abandonné le projet de rappeler ce dernier à la vie, le firent prier instamment de revenir, en promettant sollennement d'exécuter tous ses ordres, qui consistaient à faire sortir tout le

monde de la maison, excepté la famille. La seconde fois que M. Tully quitta le jeune homme, il le confia aux soins du courtier anglais et de deux gardes. Il reprit connaissance, avant le lendemain matin. L'extrême étonnement des Mores, en voyant ce qui venait de se passer, et les témoignages de leur reconnaissance envers le consul, témoignages qui allaient jusqu'à l'adoration, étaient aussi intéressans que curieux à voir.

Aujourd'hui, au moment où l'on croyait que Sidy Useph allait attaquer la ville, nous fûmes très-surpris de voir ses cavaliers galoper en grand nombre dans les jardins du Messeah. Cette manœuvre extaordinaire avait pour but de découvrir où le terrain était mou, et par conséquent où il y avait de l'orge enfoui, parce que les habitans en avaient caché beaucoup de cette manière avant d'abandonner leurs demeures. Sidy Useph a découvert ainsi une immense quantité de grains. La raison pour laquelle on sème tant d'orge dans tous les jardins près de la ville, vient de l'impossibilité où l'on est d'avoir des terres labourables à une certaine distance de la capitale. Il faudrait, pour qu'il en fût autrement, que l'on pût soustraire le produit des récoltes à la rapacité des Arabes,

et c'est une faculté que l'on n'a pas. Il suit de là que les chrétiens ne peuvent pas se livrer à la culture.

On croit que Sidy Useph a reçu de grands secours en argent de la cour de Tunis ; ce qui est du moins certain, c'est qu'il est maintenant mieux pourvu de tout que le pacha et le bey. Il faut que ces cruelles dissensions aient bientôt un terme, ou la ville succombera faute de vivres.

Nous recevons tous les jours des messages de Lilla Halluma et des princesses. Leurs confidentes viennent souvent nous témoigner le vif désir qu'elles ont de nous voir ; mais l'insolence des Arabes est portée si loin, et le château en est tellement rempli à tous les momens du jour, qu'il est impossible de se hasarder à y entrer.

Les Arabes du levant montrent une arrogance incroyable. Le pacha paraît craindre qu'ils ne passent du côté de Sidy Useph, à la première sortie qu'ils feront de la place. Sidy Useph a réussi à amener son artillerie assez près de la ville pour battre le château du pacha et le port ; s'il était secondé par quelqu'un aussi habile que lui-même, il y aurait longtemps qu'il serait maître de Tripoli. Mais ses

artilleurs sont si maladroits, qu'ils atteignent tout, excepté les objets auxquels ils visent. Déjà leurs boulets ont frappé les maisons des consuls de Venise et de Suède ; il en est même entré un dans la chambre à coucher du consul de Suède. De semblables événemens rendent notre position très-alarmante, quoique notre maison soit, comme je vous l'ai déjà dit dans beaucoup d'endroits, à l'épreuve de la bombe.

Lundi, le 29 juillet 1793, à dix heures du soir.

Cette journée a été on ne peut plus extraordinaire pour nous, et nous sommes pour le moment dans une situation on ne peut pas plus dangereuse. Quoique nous soyons sur le point de quitter Tripoli, nous sommes destinés à voir s'y établir un gouvernement tout-à-fait nouveau, et la famille du pacha chassée par un usurpateur turc. Sidy Useph lui-même, qui avait fait tant d'efforts pour renverser son père du trône, se voit contraint aujourd'hui de le céder à un étranger. Nous faisions notre promenade accoutumée du soir sur la terrasse, lorsque nous vîmes une flotte turque jeter l'ancre dans la rade. Comme les Turcs ne sont jamais bien vus ici, nous envoyâmes aussitôt notre drogman pour s'informer quel était le

capitan-pacha qui commandait la flotte. Il revint bientôt, et nous apprit qu'il se trouvait à bord un Turc nommé Ali-Ben-Zoul, lequel était porteur d'un firman du grand-seigneur qui l'autorise à déposer le pacha régnant, et à prendre sa place. Le désordre où cette nouvelle a jeté tout le monde est difficile à peindre, outre qu'elle est on ne peut pas plus fâcheuse pour ceux qui ont quelques rapports avec le gouvernement, puisque toute espèce de communication avec le château se trouve par là suspendue.

Quelque hasardeuse que nous considérions notre position il y a quelques heures, elle l'est encore davantage dans ce moment par l'arrivée de la flotte turque. Le chef d'escadre avec lequel nous devons retourner en Europe, nous envoya, avec toute la politesse et l'attention imaginables, par ses officiers, les messages les plus pressans pour nous engager à nous rendre à bord de sa frégate.

Ces messieurs nous dirent que les embarcations de la frégate nous attendraient à la marine aussi tard que possible; qu'ensuite elles seraient prêtes pendant la nuit à se rendre au premier signal que nous ferions de la terrasse, et qu'elles seraient rendues au môle avant que

nous n'y fussions nous-mêmes. En conséquence, il fut convenu que nous hisserions une lumière à notre mât de pavillon, au moment de notre départ. Nos drogmans étant venus nous prévenir que l'ordre avait été donné de fermer les portes de la marine deux heures plus tôt que de coutume, les officiers qui étaient venus passer avec nous la soirée nous quittèrent au bout d'une demi-heure.

La marine était déjà remplie de Turcs, qui s'y promenaient sans éprouver la moindre opposition de la part des Mores.

Depuis son arrivée, Aly-Ben-Zoul se tient à bord de son vaisseau, et de fréquens messages ont déjà eu lieu entre lui et le château. A sept heures du soir, nous jugeâmes à propos de profiter de l'offre de notre chef d'escadre, et de nous rendre à bord de la frégate. L'épouse du consul de Venise vint nous rejoindre, et nos drogmans allèrent encore une fois reconnaître la route que nous devions suivre avant de nous mettre en marche. Ils revinrent bientôt, le désespoir peint sur la figure, et nous apprirent que les Turcs qui venaient d'arriver n'étaient pas de Constantinople; que ce n'étaient que des écumeurs de mer qui n'avaient d'autre dessein que de piller la ville; qu'ils gardaient en force

les portes de la marine, et que l'on n'y apercevait plus un seul More. Ce ne fut même qu'avec beaucoup de difficulté que les drogmans parvinrent à n'être pas retenus par eux; ils ne les laissèrent même aller que lorsqu'ils eurent la conviction qu'ils étaient attachés à une maison consulaire; mais qui que ce soit ne pouvait entrer ni sortir. Les Turcs avaient presque tué un Juif qui était sous la protection française, pour avoir voulu se rendre à la marine; ce malheureux était encore étendu par terre au moment du départ des drogmans. A l'inquiétude que nous causa cette nouvelle, vint encore se joindre celle que nous dûmes éprouver en apprenant d'un officier du palais, que le pacha était déterminé à ouvrir les portes de la ville à Sidy Useph et à ses Arabes, afin de se réunir à eux pour chasser les Turcs. Le pacha considérait ce moyen comme le seul qu'il eût de sauver sa famille. D'un autre côté, tout le monde paraissait persuadé que, si les Arabes entraient en ville, il n'y aurait pas une seule maison qui pût se soustraire à leur avidité. On ne peut même guère s'attendre à ce qu'il en soit autrement, puisque Sidy Useph leur a depuis long-temps promis le pillage de la ville pendant trois jours, dès qu'ils s'en seront rendus

maîtres; et on ne croit pas que Sidy Useph pût l'empêcher, en en eut-il même la volonté.

Nous avons envoyé les drogmans, de demi-heure en demi-heure, pendant un assez long espace de temps, aux portes de la ville, à celles de la marine, au golphor du cheik, et au château; mais il n'est pas possible d'apprendre ce qui se passe. Tout ce que nous savons, c'est que les Turcs sont au château, parce que nous en avons vu sur les remparts.

Le 30 juillet, à 2 heures du matin. Accablées de craintes et de fatigues, la plupart de nos dames sont allées goûter un instant de repos. Les consuls ont résolu de faire faction eux-mêmes, en se relevant l'un l'autre toutes les deux heures. Il n'est pas un seul domestique dans la maison, chrétien, more ou noir, qui ne soit armé des pieds à la tête de couteaux, d'un fusil et de pistolets. Rien n'est aussi surprenant que le silence qui règne de temps en temps dans un moment où il se passe tant d'événemens extraordinaires. L'on n'aperçoit ni n'entend rien en ville, excepté par intervalles le bruit des armes des nombreux détachemens turcs qui la parcourent.

Il y a trois heures qu'on a lu à la marine le firman du grand-seigneur, qui annonce l'ar-

rivée d'Aly-Ben-Zoul et l'abdication du pacha. Le rais de la marine et plusieurs autres des principaux officiers du pacha ont été obligés de se rendre ensuite, à peu près vers minuit, à bord du vaisseau où Aly-Ben-Zoul se trouve encore. — L'escadre turque a tiré plusieurs coups de canon, il y a environ une heure. On dit que cette salve a eu lieu pour annoncer la mort de quelques officiers du pacha qui auraient été étranglés. Comme nous les connaissons tous, et que nous sommes liés avec leurs familles, cette nouvelle nous afflige singulièrement.

Nous avons hasardé de nous promener sur notre terrasse, pendant l'obscurité de la nuit. On ne crut pas prudent que les dames s'y montrassent pendant le jour, de crainte que les Turcs ne les eussent aperçues. La ville et le port offrent encore dans ce moment un aspect tout différent de ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Turcs. Tout continue d'être tranquille ; c'est le calme qui précède la tempête. Il n'y a qu'à la marine où l'on entend un grand nombre de voix.

Notre maison offrant, par sa position et sa force, le refuge le plus sûr qu'il y ait dans la ville, on y a non-seulement admis ceux

qui ont droit à la protection du drapeau britannique, mais on a encore cru prudent d'y recevoir les parens des montagnards qui habitent la ville, et qui sont venus y solliciter un asile pour leurs familles. En reconnaissance de ce service, près de deux cents de ces montagnards, tous bien armés, se sont établis autour de la maison, et ont déclaré qu'ils se feraient plutôt couper en pièces que de s'en éloigner. Toutes les dames des consuls qui sont mariés, sont avec nous.

A midi.

Ce matin à l'adan, ou point du jour, un détachement de Turcs a été envoyé du château à notre maison, pour garder, disent-ils, le pavillon anglais, qui n'a d'autre insulte à craindre que de leur part. Ces hommes, maintenant couchés dans notre cour, se font allumer leurs pipes et servir du café et des sorbets par nos domestiques. Ils sont chargés d'armes précieuses, richement vêtus, mais d'une arrogance qui va au-delà de toute expression.

A minuit, le pacha, le bey de Bengazi (beau-frère du pacha), le cataïb, le chiah, les dames du bey et la famille du chiah, ont abandonné le château. Lilla Halluma, hors

d'état de voyager, est restée dans une maison de la ville. Cette infortunée princesse était si mal, que ses suivantes furent obligées de la porter dans leurs bras. Cependant la fille aînée du dernier bey, Lilla Zénobie, y est demeurée, ainsi que deux autres princesses, Lilla Fatima, veuve du bey de Derner, et Lilla Howisha, femme du rais de la marine. Comme dans ce pays toutes les femmes du sang royal qui peuvent être ainsi prisonnières, sont regardées comms acrées, on espère que leur vie ne court aucun danger.

Il n'y a pas de plus grande preuve de l'importance que l'on attache ici au firman du grand-seigneur, que la manière dont les Tripolitains s'y sont soumis dans la circônstance actuelle; car puisque le pacha et le bey ont été se remettre entre les mains de Sidy Useph, le pacha aurait tout aussi-bien pu laisser Sidy Useph entrer en ville, comme il en a eu un moment l'intention. Maïs, convaincu qu'il n'y a pas moyen de s'opposer à un firman du sultan, on s'est résigné à tout.

Les officiers de la frégate qui doit nous transporter, étaient ce matin à six heures et demie avec nous. Ils nous ont félicités sur le peu de difficulté que les Turcs ont eu à s'emparer de

la ville, dont la possession ne leur a pas coûté un seul coup de fusil. — On a tout à redouter de la férocité des Turcs; ils sont ennemis jurés des chrétiens, et chercheront constamment des motifs pour les insulter, à moins que leur intérêt ne les force à agir différemment. — Il y avait à notre déjeuner trente personnes, dont la plupart s'étaient attendues toute la nuit, à voir les Arabes entrer en ville par la porte qui conduit à la plaine, ou les Turcs par celle qui conduit au rivage. Avant que le déjeuner fût terminé, nous fûmes appelés sur la terrasse pour voir passer le prétendu pacha qui se rendait de la marine au château. Je dis prétendu, parce qu'il y a peu de personnes maintenant à Tripoli qui ne doutent de l'authenticité du firman.

Au moment où il débarqua, le drapeau moresque disparut, et on vit flotter de toute part le drapeau cramoisi ayant au milieu un croissant d'or. A mesure que les Turcs avançaient, nous les voyions chasser rudement tous les Juifs qu'ils rencontraient, parce qu'ils ne voulaient pas qu'il y en eût un seul présent, au moment du passage du nouveau pacha qui était entouré d'un grand nombre de Turcs. Le cortége était précédé par la musique du château, et par ce même corps de chaoux qui nous a

annoncé pendant un si grand nombre d'années l'approche du pacha et du bey. Tous les navires turcs le saluèrent, et les batteries de la marine tirèrent jusqu'à ce qu'il fût arrivé au château. Nous eûmes le plaisir de voir dans sa suite le rais de la marine, que l'on disait avoir été étranglé hier au soir.

Le désespoir et le désordre où sont les Juifs dans ce moment, sont à leur comble. Ils s'attendent à se voir enlever tout ce qu'ils possèdent, heureux encore s'ils parviennent à se soustraire à la mort en livrant leurs richesses.

Tout est tranquille dans le Messeah. On y aperçoit un si petit nombre des gens de Sidy Useph, que quelques Mores croient qu'il s'est déterminé à se rendre à Tunis avec le pacha et le bey. D'autres disent qu'il s'occupe de réunir le plus grand nombre d'Arabes possible, pour s'opposer au pacha turc qu'il ne traite et ne considère que comme un aventurier.

Notre promenade se borne maintenant, comme à peu près au temps de la peste, à nos terrasses. Nous ne pouvons plus aller dans le Messeah ni à la marine; et la ville, qui n'est jamais fort agréable à parcourir, est maintenant remplie de Turcs. Mais c'est au reste une privation que nous ne devons par subir

long-temps, puisque nous espérons faire voile pour l'Europe d'un instant à l'autre.

Tartane française poursuivie par un bâtiment de guerre anglais. — Hauteur du nouveau pacha envers les chrétiens. — Fidélité d'un esclave noir. — Sidy Useph annonce au nouveau pacha son intention d'aller le saluer. — Il est refusé. — Il attaque Tripoli, et est battu. — L'usurpateur turc est reconnu pour être un pirate. — Les dames de la famille du consul anglais cherchent à voir Lilla Halluma. — La reine Esther dans les fers. — Caractère des Arabes du couchant. — Injustice et cruauté des croisés. — Les Juifs dépouillés.

Nous nous sommes trouvés hier dans un des momens les plus terribles où nous ayons encore été depuis que nous sommes ici, par suite d'un événement qui a menacé de près la vie de M. Tully. Nous vîmes, le matin, un navire anglais sortir du port à la poursuite d'une tartane française qui se trouvait avoir à bord des troupes pour Aly-Ben-Zoul. Les Turcs voulaient faire échouer le bâtiment pour l'empêcher d'être pris. L'artillerie du château tira par forme d'avertissement, attendu qu'il est défendu de capturer un navire sous le canon de la place.

Le consul reçut à l'instant même un ordre menaçant du pacha turc de se rendre immédiatement au château. Si M. Tully y eût obéi, le pacha, après l'avoir fait détenir, aurait exigé une forte somme pour sa rançon. Nous connaissons d'ailleurs trop bien la manière d'agir des Turcs, et le traitement qu'ils feraient subir à un chrétien dont ils auraient lieu d'être mécontens, pour ne pas savoir que le consul eût pu perdre la vie dans cette circonstance. Je vous laisse à penser la situation où nous nous trouvions, à vous qui sentez si bien les maux des autres. M. Tully jugea donc à propos de se rendre à bord de la frégate jusqu'à ce que l'affaire fût arrangée; et comme il ne nous crut pas en sûreté dans notre maison, il nous conduisit à celle du consul de Venise. Nos drogmans nous escortèrent, ainsi que ceux des soldats de notre garde turque qui étaient en état de se tenir; car dans ce moment ils étaient presque tous étendus morts-ivres dans le skiffar et dans la cour. Les rues que nous traversâmes avaient tout-à-fait changé de face; elles étaient encombrées de Turcs. Au lieu du vieil aga que nous avions coutume de voir de garde au Sansanner, et qui nous témoignait toujours beaucoup de respect quand nous passions, nous

trouvâmes une bande de coquins armés jusques aux dents, et qui eurent quelque peine à se retenir de nous insulter. — Nous rencontrâmes le duganire qui se rendait au château ; mais il ne put nous dire un seul mot en particulier, parce qu'au lieu de ses gens, il était entouré par des Turcs armés. A peine venait-il de nous quitter, que nous aperçumes Sidy el Bunny, l'un des généraux de Sidy Useph, qui nous fit savoir qu'il était venu en ville pendant tout le désordre qui avait eu lieu dans la matinée, et qu'il espérait en sortir avant la nuit, parce que les Turcs ne le connaissaient pas ; mais il ne nous dit rien de plus, de crainte d'être découvert. Il était déguisé et enveloppé d'un baracan brun. M. Tully nous laissa chez le consul de Venise, et n'eut que le temps de se rendre à bord de la frégate, où il instruisit le capitaine de ce qui venait de se passer. Tout fut arrangé au bout de quelques heures, et nous fûmes délivrés des craintes cruelles que nous éprouvions sur le compte de M. Tully. Après être restés quelques heures chez le consul vénitien, les Turcs se trouvant satisfaits, nous retournâmes dîner à la maison.

A notre retour, nous trouvâmes ceux que

nous y avions laissés, qui faisaient toute sorte d'excès. Le consul insista pour qu'ils en partissent, en disant qu'il n'avait plus besoin de leurs services ; mais leur chef lui répondit qu'il fallait qu'il lui payât un pataqué par heure pour tout le temps qu'ils avaient été chez lui. M. Tully y ayant consenti, nous eûmes le bonheur de les voir partir.

Pendant que nous nous trouvions chez le consul de Venise, ces bandits s'emparèrent d'un Juif qu'ils auraient tué pour n'avoir pas exécuté quelque chose qu'ils lui avaient prescrit de faire, si nos domestiques n'étaient pas accourus et ne leur eussent pas représenté qu'il n'était pas permis de se conduire de cette manière près la maison du consul d'Angleterre.

Le pacha turc traite déjà les chrétiens avec beaucoup de hauteur. Il a dit qu'il ne recevrait pas les infidèles (voulant dire les consuls) avant demain. Sur la demande qu'on lui a faite de recevoir aujourd'hui la visite des officiers anglais, ce qui est d'étiquette après le changement de gouvernement, le pacha turc, pour imiter le dey d'Alger, a eu l'insolence de proposer que les officiers anglais quittassent leurs armes avant de paraître en sa présence.

Mais ayant su par le consul qu'une semblable proposition ne pouvait pas être écoutée, il y a renoncé.

Durant ces deux derniers jours il n'y a pas eu d'hostilités, ni dans la plaine, ni dans la ville. D'un autre côté on ne voit ni Juifs ni femmes dans les rues ; on y rencontre même fort peu de Mores. Les boutiques sont fermées ; les commerçans mores se sont éloignés ; tout est vide ; en un mot, rien n'est plus triste que l'aspect de Tripoli depuis l'arrivée des Turcs.

Les forces de Sidy Useph se sont retirées du Messeah, et il est difficile de prévoir quel est l'emploi qu'il va en faire. Les Arabes continuent d'arriver en grand nombre des déserts, du levant et du couchant.

Voici une anecdote qui vous donnera une idée du vif attachement des noirs à leurs maîtres. Un de ces hommes, nommé Zur, est venu ce matin prier le consul de l'admettre à son service, et persista à vouloir y être reçu, malgré qu'on lui dît plusieurs fois que nous étions sur le point de quitter le pays. L'extrême désir qu'il manifestait qu'on le prît, ne fût-ce que pour quelques jours, joint à son costume qui, bien qu'usé, offrait les lambeaux d'un vêtement beaucoup trop riche pour être celui d'un esclave,

nous fit désirer de savoir les particularités de sa vie. D'après ce qu'il nous a raconté, il paraît qu'il a appartenu à un More de distinction, nommé Sidy Hassana, qui était attaché au dernier bey, et qui, comme presque tous les autres favoris de ce prince, perdit la vie et la fortune. A la mort de Sidy Hassana, tout ce qu'il possédait, y compris même les pierreries de sa famille, et ses esclaves, fut confisqué. Sa veuve, qui était une belle Circassienne, fut laissée sans pain avec trois jeunes enfans. Son mari lui avait donné le nom de Sebbiba (1). Il l'avait amenée lui-même d'Asie; et craignant qu'elle ne fixât trop l'attention publique par sa beauté et son instruction, il lui avait interdit toute communication avec d'autres qu'avec lui et ses domestiques. L'infortunée Sebbiba se trouva donc dans un instant, non-seulement privée de son protecteur, mais sans amis ni connaissances.

Au moment où les hampers pillaient la maison de son maître, Zur vola à sa maîtresse,

(1) *Sebbiba*, en langue moresque, veut dire raisin. Les Mores donnent aux Circassiennes et aux autres beautés de l'Asie qu'ils épousent, des noms moresques de leur propre invention, qui expriment toujours, soit un éloge flatteur ou un sentiment délicat, tels que *Mabouba*, une pièce de mon-

et la pria avec instance de lui accorder sa liberté avant que les hampers vinssent le prendre avec les autres esclaves. Sebbiba se refusa à sa demande, comme à une chose tout-à-fait contraire à son propre intérêt, attendu qu'il allait être conduit au château où il serait entretenu et mis au nombre des domestiques du pacha. Elle lui rappela qu'elle n'avait rien à lui donner, et qu'en restant avec elle, dans la position où elle se trouvait, il ne pourrait que mourir de faim. Mais le fidèle noir lui répondit que c'était pour elle et pour les enfans de son maître qu'il lui demandait sa liberté, en ajoutant que si Lilla Sebbiba le libérait, il ne lui serait pas enlevé; qu'en travaillant d'une manière ou de l'autre, il procurerait le nécessaire à sa famille, et ferait en sorte, par son activité, de remplacer les domestiques qu'on lui enlevait dans ce moment.

Privée de tout, Lilla Sebbiba accepta avec joie la généreuse proposition de Zur; et quand les hampers lui ordonnèrent de les suivre au château, elle le déclara libre; elle leur prouva qu'il lui avait été donné par son époux, après

naie d'or pur; *Cobah*, l'étoile du matin; *Halluma*, douceur, etc. C'est ainsi qu'Hassana appela sa belle esclave du nom de Sebbiba, *un raisin*.

son mariage, et que par conséquent elle avait droit d'en disposer. La belle Circassienne ayant été obligée de quitter les propriétés de Sidy Hassana, dans le Messéah, Zur la conduisit avec ses trois enfans à Tripoli, où il a fait tout ce qui a dépendu de lui pour les soutenir depuis la mort du bey, et sans jamais s'être écarté un instant du respect et de l'obéissance qu'il était dans l'habitude d'avoir pour sa trop malheureuse maîtresse. En parlant d'elle, il lui donne toujours l'épithète distinguée de sa Lilla; il croirait lui manquer s'il la nommait différemment. M. Tully acquiesça à la demande de Zur, et il doit rester avec nous jusqu'au moment de notre départ. Le consul de Hollande le prendra ensuite chez lui, et a l'intention de le charger de conduire à Vienne des chevaux arabes dont il doit faire l'acquisition pour l'empereur d'Autriche.

Nous n'avons pas entendu parler de Lilla Halluma, quoiqu'il y ait déjà quatre jours que cette souveraine infortunée a quitté le château. Nous n'osons pas chercher à découvrir sa demeure, de crainte que les Turcs ne l'apprennent.

Il y a quelques jours, Sidy Useph envoya le peuple de Sahal, pour saluer le nouveau pacha. Sahal est un district considerable, qui est à quelque distance de la ville. Sidy Useph

faisait faire en même temps ses complimens au pacha, et le prévenait qu'il se rendrait bientôt lui-même auprès de lui. Mais ces deux chefs se connaissaient trop bien. Le caid de Sahal ayant transmis ce message au pacha turc, celui-ci les remit à quelques jours, pour déterminer de quelle manière il les recevrait ainsi que Sidy Useph.

Un cheik, avec un assez grand nombre de soldats turs, parcourt toutes les nuits les rues de Tripoli; nous les avons rencontrés ce soir comme nous rentrions. Ils ont beaucoup parlé à nos drogmans, qui ne paraissaient pas désirer de leur répondre, sachant qu'il n'était pas d'usage qu'ils s'arrêtassent à causer dans les rues quand ils se trouvaient de service auprès de la famille du consul. Les Turcs voulaient à toute force nous escorter chez nous, quoique nous leur dissions que nos drogmans suffisaient, et que nous les remerciions de leur offre. Leur attention fut tout à coup détournée par l'arrivée d'une personne qui, à notre grand regret, venait d'être arrêtée par une autre patrouille. C'était un des officiers du bey, qui s'était hasardé à venir en ville dans l'après-midi, et qui comptait en sortir avant le coucher du soleil. Le cheik et les autres satellites du pacha le con-

duisirent immédiatement au château, d'où je crains bien qu'il ne sorte jamais.

Le pacha Ali Coromalli est à l'un de ses jardins avec le bey et Sidy Useph. Le pacha turc a envoyé aujourd'hui un riche cafetan à ce dernier en le priant ou plutôt en lui ordonnant de venir à Tripoli, pour assister à un divan auquel il espérait, ajoutait-il, qu'il se rendrait; mais Sidy Useph n'a pas cru devoir s'exposer à ce point, et a refusé de se rendre au château.

Ce matin, un autre officier de Sidy Useph est venu en ville déguisé. Nous sommes du petit nombre des personnes auxquelles il s'est fait reconnaître. Il nous a dit que la nuit où la flotte turque a jeté l'ancre dans la rade de Tripoli, Sidy Useph ne se doutait pas qu'il y eût à bord un nouveau pacha; il ne le sut qu'à minuit lorsque la ville se trouvait déjà gardée par les Turcs, et tout-à-fait au pouvoir de l'usurpateur. Quand Sidy Useph vit son père et son frère venir se réfugier dans le Messeah, et qu'il apprit la cause de leur fuite, il éprouva le plus vif regret de ne pas s'être emparé de la ville de vive force, ce qu'il aurait facilement pu faire s'il n'avait pas autant traîné en longueur ses négociations avec son père.

Cet officier se flattait de l'espoir que les

Mores parviendraient encore à rentrer en possession de la ville et à en chasser les Turcs. Il nous informa que Sidy Useph avec des forces encore plus nombreuses que celles qu'il avait eues jusqu'alors, et qui étaient on ne peut mieux disposées par l'union du pacha et de ses fils, projetait d'attaquer la ville avec toute la vigueur possible, cette même nuit, et qu'un arrangement avait été conclu entre Sidy Useph et les chefs arabes, portant que si ces derniers réussissaient à s'emparer de la ville, ils auraient pour récompense la liberté de la piller pendant trois jours. « Et c'est là, dit M. Tully, le service que nous devons espérer de vous? » « Quelle plus grande preuve d'amitié puis-je vous donner, répondit le More, que de vous divulguer un secret, dont la révélation, en citant mon nom, pourrait faire que ma tête fût exposée demain sur la porte de la ville, en admettant même que je parvienne à en sortir aujourd'hui? Je crois cependant, tout en vous prévenant de ceci, pour que vous preniez vos mesures en conséquence, que Sidy Useph fera respecter les maisons consulaires, parce qu'il est de son intérêt de le faire. » M. Tully le remercia beaucoup de son obligeance, et fit tout ce qui dépendit de lui pour procurer sa sortie de la ville.

L'avertissement que cet officier venait de nous donner était d'une nature si alarmante, que tous les chrétiens songèrent une seconde fois à s'embarquer ; toutefois les consuls renoncèrent bientôt à ce projet, dont l'exécution leur parut assez dangereuse. Ils crurent plus convenable de se fier au respect que l'on aurait pour leurs pavillons, dont la sauve-garde serait peut-être plus sûre, dans le cas même où Sidy Useph s'emparerait de la ville, qu'elle ne l'est maintenant, parce que tous les Turcs, dont nous sommes environnés, ne peuvent guère être considérés que comme une troupe de brigands. Le plus grand danger que les chrétiens eussent à redouter, semblait devoir être pendant les premiers momens, alors qu'éloignés de leurs chefs, les Arabes se seraient trouvés abandonnés à eux-mêmes. Nous passâmes le reste de la journée dans la plus vive agitation. Nous voyions les gens de Sidy Useph s'avancer d'heure en heure; vers le soir ils étaient près de la ville. Cependant les Turcs les éloignèrent durant la journée en tirant des bombes, dont plusieurs éclatèrent au-dessus de la ville, à la grande terreur des habitans. Les Mores, très-harassés par l'usage de ces projectiles, se retirèrent à la nuit. Le lendemain Sidy Useph incommoda

tellement la ville avec son artillerie, que les Turcs envoyèrent trois forts bateaux armés pour opérer un débarquement au Messeah, afin de chercher à s'emparer des pièces et de les enclouer. Ils y réussirent après beaucoup d'efforts; mais ils ne durent ce succès qu'à l'absence momentanée de Sidy Useph, qui avait laissé son frère pour commander à sa place. La conduite de Sidy Useph depuis que les Turcs sont ici, oblige tout le monde de convenir que, bien que guidé par des sentimens condamnables, il a fait preuve de plus de talens que toutes les autres personnes de sa famille. Quoique souvent repoussé par les Turcs, il n'en a pas moins conservé sa position près des portes de la ville, pendant toute la journée.

Les chrétiens n'ont plus maintenant la faculté de faire garder leurs maisons comme avant l'occupation des Turcs. Il n'y a plus à Tripoli que quelques Mores qui sont sujets des Turcs. Par conséquent il ne nous reste autre chose à espérer sinon que Sidy Useph et ses généraux préviendront à temps le pillage des maisons consulaires. Hier, à la nuit, chacun se rendit plein d'effroi sur la terrasse pour observer ce qui se passait, et savoir le moment où la victoire se déclarerait pour les Mores ou

pour les Turcs. Un peu après minuit, les Arabes de Sidy Useph réusssirent à s'approcher si près des portes de la ville, que chacun crut qu'ils étaient entrés ; ce qui alarma vivement ceux qui avaient connaissance de la promesse que Sidy Useph a faite aux Arabes.

A minuit et demi, les troupes de Sidy Useph s'approchèrent fort près des portes, malgré un feu très-vif de la part des Turcs. Il avait formé le projet de s'introduire dans la place par un vieux magasin sous lequel il avait pratiqué une mine. Mais au moment où ses Arabes se disposaient à entrer par cette issue, les Turcs mirent le feu à plusieurs grosses branches d'arbres qu'ils avaient enduites de résine. La clarté qui en résulta, mit les Turcs à même de découvrir tout le Messeah, et particulièrement ce que leurs ennèmis s'apprêtaient à faire ; ils purent par conséquent s'y opposer. Le feu des Mores formait, pendant tout ce temps, une ligne autour de la ville, et les navires turcs ne cessèrent pas de tirer un seul instant sur le Messeah. Je crois bien que ce sera la dernière alarme que nous aurons, parce que nous espérons quitter Tripoli sous peu de jours.

Un officier qui est fort attaché au pacha, et qui s'est trouvé au château au moment où ce

prince s'est vu forcé de déposer le pouvoir royal, nous a fait un récit exact de tout ce qui a eu lieu depuis six heures du soir jusqu'au moment où le pacha a quitté son palais.

On peut dire que le pacha et le bey ont été l'un et l'autre victimes de leur implicite croyance dans la prédestination. Quand on reçut au château la nouvelle que le nouveau pacha se trouvait déjà dans la rade avec une nombreuse flotte turque, ces princes furent tellement atterrés par ce qu'ils considéraient comme un arrêt du destin, qu'ils ne songèrent pas à faire la moindre résistance jusqu'au moment où le mal fut irrémédiable. Dès que l'on sut que le Turc qui venait d'arriver était pourvu d'un firman du grand-seigneur, le pacha et ses ministres parurent immobiles, et prêts à courber la tête sous les décrets irrévocables de la sublime Porte. Au bout de quelques heures cependant il s'éleva des doutes sur la validité du firman, et on pensa qu'il avait fort bien pu n'être pas obtenu du grand-seigneur. Des ordres furent en conséquence expédiés du château au cheik et au rais de la marine, pour rassembler toutes les forces disponibles, afin de s'opposer au débarquement des Turcs. Mais ni le pacha ni le bey ne se montrèrent, pour animer par leur présence le peuple, qui crai-

gnait de s'exposer sans chefs, à combattre un homme qui, dans quelques heures, pourrait être maître de son existence. Une heure et demie se passèrent après l'expédition de ces ordres, sans qu'ils reçussent d'exécution. De nouveaux messages furent envoyés au cheik et au raïs de la marine d'armer tout le monde, sans toutefois que le bey ou le pacha parussent aux croisées ou dans les galeries, pour voir ce qui se passait. Depuis huit heures du soir le temps s'écoula en messages inutiles du pacha à ses ministres, jusqu'à minuit, que le Turc envoya en grande pompe, au château, le firman du sultan, avec ordre au pacha d'en sortir ou d'y attendre la mort.

Le pacha, le bey, et le bey de Bengazi quittèrent le palais, accompagnés par une tribu de Knowiales sous les ordres de leur chef, le cheik Alieff. Cet officier nous confirma ce que l'on nous avait dit, que le pacha s'était trouvé mal trois fois, depuis sa sortie du château jusqu'à la porte de la ville. Il regrettait vivement de n'avoir pas, à tout risque, envoyé les femmes de sa famille au Messeah; mais il était trop tard alors pour y songer. Tous ceux qui entouraient le pacha cherchèrent à le consoler, en lui rappelant que les dames de la famille royale

qui se trouvaient alors captives, étaient en sûreté, d'après la loi du prophète, qui défend expressément qu'il leur soit fait la moindre chose, en cas de guerre. La conduite ultérieure du Turc et de ceux qui l'accompagnaient, justifie cependant les craintes du pacha, et prouve qu'ils n'étaient que des brigands nullement autorisés par la Porte. Car, en opposition avec les lois de Mahomet, ils enlevèrent non-seulement aux dames du château, mais aux filles du pacha elles-mêmes, toutes leurs pierreries, et tout ce qu'elles avaient de précieux sur elles; et à peine laissèrent-ils un baracan à celles qui ne se trouvaient pas au château. L'une des princesses, Lilla Fatima, eut le courage de résister à ces scélérats; elle leur déclara, qu'en qualité de fille de pacha, elle mourrait plutôt que de sortir du château dans cet état. Ils écoutèrent ses représentations, et lui restituèrent quelques-uns de ses vêtemens. Lilla Halluma, qui était très-mal dans ce moment, fut portée hors du château par plusieurs femmes noires auxquelles elle avait antérieurement donné la liberté; car tous les esclaves attachés au service du pacha, hommes ou femmes, furent retenus pour celui du Turc, ou destinés à être vendus. Ces femmes, dont quelques-unes demeuraient

au château, et d'autres en ville, s'empressèrent, dans ce cruel moment, de venir offrir leurs services à leur infortunée maîtresse. Accompagnées par la veuve du dernier bey, elles la transportèrent sur leurs bras depuis le château jusqu'à la ville. Ces deux illustres fugitives sont cachées en ville sans que nous ayons encore pu savoir où. Le Turc a retenu au château la belle Zénobie, fille de Lilla Aisher, et a déclaré vouloir l'épouser et la mettre sur le trône. Mais cette détermination, au lieu d'être de quelque consolation pour sa famille, ne fait, au contraire, que l'affliger davantage, parce que cet usurpateur, qui se nomme Ali Ben Zoul, et qui s'est élevé, sous la protection de quelque pacha, à un commandement supérieur dans la marine du grand sultan, est connu par ses pirateries, et comme ayant autrefois été chef d'une bande d'Arnautes, le rebut de tous les peuples soumis à la domination ottomane.

Il a relâché plusieurs fois à Tripoli dans ces derniers temps, en se rendant de Constantinople en Égypte, et a pu ainsi s'instruire très-facilement des dissensions qui existaient dans la famille du pacha, et par conséquent du désordre où le royaume se trouvait plongé. Pour mettre à profit une circonstance aussi

favorable, Ali Ben Zoul résolut de se rendre maître de Tripoli, espérant pouvoir gagner ensuite les ministres du sultan par les riches présens qu'il se propose de leur envoyer, et qu'il se sera procurés par le meurtre et la rapine. — Je crains de n'avoir aucun changement favorable à vous annoncer avant notre départ. Il s'est commis, pendant ces derniers huit jours, des atrocités telles que, grâce à Dieu, nous n'en avions pas vu de semblables depuis que nous étions ici.

Nous attendons le chef d'escadre avec lequel nous devons nous embarquer; il est allé voir ce qui se passe à Tunis. — J'espère vous écrire encore une fois avant que nous quittions Tripoli.

Afin de vous rendre un dernier compte de la situation où nous laissons cette ville, je me suis déterminée à garder cette lettre, et à vous l'envoyer par la première occasion qui s'offrira pendant notre traversée.

Il y a quelques jours, nous sommes enfin parvenus à découvrir la demeure de la malheureuse Lilla Halluma. Madame Tully ne perdit pas un seul instant à lui envoyer, par des messagères de confiance, du café, du sucre, et quelques autres objets dont elle présumait

qu'elle pouvait avoir besoin. Mais ces femmes ne purent parvenir jusqu'à elle; elles furent même chassées de la maison qu'elle habite, et se crurent heureuses d'en être quittes à aussi bon marché. Avant d'arriver chez la princesse, elles entendirent des cris très-perçans, et virent plusieurs Turcs qui entraînaient avec violence hors de la maison, un charmant jeune homme, fils de Hadgi Mahmute, et petit-fils du pacha; ils le croyaient fils du dernier bey, et le menèrent au château pour s'assurer de lui, comme étant le plus proche héritier du trône. Le lendemain, quand la rumeur que cette affaire avait occasionée eut cessé, les mêmes messagères furent envoyées auprès de Lilla Halluma, et n'eurent aucune difficulté à être admises auprès d'elle. Elles la trouvèrent profondément affligée d'avoir vu son petit-fils arraché de ses bras. Le bruit des armes de ceux qui étaient venus l'arrêter ne permettant plus à Lilla Halluma d'entendre sa voix, elle croyait qu'ils l'avaient massacré avant de quitter la maison. On sut cependant qu'ils s'étaient bornés à le conduire au château, où il est encore. — Nous sommes déterminées à tout employer pour voir une dernière fois la vertueuse Lilla Halluma. Mais l'inquiète jalou-

sie des Turcs nous oblige à remettre cette visite jusqu'au moment de notre départ. Nous recevons néanmoins de ses nouvelles par ses femmes, et nous envoyons chez elle presque tous les jours. Cette princesse n'a aucune de ses filles avec elle; mais elle en est en quelque sorte dédommagée par la présence de la veuve de son fils aîné le bey. Lilla Howisha, troisième fille du pacha, s'est hasardée à rester au château avec son mari le rais de la marine, que, d'après son importance, les Turcs ont trouvé convenable de conserver dans son poste.

Les scènes qui ont eu lieu ici depuis quelques jours, sont trop horribles pour être rapportées; aussi les passerai-je sous silence. Toutefois je ne puis omettre de vous entretenir de la cruelle position où se trouvent maintenant deux personnes auxquelles nous nous intéressons beaucoup. L'une d'elles est un des principaux officiers du feu bey; il a été lié pendant plusieurs années avec tous les chrétiens qui se trouvaient ici, et a souvent fait partie de nos réunions. Arrêté l'avant-dernière nuit par les satellites du pacha turc, il a été conduit au château, où on l'a obligé de déclarer les richesses qu'il possédait. Le Turc, s'imagi-

nant qu'il n'avait pas tout avoué, donna aussitôt ordre de le descendre au fond d'un puits sec qui se trouve dans la cour du château, où, ce qui est horrible à rapporter, on ne lui a encore donné aucune nourriture! On espère encore que, si l'on peut faire entendre au Turc inhumain qu'il est dans l'erreur, un reste d'égard pour le rang de ce malheureux officier le déterminera à le faire retirer du puits assez à temps pour qu'il n'en meure pas.

Le même jour, nous finissions de dîner, et nous étions à peine revenus de la stupeur où nous avait jetés cette nouvelle, lorsqu'un jeune Juif, ou plutôt un spectre, demanda la faveur de parler immédiatement au consul; on l'introduisit aussitôt. A peine put-il proférer une seule parole, tant il était agité. Il demanda à M. Tully la permission d'aller avec ses drogmans pour chercher dans la prison de la maison consulaire, une chaîne qu'il y avait vue. Sur ce que nous lui demandâmes l'usage qu'il en voulait faire, il fondit en larmes, et nous dit que sa mère (la reine Esther, favorite du pacha,) se mourait au château, où elle était attachée avec une chaîne si étroite qu'elle lui coupait les poignets et les chevilles des pieds, et qu'elle allait expirer si on ne trouvait pas

moyen de la soulager. Le féroce pacha consentit à ce qu'on lui mît une autre chaîne si l'on en trouvait une ; mais, dans le cas contraire, elle doit rester comme elle se trouve.

Il me semblait rêver en entendant ce jeune homme solliciter comme une faveur, une chaîne pour celle qui naguère n'avait pas le moindre désir à former, et qui était peut-être la femme la plus heureuse de Tripoli. La chaîne en question fut aussitôt envoyée au château et lui fut passée avec tous les égards possibles, afin que ceux qui pouvaient lui être utiles s'en aperçussent. Le pacha turc l'a d'abord fait appeler, et lui a demandé sur-le-champ 100,000 pataqués (120,000 francs) ; comme elle n'a pu les lui fournir aussitôt qu'il le désirait, elle a été mise aux fers jusqu'à ce qu'elle ait trouvé cette somme en argent ou en pierreries, parce qu'il ne veut pas recevoir de lettres de change. Sa famille s'est offerte d'en payer une deux fois plus considérable si le Turc veut épargner la vie d'Esther jusqu'à ce qu'elle ait reçu de l'argent de Livourne, parce qu'elle n'a pas la totalité de cette somme en espèces. Nous espérons néanmoins que les Juifs parviendront à la trouver, et à éviter ainsi la mort à cette malheureuse femme.

Le pacha, le bey et Sidy Useph, se rendent par terre à Tunis, d'où l'on espère les voir revenir bientôt avec des secours de cette puissance. Comme on conjecture de là que le règne de l'usurpateur turc ne doit pas être long, il profite du temps qui lui reste, avant son départ, pour dépouiller les malheureux habitans, en les forçant par tous les moyens imaginables à lui déclarer leurs fortunes dont il s'empare aussitôt.

Sidy Useph, qui n'est pas encore parti pour Tunis, tient Tripoli rigoureusement bloqué depuis que les Turcs y sont arrivés, malgré le grand nombre de bombes qu'ils lancent journellement. Aussi éprouvent-ils une entière disette, et ne sont pas peu mortifiés de voir en abondance des raisins, des dattes, des oranges, de tous côtés dans les jardins du Messeah, dans un moment où l'extrême chaleur rend ces fruits presque indispensables. D'un autre côté la grande quantité de bestiaux et de vivres en tout genre que leurs ennemis consomment sous leurs yeux, presqu'au pied des murs, augmente encore leurs angoisses. Nous avons le malheur, pour ainsi dire, de partager leurs privations; car ce n'est qu'au risque de leur vie que les Tripolitains sont quelquefois

assez hardis pour procurer aux chrétiens ce qui leur manque, mais en le leur faisant payer cinq fois la valeur. Je vous laisse d'après cela à juger de notre position.

Ce matin les Mores du Messeah offraient, aux portes de la ville, un prix considérable pour des pierres à fusil. Un de ceux qui ont vendu de ces pierres a été découvert, et il sera pendu comme traître. — Les gens de Sidy Useph étaient dans un manque absolu de ces pierres, qui sont aussi rares ici qu'elles sont communes dans les autres pays.

On croit que Ali Ben Zoul appellera à son secours les Arabes du couchant. S'il a assez d'argent pour solder ces hordes qui surpassent autant en avarice qu'en bravoure les autres tribus arabes qui avoisinent Tripoli, il parviendra, on n'en doute pas, à leur faire embrasser sa cause, malgré l'obéissance qu'ils doivent au pacha dont ils sont les sujets. Ces premiers Arabes n'ont que les mauvaises qualités de l'Arabe ordinaire; ils n'ont ni honneur, ni probité, et sont inhospitaliers. Quant au physique, ils sont aussi fort au-dessous de ceux qui habitent au levant.

Toutefois, il est à désirer, autant pour les Tripolitains que pour les chrétiens, qu'Ali

Ben Zoul ne trouve pas d'argent pour salarier ces tribus qui haïssent les chrétiens. Ils n'ont pas perdu le souvenir de la cause qui a produit cette haine de la part de leurs ancêtres, haine qui fut provoquée par l'injustice et la cruauté des croisés, à l'époque où le sang de leurs concitoyens fut indistinctement versé à cause de leur croyance, et depuis laquelle le nom chrétien est en horreur dans les différentes contrées du levant. Ces sentimens d'inimitié ont été transmis de génération en génération parmi les peuplades qui se trouvent repandues sur toute la surface de l'Asie et de l'Afrique; et sept siècles n'ont pu faire oublier à l'Arabe grossier que l'agriculture, le commerce, et les beaux-arts, furent ensevelis par les chrétiens sous les ruines de l'empire des Sarrasins.

Les Arabes du couchant qui, comme je l'ai déjà dit, étaient venus au secours du pacha, partirent avec lui de Tripoli. On ne sait pas s'ils sont retournés dans leurs déserts ou s'ils ont rejoint Sidy Useph; mais comme l'un des généraux de ce dernier, que nous avons vu récemment, nous a dit qu'il se trouvait à la tête de dix mille hommes, il est probable que ces Arabes font partie de ce nombre; et qu'avec

des forces aussi nombreuses il finira par s'emparer de Tripoli

Comme nous ne connaissons pas encore le sort du malheureux Sidy el Bunny et de la reine Esther, et que nous entendons parler à chaque instant de nouvelles atrocités commises par le pacha turc, nous nous abstenons de nous informer du nom des prisonniers maintenant détenus au château, pour n'avoir pas à gémir sur les souffrances de ceux avec lesquels nous avons été liés pendant si longtemps. Lilla Fatima, la sœur favorite de Sidy Useph, continue de correspondre secrètement avec lui, en dépit de la vigilance d'Ali Ben Zoul. Tout le monde tremble cependant pour sa sûreté, parce que le tyran est entouré d'espions.

On désespère de la vie de Zénobie, la malheureuse fille du dernier bey. Elle est toujours retenue au château par Ali Ben Zoul. Elle ne prend plus pour ainsi dire ni nourriture ni sommeil, et se tient constamment dans une partie du palais qui a vue sur la mer, sans permettre aux femmes qui la servent de l'approcher que lorsqu'elle le demande. Son appartement et une partie du rempart qui domine le Messeah, qu'elle observe nuit et jour, forment toute sa

promenade. Il n'est aucune espèce de considération qui puisse l'engager à l'étendre plus loin, jusqu'à ce que, comme elle le dit, les portes du château lui soient ouvertes pour rejoindre sa mère qui est avec Lilla Halluma. D'après la manière de voir des Turcs, le tombeau du bey, qui est dans le turba royal (le mausolée), situé près du château, offrirait à la tendre Zénobie un puissant moyen de consolation, s'il lui était permis de s'y rendre. Là, dit-elle, elle passerait la majeure partie du jour à parer le monument qui renferme les restes de son père, des fleurs les plus rares et les plus odoriférantes. Mais il lui est défendu de quitter le château; c'est l'ordre du Turc, et personne n'ose l'enfreindre. Celui-ci a déjà envoyé en Asie, pour y être vendus, tous les esclaves noirs et blancs qu'il a pu rassembler. Cette mesure lui procurera des sommes immenses, parce qu'il y avait au château un nombre considérable d'esclaves noirs, des deux sexes, d'un très-grand prix.

Ali Ben Zoul n'a point encore fait de processions dans les rues, et ne s'est rendu à aucune mosquée depuis son accession au trône. Mais nous le voyons tous les jours se promener dans les galeries et dans le château. Il est constamment entouré d'un grand nombre de Turcs.

Les riches Juifs seraient déjà parvenus à s'embarquer pour l'Europe, si cet être sanguinaire n'avait pas été aussi bien sur-ses gardes. Mais il a pris toutes ses mesures pour empêcher qu'aucun d'entre eux ne s'éloigne d'ici, du moins avant qu'il sache ce qu'ils possèdent, et qu'il se soit emparé de tout ou partie de leurs richesses.

Presque toutes les boutiques continuent encore d'être fermées, et il n'y a aucune apparence que le commerce reprenne. Les rues sont pour ainsi dire désertes, et les portes de la ville soigneusement fermées et gardées par un corps de Turcs; les gardes mores sont dispensés de toute espèce de service pour le moment. Les Turcs n'ont aucune pitié des Juifs; ils maltraitent aussi les Mores qui osent les importuner.

Les galères turques ne font qu'entrer et sortir du port. On croit qu'elles côtoient la côte pour acheter dans les différens endroits ce que les Mores veulent bien leur vendre. En dernier résultat, on ne croit pas qu'Ali Ben Zoul puisse se maintenir ici, attendu la position embarrassante où il se trouve. D'une part, il est dans une continuelle disette de vivres, et de l'autre les habitans semblent n'attendre que le moment favorable pour se débarrasser de son joug.

Dernière visite à la famille du pacha. — Cruelle position où se trouvent les princesses. — Triste état de Lilla Halluma. — Pénibles adieux. — Le consul anglais se prépare à quitter Tripoli. — Son départ. — Assassinat de Gomarti. — Formidable souveraineté des Arabes. — Tunis se dispose à donner des secours à Tripoli. — Mort de Lilla Halluma. — Atrocités commises par l'usurpateur. — Veuve de l'agent du consul anglais. — L'usurpateur turc chassé de Tripoli. — Sidy Useph est pacha de Tripoli.

Le 22 août 1793.

Comme nous comptons nous embarquer demain, nous avons été voir aujourd'hui, pour la dernière fois, toutes les personnes de la famille du pacha qui n'habitent pas le château. Nous nous sommes d'abord rendues chez ses filles Lilla Howisha et Lilla Fatima, qui ont l'une et l'autre quitté le palais. Le mari de la première de ces princesses conserve son emploi de rais de la marine. — Ainsi que nous nous y attendions, nous trouvâmes Lilla Howisha profondément affligée sur le sort du pacha et du bey. Elle nous dit que, lorsque le pacha sortit du château, environné de ceux de ses officiers

qui lui étaient assez attachés pour partager ses malheurs, il tomba trois fois en défaillance sur son cheval avant d'arriver à la porte de la ville. Le bey voulut deux fois, dans la cruelle position où il se trouvait, le ramener au château, tant on craignait qu'il ne mourût avant d'être sorti de la ville.

Avant de quitter le palais, la famille avait réuni un grand nombre d'objets précieux dans une caisse que l'on portait à la suite du pacha. Mais cette caisse fut enfoncée et pillée, près de la porte de la ville, par les Arabes qui l'escortaient; pour commettre ce vol, ils profitèrent du désordre qui avait eu lieu au moment de leur départ. Ce sont des Arabes du couchant connus par leur audace et leur perfidie.

Aucune des dames que nous vîmes ne put nous apprendre un mot de ce qui se passe au château. La seule satisfaction qu'elles aient est la certitude qu'aucune de leurs parentes n'a encore été victime de la barbarie des Turcs. Mais elles tremblent toutes pour les jours de la jeune et belle Zénobie, qui est encore au pouvoir du tyran. On a arraché d'auprès d'elle toutes ses fidèles suivantes, qui ont été remplacées par d'autres du choix d'Ali Ben Zoul. Elle ne peut donc communiquer avec sa famille que

par ces dernières, qui sont entièrement dévouées à leur maître. Tous ces malheurs accélèrent la fin de Lilla Halluma. « Vous la trouverez, nous dit Lilla Howisha, également privée d'éclat et de santé. »

Les princesses sont parvenues à soustraire la majeure partie de leurs pierreries à la rapacité des Turcs. Pendant les premiers désordres, elles sortirent du château ayant sur elles tous leurs diamans et leurs pierreries, se reposant sur les coutumes de l'Orient, et sur les lois de Mahomet, qui regardent comme sacrées en temps de guerre toutes les femmes du sang royal. Mais les Turcs, s'en étant aperçus, donnèrent aussitôt ordre qu'il ne sortît plus aucune dame de la famille du pacha, excepté Lilla Aisher, l'inconsolable épouse du dernier bey, qu'ils chassèrent du château en même temps qu'ils y retenaient sa fille.

Après avoir passé avec ces malheureuses princesses tout le temps que nous pûmes, nous les quittâmes avec le plus profond regret pour aller voir Lilla Halluma; Lilla Howisha, épouse du bey actuel, et Lilla Aisher, veuve du dernier bey, se trouvaient avec elle.

Le spectacle qui s'offrit à nos regards, au moment où nous entrâmes dans son apparte-

ment, peut à peine se décrire. La première personne que nous vîmes fut Lilla Aisher qui se promenait à pas lents dans la pièce où l'on nous introduisit, au milieu du petit nombre de suivantes qui ne l'ont pas quittée ; celles-ci étaient prosternées par terre, et se lamentaient à voix basse sur ses malheurs. Les beaux cheveux de Lilla Aisher, au lieu d'être entrelacés d'or et de pierreries, ccmme nous les lui avons toujours vus, tombaient épars sur ses épaules, et des pleurs coulaient le long de ses joues qui avaient la pâleur de la mort. Elle se hâta de venir à notre rencontre, et prononça d'une voix défaillante le nom de sa fille. « Lilla Zénobie, dit-elle, est dans le château, au pouvoir du tyran. Sidick el Bey (mon seigneur le bey), qui l'eût protégée, a été coupé en pièces. » Les suivantes de Lilla Aisher, voyant son chagrin augmenter, se disposaient à crier, quand elle le leur défendit d'une voix agitée : « Vos cris, dit-elle, offenseront le tyran, et il massacrera ma fille. » Elle se trouvait tellement affaiblie que ses femmes la firent asseoir sur un sofa, où elle tomba sans connaissance. Revenue à elle, Lilla Aisher nous accompagna chez Lilla Halluma, en se reprochant de nous avoir retenues auss long-temps auprès d'elle. « Je vois bien, ajou-

ta-t-elle, que les vents qui doivent vous éloigner des rives de Tripoli, s'amoncellent dans ce moment, et que c'est la dernière fois que nous devons vous voir. »

Nous n'avions que quelques pas à faire pour arriver à l'appartement de Lilla Halluma. Plus de longs corridors, de passages souterrains, de cette foule de serviteurs dont le nombre était si prodigieux que nous étions souvent obligées d'attendre qu'ils s'écartassent pour nous laisser parvenir jusqu'à leurs souverains! Tout a disparu!

Lilla Halluma nous reçut avec les plus vives expressions de bonté; elles nous parut, comme de coutume, la bonté même; son corps semble céder aux maux qui accablent son âme. Elle nous parla avec une patience, une résignation dignes de la morale évangélique. Ses manières n'avaient rien perdu de leur extrême douceur, elle est toujours la même. Mais une pâleur livide couvrait son visage, et indiquait que la mort planait déjà sur sa tête. Son lit n'était plus orné de ces rideaux si riches, de tous ces accessoires qui sont l'appanage de la grandeur. Il y a quelques jours encore, le bonheur de mille individus dépendait d'un sourire de sa part, et aujourd'hui le moindre de ses sujets est plus heureux qu'elle! Tristes

vicissitudes dont la vertu ne peut même être exempte ! Dix fidèles suivantes noires entouraient Lilla Halluma, tandis que deux blanches la soutenaient sur son lit.

Elle nous remercia à différentes reprises, d'une voix faible, d'être venues la voir avant notre départ. Elle nous dépeignit aussi de la manière la plus pathétique le départ du pacha du château. Il chercha, nous dit-elle, à la consoler en lui disant qu'il enverrait bientôt de Tunis des troupes pour la délivrer, et la pria de se rappeler que, d'après les lois de Mahomet, les personnes de son sexe et de son rang n'avaient rien à redouter, même au milieu des événemens de la guerre (1).

Elle avait vu le pacha pour la dernière fois, des galeries de son apartement, au moment où il traversait la cour du harem ; il se trouva mal et fut emporté par ses noirs, suivis par le bey de Bangazi et par Sidy Hamet. Les craintes qu'elle éprouva dans ce moment pour la sûreté

(1) Ce n'est pas sans de grands motifs que le prophète a expressément ordonné de regarder comme sacrées toutes les femmes issues du sang royal, dans un pays où l'on n'a pas toujours le moyen de leur faire franchir sur-le-champ des déserts brûlans et des montagnes presque inaccessibles, pour les soustraire à la fureur de l'ennemi.

du pacha, la jetèrent dans une situation affreuse jusqu'au retour de ses femmes qui observaient ce qui se passait des remparts du château, et qui vinrent lui apprendre que le pacha avait passé les portes de la ville et était dans la plaine.

Immédiatement après le départ du pacha, Lilla Halluma sortit du château, accompagnée de sa belle-fille Lilla Aisher, et d'un petit nombre de suivantes, et se rendit à la maison qu'elle habite maintenant. Mais la voix manqua à Lilla Halluma quand elle en vint à nous dire qu'elle avait été obligée de laisser Lilla Zénobie, sa petite-fille, entre les mains de l'usurpateur.

Lorsque cette infortunée princesse eut fini de nous raconter, dans le langage figuré du style oriental, tout ce qui s'était passé de déplorable avant sa sortie du château, elle ajouta, en faisant allusion au départ du consul anglais: « Ah! le soleil du consul et le soleil du pacha se sont couchés ensemble; leur jour finit et leur nuit commence en même temps; puisse le prophète leur procurer encore un brillant adan, mais je n'ose me flatter de l'espoir de le contempler! »

Le règne de Lilla Halluma a été marqué par une perpétuelle clémence; et on doit à son

intercession auprès du pacha l'abolition d'une foule de lois sévères et même barbares. C'est aussi elle qui a empêché qu'on n'introduisît à Tripoli l'horrible coutume de jeter à la mer, dans un sac, les femmes mores convaincues de s'être laissées séduire par des chrétiens. Toutes les fandukes, ou auberges pour les voyageurs, bâties pendant le règne du pacha, l'ont été d'après ses ordres et à ses dépens. L'une des plus belles d'entre elles se trouve même inachevée dans ce moment (1).

Nous restâmes avec Lilla Halluma aussi long-temps que notre sûreté nous le permit, et jusqu'à ce qu'elle nous eût elle-même rappelé que Tripoli était en d'autres mains et qu'elle n'avait plus le pouvoir de nous protéger comme autrefois. Nous la quittâmes avec le plus sincère regret, persuadées de ce qu'elle nous avait dit elle-même, que ses souffrances ne

(1) Les règlemens établis dans les auberges publiques font honneur au gouvernement, et pourraient même être adoptés avec avantage dans des pays où la civilisation est plus parfaite. Un officier, posté à la porte de l'édifice, inscrit tout ce qui y entre et en sort, et est responsable de toutes les pertes qui ont lieu. On n'exige pour cette utile précaution qu'une légère rétribution de tous ceux qui fréquentent les fandukes.

(*Lettres de Blaquières.*)

seront plus désormais d'une longue durée.

Nous avons passé, hier, une soirée de départ chez le consul de Venise où tous nos amis chrétiens étaient réunis pour nous faire leurs adieux. Plusieurs officiers des navires avec lesquels nous devons retourner en Europe, restèrent à terre assez tard. Durant l'après-midi une foule de Mores vinrent successivement témoigner au consul anglais leurs regrets de le voir quitter leur pays. Parmi eux il s'en trouvait un grand nombre de ceux qui, en nous rencontrant hier dans les rues, ne purent retenir leurs larmes; ils fixaient fréquemment M. Tully, et lui donnaient entre eux le nom de *Boui el Bled*, et de *Wield el Bled* (père et fils du pays).

Sidy Useph a constamment tiré sur la ville, pendant toute la soirée d'hier, et on paraît convaincu que, s'il n'est pas trahi, il sera sous peu maître du château.

Comme une occasion s'offre de vous envoyer cette lettre par Livourne, je ne la garderai pas aussi long-temps que j'en avais l'intention; mais je vous écrirai encore durant notre route, d'ici là.

En mer, le 1er. septembre 1793.

Je commence cette lettre à bord de la frégate

l'*Iris*, où tous les soins et les égards que l'on nous montre paraîtraient exagérés, si je vous en faisais le récit. Nous avons eu le singulier bonheur de trouver dans le chef d'escadre qui la commande, un de ces hommes que l'on rencontre rarement, et dont la conduite est au-dessus de tous les éloges. — Avant de quitter Tripoli, le cheik, qui a hasardé de venir nous faire ses adieux, nous a informés que le pacha, le bey et Sidy Useph, se trouvaient ensemble au jardin du pacha; que les Arabes et les Mores étaient convenus avec eux de priver tellement les Turcs de toutes les ressources qu'offrent le Messeah, que la disette les forcerait enfin à abandonner la ville. Nous fûmes très-satisfaits d'apprendre par le cheik, que le chiah Hadgi Murat, l'époux de Lilla Uducia fille aînée du pacha, était parvenu à s'échapper d'entre les mains des Turcs, la même nuit que le pacha avait quitté le château, malgré le projet que les Turcs avaient de l'arrêter; la non-réussite de ce projet à causé l'arrestation de l'un des officiers de l'usurpateur, que l'on s'attend à voir punir. Cet officier avait été envoyé à terre avec une dépêche pour Hadgi Murat, le soir même de l'arrivée de la flotte turque dans la rade de Tripoli. Ali Ben Zoul, ne voyant pas le chiah au nombre

des officiers du pacha, qu'il avait envoyé chercher, ordonna à ce même officier de se rendre sur-le-champ auprès de Hadgi Murat, et de lui offrir tel emploi qu'il lui plairait de choisir, en lui prescrivant formellement de ne pas revenir à bord sans le chiah. Celui-ci, craignant de donner de l'inquiétude à l'officier turc, s'il se refusait à faire ce que l'on voulait de lui, feignit d'accepter son offre, et quitta l'officier comme s'il avait dû le rejoindre immédiatement. Mais, s'enveloppant aussitôt d'un baracan, et profitant du désordre qui avait lieu dans ce moment par la ville, il se rendit à sa maison, dans le Messeah, et parvint ainsi à se soustraire au sort qui l'attendait. Le cheik, qui n'a jamais été dans les intérêts du pacha, persista à dire que le firman que Ali Ben Zoul avait apporté, était réellement du grand-seigneur. Toutefois, il fut obligé de convenir de la crainte qu'il avait que la ville ne tînt pas long-temps faute de vivres, puisqu'on ne pouvait rien avoir du Messeah, que par l'entremise des gens de Sidy Useph, et au prix qu'il leur plaisait de fixer pour chaque objet. Comme, dans ce moment, nous avions des amis au dedans et au dehors de Tripoli, ils mirent à profit les courtes cessations des hostilités qui avaient lieu, pour

nous procurer tout ce qui nous était nécessaire à notre voyage.

Nous nous embarquâmes à Tripoli le 23 août. Tous les consuls, excepté celui de France, nous accompagnèrent dans leurs chaloupes, jusqu'à la frégate qui se trouvait à l'ancre à près de deux milles du môle, et d'où elle fit voile presque aussitôt notre arrivée.

Nous partîmes vendredi, le jour du sabbat des Mores. La porte de la marine était fermée à cause du service divin; et nous fûmes obligés de descendre par l'escalier particulier du golphor ou pavillon où se tient le rais de la marine, au risque de nous casser le cou, parce que cet escalier est très-sombre et entièrement dégradé. Un mois plus tôt nous eussions passé par le golphor du rais, accompagné par le rais lui-même; mais le temps des déférences est passé pour les chrétiens qui sont à Tripoli. Ce fut pour ne pas réclamer une faveur auprès des Turcs, faveur qu'ils auraient fort bien pu nous refuser, que nous nous décidâmes à sortir de cette manière.

Quelques jours ont apporté un changement total à la marine, ou quai. Il y en a une partie où les ruines d'une ancienne forteresse offrent un ombrage agréable quand le soleil disparaît

à l'occident, et par conséquent le moyen d'aller respirer l'air du soir, quelque temps avant la fermeture des portes de la marine, et le coucher du soleil, ce qui est un très-grand agrément durant les chaleurs excessives de l'été. Cet endroit qui servait comme de mail, où tous les Mores de distinction allaient jouir du plaisir de la promenade, et où nous avons nous-mêmes passé beaucoup d'heures agréables, était, au moment de notre départ, couvert de Turcs, qui pouvaient à peine se soutenir sous le poids de leurs armes, et dont les regards peignaient la défiance.

De nouvelles scènes d'horreur, des tentatives répétées contre la vie d'un grand nombre d'individus, ont journellement eu lieu jusqu'au moment de notre départ. Si les consuls n'agissent pas avec mesure, et ne prennent pas toutes leurs précautions pour empêcher que les satellites d'Ali Ben Zoul ne prennent la plus petite liberté envers même les derniers individus qui se trouvent sous leur protection, il est à craindre que ce barbare ne traite bientôt aussi mal les protecteurs que les protégés. Il a fallu de notre part autant de prudence que de modération, pour nous faire respecter par les Turcs, et pour empêcher que nos domestiques ne fussent mal-

traités et volés dans le court trajet que nous eûmes à faire par la ville. Une garde turque nous escorta jusqu'au rivage; mais la crainte que nous eûmes de voir les soldats faire usage de leurs longs couteaux, qu'ils tenaient nus à la main, contre le premier malheureux qui pouvait se rencontrer sur notre passage, nous fit souffrir mille angoisses jusqu'au moment de notre embarquement.

La veille de notre départ, le pacha turc nomma, pour son ambassadeur à Constantinople, Gomarti, More de distinction, qui avait trahi le pacha, et efficacement contribué à mettre les Turcs en possession de Tripoli. Gomarti, on ne peut plus flatté de l'importance que lui donnait cette mission, voulut que son départ se fît avec éclat; il fit les plus grands efforts à cette fin, et fut puissamment secondé par Ali Ben Zoul, qui lui accorda tout ce qu'il lui plut de demander. Mais toute cette splendeur devait bientôt s'évanouir! Ali Ben Zoul, craignant que son envoyé ne rapportât à Constantinople tout ce dont il avait été témoin à Tripoli, résolut de le mettre à mort aussitôt qu'il serait embarqué. En conséquence, Gomarti n'eut pas plus tôt mis le pied à bord du navire, que deux noirs, envoyés du château,

l'étranglèrent. C'est ainsi qu'il fut puni d'avoir trahi son pays.

Le matin du jour où nous quittâmes Tripoli, on s'attendait à ce que Sidy Useph ferait une nouvelle tentative pour s'emparer de la ville. — Le pacha est parti avec une caravane pour Tunis. — Une nouvelle preuve du caractère hospitalier des Arabes, c'est que le pacha est passé au milieu d'eux sans avoir été nullement inquiété. Les mêmes cheiks qui, dans ces dernières circonstances, ont agi contre lui, et qui disaient avoir à se plaindre de griefs qu'il n'avait pas redressés, convinrent entre eux de le protéger contre les hordes nombreuses qui se trouvent réunies dans ce moment aux environs de Tripoli. Ils donnèrent pour motif de leur conduite, que le pacha, assiégé par son propre fils, et chassé par un usurpateur, a eu assez de confiance dans leur loyauté, pour se remettre entre leurs mains.

La souveraineté des Arabes est vraiment formidable. On peut dire, sans aucune exagération, que non-seulement leur domination embrasse l'une des quatre principales parties du monde, mais encore que leur sceptre s'étend de l'Afrique en Asie. Leurs peuplades partout nombreuses, sont assez puissantes pour inter-

cepter les communications entre les nations civilisées, si elles en avaient la volonté. Endurcis aux fatigues des déserts, ils mènent une existence qu'eux seuls peuvent supporter. Tous les cheiks arabes ont contracté alliance ensemble, et ils se soutiennent mutuellement depuis l'extrémité de l'Afrique, jusqu'aux rivages les plus éloignés de l'Atlantique, en traversant presque toute l'Asie.

Les Arabes ont leurs demeures et leurs retraites dans les lieux les plus retirés des montagnes. Leurs habitations sont défendues par des rochers escarpés et d'affreux précipices inaccessibles à d'autres qu'à eux-mêmes. Ils habitent la vaste étendue des montagnes de l'Atlas, et occupent pour ainsi dire toutes les diverses chaînes de celles qui traversent dans différentes directions l'Asie et l'Afrique. Il n'est donc pas étonnant que, formés en tribus aussi nombreuses, habitués à un genre de vie aussi pénible, et doués d'adresse et d'un jugement vigoureux, ils soient encore ce qu'ils se qualifient, c'est-à-dire, souverains des déserts; cela est tellement vrai, que les pachas d'Égypte et d'Asie ne sont nommés par le grand-seigneur que pour maintenir les Arabes, auxquels ils paient d'immenses tributs pour protéger les differentes caravanes, qui

autrement ne pourraient pas se rendre à la Mecque, et dans les autres parties de l'Asie et de l'Afrique, sans être attaquées.

Mahon, le 23 novembre 1793.

J'ai gardé cette lettre plus long-temps que je n'en avais d'abord l'intention, parce que nous en attendions quelques-unes de nos amis de Tripoli. Celles-ci viennent de nous parvenir, ce qui me met à même de vous faire savoir les événemens récens qui ont eu lieu dans cette malheureuse ville. C'est sans doute la dernière fois que je vous écrirai à cet égard, puisque j'espère avoir bientôt le plaisir de vous embrasser.

Depuis le moment où nous nous sommes embarqués, l'usurpateur n'a fait chaque jour que commettre de nouveaux crimes. La belle Zénobie, aidée par les Mores, est parvenue à rejoindre sa mère, ce qui avait encore accru les précautions du Turc contre les dames de la famille royale.

Quelques semaines après notre départ, Ali Ben Zoul enleva aux princesses qui étaient en son pouvoir, leurs pierreries, leurs vêtemens, en un mot, tout ce qu'elles possédaient. Il les embarqua ensuite avec cent cinquante autres personnes, à bord d'un petit navire français, à

qui il ordonna de faire voile pour Tunis, sans vouloir lui accorder de vivres. Si les capitaines chrétiens qui se trouvaient dans le port n'avaient pas fourni de l'eau et du biscuit à ces malheureux, ils auraient immanquablement péri d'inanition.

Sidy Useph a été trahi par le cheik de Tripoli pour une somme considérable que lui a donnée le pacha turc. En conséquence, Sidy Useph et le bey se sont retirés de devant Tripoli, et sont allés rejoindre leur père pour tâcher d'obtenir des secours de la cour de Tunis.

D'après les cruautés qu'Ali Ben Zoul exerce à Tripoli, et la démarche qu'il s'est permis de faire sans son approbation, le grand-seigneur a autorisé les puissances barbaresques à lui faire la guerre. Le frère d'Ali Ben Zoul (Michel-Agà), qui commandait la flotte turque à Alger, a aussi été disgracié. — Tunis se prépare à envoyer contre Ali Ben Zoul une armée de dix mille hommes commandée par les princes tripolitains. Le bey de Tunis a pris la plus vive part aux malheurs du pacha. Il a non-seulement reçu ces trois princes, mais il a encore engagé toutes les personnes de la famille du pacha, qui pourraient parvenir à se sauver de Tripoli, à se retirer dans ses états. Il a accordé

au pacha, au bey et à Sidy Useph un traitement suffisant pour tout le temps qu'ils seraient à sa cour, avec la faculté d'y résider jusqu'à ce qu'ils soient rentrés en possession de leur royaume.

Les pressentimens que l'excellente Lilla Halluma nous fit craindre, la dernière fois que nous la vîmes, ne se sont que trop réalisés. Cachée dans la partie reculée de la ville où elle avait cherché un refuge contre la férocité du Turc, cette infortunée princesse succomba à sa douleur quelques jours après notre départ. Elle mourut entourée seulement du petit nombre de femmes noires auxquelles elle avait donné la liberté, de Lilla Aisher, et de sa petite-fille Lilla Zénobie, qui était parvenue à s'échapper du château quelques jours auparavant, comme je vous en ai informé.

Lilla Uducia, fille aînée de Lilla Halluma, semble destinée à éprouver autant d'infortunes que sa mère, avec cette différence que ses malheurs commencent à un âge moins avancé. Je vous ai déjà fait part que son mari Hadgi-Murat (le dernier chiah) était parvenu à s'échapper des mains des Turcs, à l'époque de leur entrée à Tripoli. Lilla Uducia est mère d'une nombreuse famille; et, quoique d'après

l'usage de son pays elle ait été obligée d'épouser un renégat, elle a cependant réussi, contre ce qui arrive ordinairement en pareil cas, à force d'encourager le chiah, d'étudier son caractère et d'adoucir ses manières, à vivre heureuse avec lui pendant plusieurs années. Il y avait peu de temps qu'elle était dans le Messeah avec son mari et sa famille, après avoir trouvé moyen de se soustraire aux mains des Turcs, et d'éviter ainsi le sort de ses sœurs, quand Hadgi-Murat fut appelé à la défense de son souverain qui était en même temps le père de sa femme. Dans toute autre circonstance, il se fût rendu à Tripoli avec toute sa famille; mais, dans celle-ci, il n'y avait pas à objecter de refus. Hadgi-Murat partit donc et succomba sous le fer des Turcs, dans la dernière bataille qui eut lieu entre les troupes du pacha et celles de l'usurpateur, sans avoir quitté son poste (comme disent les Mores), depuis l'adan jusqu'au coucher du soleil. Placée dans le golphor de Hadgi-Murat, Lilla Uducia attendait avec anxiété l'issue du combat. Les esclaves allaient et revenaient de demi-heure en demi-heure pour lui en annoncer les différentes vicissitudes. Elle les attendait déjà depuis quelque temps, lorsqu'un cri extraordinaire qui retentit dans

toute l'étendue du Messeah, apprit à Uducia le sort de son époux. Le chant de mort, le *voulliah-vou* (que l'on ne fait plus entendre maintenant que pour les chefs), confirma la mort de Hadgi-Murat. Pendant qu'on l'entendait retentir au loin, un grand nombre d'autres voix le répétaient en s'approchant de la demeure de Lilla Uducia, qui, outre la douleur qu'elle éprouvait de perdre son mari, redoutait de ne pas avoir son corps. Les Mores et les Arabes le disputèrent long-temps aux Turcs. Étant parvenus à l'enlever sans être mutilé, ils le portèrent à Lilla Uducia, qui le fit enterrer dans son propre jardin. — Peu après que nous eûmes fait voile de Tripoli, le cruel Ali Ben Zoul brûla à petit feu les agens des consuls anglais et hollandais; c'étaient deux Juifs. Il fit pendre aussi un More attaché au consul anglais, ainsi que vingt et une autres personnes accusées d'avoir tramé un complot contre lui.

Un marchand recommandable, nommé Sevar, l'un des principaux d'entre les Juifs de Tripoli, et que nous avons connu pendant plusieurs années, a été arrêté sous le même prétexte, et enchaîné aux pieds et aux mains avec des fers tels qu'il a failli expirer sous leur poids. Il est cependant parvenu à se libérer

pour le moment en payant la somme de cinquante mille sequins (600,000 francs). Un autre Juif, également respectable, a payé quarante mille sequins pour sauver la vie à ses deux fils; mais, avant que ce père infortuné eût quitté le château, ses fils étaient exécutés.

Outre toutes les cruautés commises par Ali Ben Zoul, et dont j'ai déjà parlé, en voici encore quelques-unes entre mille autres. Après que l'agent du consul anglais fut brûlé, le Turc donna sa veuve, jeune et jolie femme qu'il n'avait épousée qu'un mois avant notre départ, à l'un de ses Arnautes, qui sont plus barbares que les Turcs eux-mêmes. Ces bandits viennent des pays situés entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, et ressemblent, quant au physique et aux inclinations, à leurs voisins les Tartares-Usbecs, qui, sous le rapport de la civilisation, sont aussi éloignés des Tartares-Kalmucs, que ces Arnautes le sont des derniers des Turcs. Quelques auteurs croient que les Arnautes sont les descendans de ces fameux Argonautes que Jason conduisit en Colchide (la Mingrelie), pour faire la conquête de la toison d'or. Les Arnautes professent la religion mahométane; ils sont féroces, sanguinaires et arrogans. Leur genre de vie leur a fait donner le nom de bandits

turcs, et ils sont employés sur les corsaires de cette nation, où ils se livrent aux plus infâmes pirateries. Ils sont d'une petite stature, et membrés très-fortement, quoique assez grêles; leurs traits sont très-prononcés; leurs yeux noirs, petits et ronds; ils ont le regard sauvage, et le teint d'une couleur noire pâle.

Ce fut un de ces brigands qui reçut de son féroce chef, la veuve de l'agent du consul anglais. Quelques semaines après cette donation atroce, le père de cette malheureuse femme se procura mille dollars (12,000 francs), pour la racheter de l'Arnaute, sans quoi elle eût passé le reste de ses jours dans l'esclavage.

Les Tripolitains, qui espèrent d'un jour à l'autre voir revenir le pacha et ses fils, soutenus par une armée tunisienne, ne supportent qu'impatiemment la tyrannie d'Ali Ben Zoul, et lui résistent partout où ils l'osent.

Les crimes inouïs que celui-ci a commis l'empêcheront de retourner à Constantinople, et il faut espérer qu'il pourra être arrêté et conduit à la Porte, avant qu'il puisse se sauver en Égypte, le refuge ordinaire des Turcs proscrits.

Son expulsion et le retour à Tripoli de la famille du pacha, peuvent rendre à ce royaume,

qui a été, pendant une longue suite d'années, le premier des états barbaresques, le rang qu'il occupait; car Alger ne subsiste que par ses pirateries, et Tunis ne vaut guère mieux. Mais si Sidy Useph persistait à vouloir priver le second de ses frères de son droit au trône, ce que l'on peut craindre, d'après les mesures sanguinaires qu'il a adoptées jusqu'à ce moment, alors Tripoli peut être fort malheureux; car plusieurs traits du caractère de Sidy Useph rappellent celui du tyran Muley Yesied, dernier empereur de Maroc, qui fut trop souvent le compagnon de sa jeunesse.

Sous Ali-Pacha, Tripoli a joui pendant près de quarante ans d'un gouvernement modéré, peut-être même trop pour l'intérêt des habitans. Le pays a été affligé par les trois plus terribles fléaux de l'humanité, la peste, la famine et la guerre; et, malheureusement pour nous, tous ces maux destructeurs y sont arrivés pendant les dix années que nous y avons habité. Mais jamais, à notre connaissance, le pacha ne s'est conduit tyranniquement. Pendant ce long espace de temps, les familles mores reposaient en pleine sécurité sur leurs terrasses, et se réveillaient paisiblement le lendemain, tandis que les chrétiens, auxquels les Mores témoignaient en

toute occasion le plus profond respect, vivaient dans le meilleur accord avec les naturels, et avec plus de tranquillité qu'ils ne l'eussent fait dans tout autre état barbaresque. Cet heureux état de choses a subsisté jusqu'au moment où Sidy Useph, en se révoltant contre son père et son frère, a livré le pays aux dissensions intestines, et l'a rendu le théâtre du meurtre et de la désolation. Il est difficile de prévoir maintenant quand la paix y régnera de nouveau.

Gibraltar, le 30 avril 1793.

Comme vous êtes, sans doute, maintenant en possession de mes différentes lettres et de mon journal de Tripoli, je vous adresse quelques nouveaux renseignemens qui nous sont parvenus, et qui serviront de complément à tout le reste.

Nous avons reçu hier de Tripoli un paquet de lettres d'un ami intime avec lequel Ali-Pacha a entretenu une correspondance en moresque, depuis le moment de son arrivée à Tunis.

Ces lettres nous informent que les deux princes, le bey et Sidy Useph, sont retournés à Tripoli avec une armée tunisienne, et qu'ils en ont chassé le pacha turc. Celui-ci a effectué sa retraite par mer avec tout son monde, et

on croit qu'il s'est dirigé avec sa flotte vers Alexandrie. Avant son départ, il a enlevé à la majeure partie des habitans tout ce qu'ils avaient, et en a fait mourir un grand nombre de la manière la plus cruelle.

Par firman du grand-seigneur, le bey de Tunis, Ali-Pacha, le bey de Tripoli et Sidy Useph, devaient partager conjointement le trône de Tripoli. Mais dès que ces deux derniers princes eurent repris possession de la ville, Sidy Useph exécuta un de ses stratagèmes ordinaires contre le bey, stratagème qui prive momentanément celui-ci de toute part quelconque au pouvoir royal. Voici la manière assez singulière dont il s'y est pris, pour en venir à ses fins.

Prévenu par ses amis, ou guidé peut-être par ses propres soupçons, le bey, depuis son retour à Tripoli, évitait soigneusement de sortir de la ville sans Sidy Useph, dans la crainte que, s'il s'en absentait sans lui, il ne cherchât à lui nuire, ou même à l'empêcher d'y rentrer, une fois qu'il en serait dehors. Cependant les deux princes ayant été ensemble dans le Messeah, Sidy Useph se prit de dispute avec son frère, se mit à courir, et arriva aux portes de la ville un peu avant lui; et sans plus

de cérémonie les ferma sur lui. Il lui ordonna ensuite, du haut des murs, de se retirer à Derner, dont il lui permettait, dit-il, d'être bey, en ajoutant que, s'il s'y refusait, il le ferait tuer dans l'instant même. Le bey, n'ayant pas d'autre ressource, prit la route de Derner avec le petit nombre de serviteurs qui se trouvaient avec lui dans ce moment, abandonnant ainsi le trône de Tripoli à Sidy Useph.

La résignation que le bey a montrée dans cette circonstance, semble lui promettre dans sa retraite, des jours plus heureux que ceux qu'il a vus s'écouler jusqu'à ce moment. Il ne doit pas d'ailleurs envier à Sidy Useph un trône à la possesion duquel tant de souvenirs accablans sont attachés. Tout ce qui l'environne doit sans cesse rappeler à ce dernier l'assassinat de son frère aîné, exécuté dans la salle où il a lui-même reçu le jour, et qui continue de rester fermée en commémoration du crime qui y a été commis.

Heureusement pour la belle Sélima, dont vous devez encore vous rappeler l'histoire, son mari Sidy Mahmoud fut envoyé en Suède quelques semaines avant l'invasion des Turcs. Il est maintenant de retour, et a échappé, par cette absence, à la cruauté d'Ali Ben Zoul, dont

tant d'autres ont été victimes. Toutefois Sidy Mahmoud a eu presque autant à souffrir au sujet de Sélima, à son retour de Stockholm, qu'en revenant de Naples, lorsqu'il crut l'avoir perdue par sa faute.

Lors de la dernière bataille qui a eu lieu entre les Turcs et les Mores, avant la fuite des princes à Tunis, on s'attendait à voir une dernière fois la victoire se déclarer en faveur des Turcs. Dans la cruelle alternative où chacun était dans ce moment, Sélima, hors d'elle-même, jugea à propos de chercher un asile plus sûr que celui où elle se trouvait. Elle s'enfuit du Messeah avec deux enfans, et fut conduite dans les montagnes par un chef arabe de la tribu des Bénolides : celui-ci promit de la protéger jusqu'à ce qu'il l'eût remise entre les mains de Sidy Mahmoud, quoiqu'il désespérât de le revoir. Sélima connaissait le pouvoir de ce chef, et savait qu'auprès de lui elle serait exempte du péril de tomber entre les mains de ses ennemis. Mais son courage l'abandonna lorsqu'elle se rappela la position où se trouvait Tripoli, et le danger imminent que courrait tout More de distinction qui pourrait y aborder dans ce moment. L'affligée Sélima, reléguée dans les montagnes avec ses deux petits garçons qui

faisaient alors toute sa consolation, attendit pendant douze longs mois l'arrivée de Sidy Mahmoud. Il aborda à Tripoli; mais Sélima ne s'y trouvait pas, et il lui fallut l'aller chercher lui-même chez l'Arabe qui lui avait si généreusement donné l'hospitalité durant une époque aussi désastreuse.

On ne croit pas que le pacha vive assez long-temps pour retourner à Tripoli. Il est dans un état de santé alarmant, à la maison de plaisance qu'il habite dans les faubourgs de Tunis. On assure que la nouvelle de la mort de sa vertueuse compagne, Lilla Halluma, lui a porté un coup si fatal qu'il n'en relèvera pas.

Je suis fâchée pour Sidy Useph et pour les Tripolitains que ce prince conserve le trône de Tripoli, parce que je crains qu'il n'ajoute encore à ses crimes, et n'aggrave les malheurs de son pays.

Je joins ici, pour votre commodité, quelques mots arabes avec leur signification, quoique je ne me rappelle pas en avoir employé aucun dans mes lettres dont je ne vous aie en même temps expliqué le sens. (*Voy.* page 391.)

FIN.

TABLE DES SOMMAIRES

CONTENUS

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

APPENDICE.

MOTS MORESQUES.	TRADUCTION.
Ash harlic / *Asslam* . . .	Comment vous portez-vous?
Asselmic.	Que la paix soit avec vous.
Salem alicum. .	Que la paix soit entre nous.
Alicum salem. .	La paix est entre nous.
Arrosa.	Épousée.
Wield / *Ben*	Fils.
Benitee.	Nom de tendresse que l'on donne à un enfant ou à un ami.
Ragil.	Un homme.
Merte.	Épouse. *Merte el chia*, la femme du chiah.
Shiltan.	Un esprit malin.
Mahboul.	Enragé.
Ursul.	Le seul.
Allah.	Dieu. *Allah*, *Allah*, *Ursul el Allah*: Dieu est Dieu, Mahomet est son seul prophète *.
Halloo.	Dieu.

* On chante ces mots quand on porte un mort en terre; ils renferment aussi tout ce que doit dire un apostat quand il embrasse la foi de Mahomet.

MOTS MORESQUES.	TRADUCTION	
Halloowa. . . .	Une confiture faite avec des amandes et du miel convertis en pâte épaisse.	
Cobah.	Coupole.	
Cobah.	L'étoile du matin.	
Gibel *.	Montagne.	
Gibeleene. . . .	Montagnard.	
Uras.	Tête.	
Uras el Bashaw.	Par la tête du pacha.	
Uras enti. . . .	Par votre tête.	
Feizar.	Promptement.	
Holsa.	Pain.	*Traia holsa fiel housh el Hamet.* Apportez du pain à la maison de Hamet.
Traia.	Apportez.	
Housh.	Maison.	
Fiel.	Dans.	
Liet.	Du lait.	
Mille.	Du sel.	
Harda.	Ce.	*Harda mush mille :* Cet homme n'a pas d'esprit, *ou* pas de sel.
Mush.	Non pas, *ou* rien.	
Matamash. . . .	Il n'y en a pas. Ce n'est pas ici.	
Empshie. . . .	Allez.	
Empishad. . . .	Allé (participe).	
Barsh el mar. . .	La côte, *ou* rivage de la mer.	
Hardi.	Le voici.	
Toma.	Prenez-le.	
Ween.	Où est-il?	
Ash me harda. .	Qu'est-ce que ceci? Qu'est-ce qu'il y a?	
Aga.	Capitaine dans l'armée.	
Rais.	Capitaine dans la marine.	
Selicta aga. . . .	Celui qui porte l'épée.	
Chassnedar. . .	Trésorier.	
Chassne.	Trésor particulier.	
Mavelivi, *Chedri*, *Seyah*, *Bickteshu* . . .	Les noms de quatre différentes communautés de chérifs appartenant à la Mecque.	

* Gibraltar tire son nom de *Gibel* et de *Tor*, nom d'un chef more.

MOTS MORESQUES.	TRADUCTION.
Szief.	Un ecclésiastique d'un ordre appartenant à la Mecque.
Gazell.	Loi divine.
Esma *.	Un des mille et un noms que les Turcs donnent à la Divinité.
Gatuss.	Chat.
Eyen-gatuss. . .	Yeux de chat (prune verte).
Toro.	Taureau.
Eyen toro. . . .	Yeux de taureau (prune en fleur).
Gazzel.	Antilope, ou le cerf d'Afrique.
Eyen gazzel. . .	Yeux de gazelle (grosse prune d'une couleur foncée).
Zein.	Beau, superbe.
Shair.	Justice. *Shair Allah*, justice au nom de Dieu **.
Toba.	Pardonné.
Tobah Allah. . .	Pardon, Dieu.
Allah barick. . .	Que Dieu vous fasse prospérer.
Hadgi.	Celui qui a été à la Mecque. Aucun musulman n'est hadgi avant qu'il ait fait un pèlerinage à la Mecque.
Kebbier.	Grand.
Kebbierra. . . .	Le plus grand, la plus grande, comme Lilla Kebbierra, reine de Tripoli.
Corali.	Turc.
Coralis.	Turcs.
Seid.	Lion.
Kief.	Comme ça. *Kief kief*, comme ci, comme ça.
La.	Non.
Ay.	Oui.
Fisby.	Charité. *Fisby ye Lilla*, charité, madame.

* *Gazell-esma* est le salut ordinaire que fait un membre de cet ordre quand il rencontre un chérif, un iman ou un marabout; mais on ne l'emploie pour aucun autre musulman.

** Les Mores prononcent ces mots quand ils réclament justice auprès du pacha.

MOTS MORESQUES.	TRADUCTION.
Arrah.	Cet instant.
Hada hower. . .	Présentement, tout à l'heure.
Hada Yassa. . .	C'est assez.
Sakabti.	Cher ami.

FIN DE L'APPENDICE.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

PAGE 12, ligne 11, au lieu de : *qui élève*, lisez : *qui élèvent.*

Page 65, ligne 17, au lieu de : *dont*, lisez : *que.*

Page 96, ligne 5, au lieu de : *une*, lisez : *un.*

Page 120, ligne 7, au lieu de : *nous observa*, lisez : *nous fit observer.*

Page 131, ligne 4, au lieu de : *qu'un*, lisez : *un.*

Page 142, ligne 23, au lieu de : *lui observa*, lisez : *lui fit observer.*

